B. VII
41

F.C
B5824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, françois, ou traduits dans notre langue, avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainſi que les Mœurs, les Uſages du temps, les Circonſtances particulières & relatives, & les Perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

NOVEMBRE 1787.

209766
4. J. 27

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins, N°. 7.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

LE PHILANTHROPE.

3 Volumes *in*-12. *Londres*, *chez* WILLIAM LEANE, *Leadenhall Street*. 1786.

CE *Roman*, dont nous ignorons l'Auteur, & qui n'a point encore été traduit, offre des situations intéressantes, mais beaucoup de hors-d'œuvres & de longueurs. Nous avons cru devoir élaguer les unes & les autres pour ne présenter que la trame de l'ouvrage. Chaque personnage y raconte ses aventures ; &, non content de couper le fil de la narration par des histoires épisodiques, l'Auteur y jette encore quelques

historiettes absolument étrangères. Comme elles ne nous ont pas paru absolument piquantes, nous les avons supprimées. La première est celle de deux Anglois rançonnés dans une auberge ; l'un desquels est guéri, par la colère, d'un abscès qui menaçoit ses jours, & qui avoit mis en défaut les deux Facultés de Londres & de Paris. Enchanté de cet événement heureux, il paie alors la carte sans marchander.

Dans l'autre, l'Auteur introduit deux de ses compatriotes qui font un voyage en France. L'un trouve tout mauvais ; l'autre tout passable. Ce cadre n'est pas neuf, & après Candide & Martin, on peut se dispenser de connoître M. Bellcourt & M. Grampau. L'histoire de M. Lowther suspendoit trop long-temps la conclusion, & refroidissoit l'intérêt. M. Lowther la raconte en héros du Roman. Elle a été rejetée à la fin de l'ouvrage, où nous croyons qu'on la lira avec quelque intérêt.

Le début de l'Ouvrage est piquant & neuf, & tous les journaux l'annoncèrent avec beaucoup d'éloges. L'allusion en est facile & philosophique.

De deux autres historiettes, l'une a été placée dans une note ; l'autre est assez plaisante.

C'est l'usage dans quelques provinces d'Angleterre, de faire une éloge funèbre d'un simple particulier. Les amis du mort donnent le texte, & le Recteur, chargé de la cérémonie, doit y conformer son discours. Dans une occasion semblable, l'Ecclésiastique, au sortir du sermon, demande à un Lord, son ami, comment il le

trouve. Fort bien, répond le Lord, excellent, comme tous les vôtres. Mais le texte n'étoit-il pas choisi par les parens du defunt? — Oui, Milord. — Mais le sermon n'avoit pas le moindre rapport au texte. — Il est vrai, Milord, mais ils ont choisi le texte, & moi le sermon.

FRANÇOIS LE PHILANTHROPE.

CHAPITRE I.

Qui peut servir d'introduction à ce Livre comme à tout autre.

C'EST un usage invariable pour les faiseurs de livres en tout genre, de rendre compte au tribunal du Public des motifs particuliers qui les ont rendus Auteurs; des vues & des desseins qui les ont décidés à se hasarder au milieu des écueils de la critique. A leur exemple,

nous nous croyons tenus de nous conformer à une règle établie par une longue prescription ; & nous voyant sur le point de comparoître à la barre de la cour, à ce terrible tribunal qui doit nous condamner ou nous absoudre, nous nous efforcerons de mériter son indulgence par une franchise pleine & sans réserve sur chaque point soumis à son examen.

Mais comme la sagesse des loix, pour des motifs, dont la prudence & l'utilité ne peuvent être révoqués en doute, quoique nous les trouvions incompréhensibles ; comme cette sagesse, dis-je, admet, & même encourage la fiction, nous userons de ce notable privilège, & nous ferons notre confession par l'historiette suivante.

Pendant les fureurs de la dernière guerre sur le continent, une affaire, peu importe laquelle, obligea un honnête Ecuyer du Comté d'Yorck de se rendre à Varsovie. Sans expérience, & n'ayant jamais voyagé, il ne songea pas à se pourvoir de passe-ports. Son affaire ne regardoit que lui, & il n'avoit rien à démêler avec les nations étrangères.

Il avoit à traverser les Etats neutres & ceux des Puissances Belligérantes. Il débarqua en Hollande, & subit l'examen ordinaire; mais comme il assuroit que les affaires qui l'amenoient en ce pays étoient d'une nature particulière, il fut emprisonné, questionné; enfin, lors qu'on se fut convaincu qu'il étoit incapable d'avoir de mauvais desseins, on lui permit de poursuivre sa route.

Une garde le conduisit jusqu'aux frontières. Il fit à l'Officier de vives plaintes d'un pareil traitement, & de la perte que devoit lui causer ce retard; il protesta qu'un semblable procédé n'étoit ni civil, ni amical, ni juste. Cinq cents Hollandois, disoit-il, pourroient traverser la Grande-Bretagne sans éprouver une seule question; on ne questionne pas les étrangers, en Angleterre..... personne qui les arrête, qui les emprisonne, qui les garde.

Le flegme Hollandois, un peu ému par ces réflexions sur la police de son pays, l'Officier tira lentement sa pipe de sa bouche, &, donnant passage à la fumée: « Mynheer, dit-il, lorsque vous

» avez mis le pied sur les terres des » Provinces-Unies, vous auriez dû dé- » clarer que vous y veniez pour des » affaires de commerce ». Cela dit, il remet sa pipe, & retombe dans un imperturbable silence.

Enfin, délivré de son taciturne compagnon de voyage, il arrive bientôt à la première porte de France. La sentinelle de la garde avancée le prie de lui faire l'honneur de lui permettre de demander ses passe-ports, & voyant que le voyageur n'en pouvoit produire aucun, il le supplie de lui pardonner la liberté qu'il prend de le conduire au Commandant. Il en est au désespoir; mais c'est son devoir, & il faut qu'il s'en acquitte, malgré toute sa régugnance.

M. le Commandant reçoit l'Ecuyer avec une politesse froide & superbe, & lui fait les demandes ordinaires. Notre voyageur, bien décidé à éviter la mépriſe qui lui a déja tant coûté, répond, que des intérêts de commerce l'ont amené sur le continent.

« Ma foi, dit le Commandant, c'est » un Négociant, un Bourgeois; qu'on

» le mène à la citadelle, nous l'exami-
» nerons demain matin; à présent, il
» faut m'habiller pour la comédie;
» allons ».

« M., dit la sentinelle, en le recon-
» duisant au corps-de-garde, vous
» n'auriez pas dû parler de commerce à
» M. le Commandant; un homme hon-
» nête, en France, ne se dégrade pas
» par le négoce. Nous faisons peu de
» cas du trafic. Vous auriez dû repré-
» senter à M. le Commandant que vous
» veniez dans les Etats du grand Mo-
» narque pour vous perfectionner dans
» l'art du chant, de la danse, ou dans
» les modes; les armes sont la profession
» d'un homme comme il faut, & la
» gloire & les talens qui rendent aimable
» le digne objet de ses efforts. Vive le
» le Roi »! Il eut l'honneur de passer la nuit avec un soldat françois, & le jour suivant il fut congédié.

En continuant sa route, il tomba dans un détachement de chasseurs Allemands, qui lui demandèrent son nom, sa qualité, & ce qu'il venoit faire dans ce pays. Apprendre à danser, répondit-il,

à chanter, à suivre les modes. C'est un François, dit le Caporal, un espion, cria le Sergent; & sur le champ on le fit monter derrière un Dragon, & conduire au camp.

L'Officier chargé d'examiner les prisonniers, eut bientôt découvert que notre voyageur n'étoit pas François, & que, n'entendant pas un mot d'allemand, il étoit incapable d'être un espion. En conséquence, il le mit en liberté; mais ce ne fut pas sans l'avertir de ne plus prendre désormais le caractère frivole d'un François: « Nous autres Allemands, dit-il, » nous savons manger, boire, fumer; » ce sont là nos occupations favorites, » & si vous eussiez dit au parti que » vous n'aviez pas d'autre but, vous » nous auriez épargné, ainsi qu'à vous, » bien de l'embarras ».

Il entra bientôt sur les terres de Prusse, où l'examen fut encore plus sévère. Aux questions les plus pressantes, sa seule réponse fut que son unique dessein étoit de manger, de boire, de fumer. « Manger! boire! fumer! reprit l'Officier, » avec étonnement, M., vous irez à

» Postdam ; la guerre, M., la guerre, » voilà la grande affaire de l'huma- » nité, & celui qui ne suit pas cette » honorable profession est indigne de la » protection du plus puissant Monarque » de l'Univers ».

Mais l'œil pénétrant de Fréderic eut bientôt démêlé le caractère du voyageur, & lui donna un passe-port, signé de sa propre main, pour continuer sa route à travers ses Etats sans interruption. « C'est un Anglois innocent, inexpé- » rimenté, dit le vieux Guerrier, les » Anglois ne connoissent rien aux devoirs » militaires ; quand ils ont besoin d'un » général, c'est de moi qu'ils l'em- » pruntent ».

Aux frontières de Saxe, nouvelles questions. « Je suis soldat, dit l'Anglois, » la guerre est mon occupation, toute » autre est au-dessous de la dignité de » l'homme ; voyez le passe-port du plus » grand Capitaine de ce siècle. Vous » êtes le protégé du destructeur de tant » de milliers d'hommes, répliqua la » sentinelle ! vous allez être conduit à » Dresde sous une sûre garde ; mais

» prenez garde à vous, M., cachez votre
» passe-port, si vous ne voulez pas être
» mis en pièces par ceux dont les maris,
» les fils, les parens ont été si légère-
» ment sacrifiés à l'ambition du Roi de
» Prusse ».

A Dresde, un second examen dissipa tous les soupçons. Il arriva enfin en Pologne, & se flatta qu'on le laisseroit pénétrer jusqu'à la capitale, sans l'inquiéter davantage. Mais il comptoit sans son hôte; même cérémonie, même question.

« Qui vous amène en Pologne ? » demanda l'Officier. — En vérité, M. » je l'ignore. — Quoi ! vous ne savez pas » quel motif vous amène ! En ce cas, » vîte chez le Staroste.

» Pour l'amour de Dieu, reprit le » pauvre voyageur, ayez pitié de moi. » On m'a mis en prison en Hollande » pour avoir voulu garder le secret sur » mes affaires; j'ai passé toute une nuit » dans un corps-de-garde françois pour » m'être dit marchand. J'ai été forcé » de courir sept milles en croupe der- » rière un Dragon Allemand, parce » que je me suis donné pour un homme

» de plaisir. En Prusse, on m'a conduit » l'espace de cinquante milles comme » un prisonnier, pour avoir témoigné » du goût pour le repos & la bonne » chère. On m'a menacé de m'assassiner » en Saxe, parce que je me suis vanté » d'être guerrier; en conséquence, si » vous voulez avoir la bonté de m'ap- » prendre quel compte je puis rendre » de moi-même sans offenser personne, » je vous regarderai comme mon ami & » mon libérateur ».

CHAPITRE II.

Très-nécessaire pour ceux qui ont l'intention de lire le livre, & parfaitement inutile pour ceux qui ne veulent que le feuilleter.

SIR William Fairborn tiroit son origine d'une famille dont tous les membres avoient été distingués pendant une longue suite d'années par leurs vertus & par leurs

richeſſes. Le premier de ſes ancêtres qui eut un titre, embraſſa la cauſe d'un Monarque mal conſeillé & malheureux, avec un zèle qui diminua ſa fortune, & laiſſa des affaires embarraſſées. Mais ſon fils, à force de prudence, d'économie, & par un mariage avantageux, rendit à la terre de ſes pères ſon premier éclat, & à ſa famille ſon ancienne dignité; &, depuis cette époque, la ſplendeur de cette maiſon n'avoit ceſſé de s'accroître juſqu'au commencement de notre hiſtoire, où le ſixième Baronet du même nom ſuccéda aux titres & aux honneurs de ſa famille, qui tiroient un nouvel éclat du caractère & de la conduite de celui qui les poſſédoit.

Un revenu de huit mille livres ſterling, ſans charges & ſans dettes, & une place dans le Parlement, qui n'étoit due ni à la faveur, ni à la corruption, ſembloient donner au Baronet de juſtes prétentions aux premières alliances du Royaume; ſans compter les avantages fortuits, & en général peu priſés, d'une figure avenante, d'une réputation ſans tache, & des qualités d'un eſprit ſupérieur; auſſi

plus d'une brillante alliance lui avoit déja été propoſée par des parens de la plus haute conſidération ; mais les avantages de la naiſſance & les égards de famille ne purent rien ſur l'ame de ſir William Fairborn ; &, fidèle à la réſolution ſage & vertueuſe qu'il avoit priſe, il ſe promit bien de ſe guider dans le choix d'une femme par la beauté & par le mérite, plutôt que par la vaine conſidération des titres & de la fortune.

Avec de pareils ſentimens, il eſt aiſé de concevoir qu'il ne ſe hâta pas de faire un choix. C'étoit, ſelon lui, un ſujet d'une trop grande importance pour être diſcuté avec précipitation, parce qu'il en faiſoit dépendre & ſon propre bonheur & celui de l'objet de ſes ſoins. Il étoit trop homme d'honneur pour épouſer une femme à laquelle il n'eût pu donner toutes ſes affections, & trop délicat pour recevoir ſa main avant de s'être convaincu par l'examen le plus ſcrupuleux, que le don de cette main étoit accompagné d'un cœur animé d'une paſſion pure, vive, & incapable de changer.

Trois ou quatre ans s'écoulèrent depuis

son retour de ses voyages, dans le cours desquels ses acquisitions furent bien différentes de celles du jeune Anglois de son âge, & pendant ce temps il ne laissa pas entrevoir d'inclination particulière à s'engager dans l'état du mariage, quoiqu'il annonçât souvent le dessein d'y entrer; mais il protestoit en même temps qu'il n'en feroit jamais un traité d'affaires, & que, sans en chercher l'occasion, il attendroit qu'un heureux hazard la lui présentât. Ses occupations étoient dignes d'un être raisonnable, & il jouissoit des plaisirs de la vie sans dégoût & sans intempérance. Dans la Capitale il rempliſſoit ses devoirs de Sénateurs avec autant d'exactitude que d'attention; tout ce qui échappoit de ses lèvres dans les débats du Parlement, étoit marqué au coin de la décence, de la justesse & de la modération. La défiance de sa jeunesse & le sentiment de son inexpérience lui donnoit une timidité aimable, une modeste indécision, &, tout en appuyant son opinion des plus puissans argumens, son langage étoit plutôt celui de la bonne-foi qui cherche à s'éclairer,

que de la supériorité qui exige l'attention, & annonce la prétention de convaincre & de persuader.

A la campagne, il se conduisoit en Magistrat, avec candeur, droiture, patience & modération. Incapable de prévention comme d'acception de personne, il écoutoit & jugeoit de manière à satisfaire sa conscience & ceux qui avoient recours à son tribunal ; les petites querelles fuyoient son regard sévère, & l'oppression disparoissoit devant son jugement impartial & son rare discernement.

Après avoir rempli ses fonctions d'homme public, il se délassoit par tous les amusemens que le goût pouvoit régler & que l'honneur pouvoit avouer. On le voyoit dans les assemblées publiques, & dans les cercles du beau monde ; mais il n'étoit ni joueur, ni profonateur de la sainteté du mariage, ni débauché. Il se mêloit aux plaisirs de la chasse & de la campagne, sans faire profession d'être chasseur de renards, & sans prendre les habits ou les manières d'un valet d'écurie. Il ne dédaignoit pas la table & les grands repas ; mais le convive aimable ne faisoit

jamais place au buveur, au grand mangeur, au mauvais plaisant.

Dans le commerce de la vie il étoit social, libéral, bienveillant, bon maître, bon seigneur, ami chaud, compagnon agréable; si honnête dans ses manières & dans ses propos, qu'il ne s'étoit jamais fait d'ennemi; mais en même temps un air mâle, une conduite pleine de dignité le rendoient assez imposant pour qu'il n'eût jamais reçu la moindre insulte. Un portrait aussi parfait n'avoit qu'une tache légère; c'étoit le sentiment trop exalté de sa naissance, encore ce foible étoit-il susceptible de quelque excuse; car, outre qu'il n'en faisoit pas le sujet ordinaire de la conversation, ce sujet ne faisoit que lui donner l'occasion d'exprimer sa reconnoissance par le récit des exploits & le détail des vertus de ceux aux qualités éminentes desquels il devoit l'héritage honorable du rang & de la fortune.

Tel étoit Sir William Fairborn; & comme la vertu, quoique la pratique en soit hors de mode, manque rarement d'exciter l'admiration de ceux même

dont la vie & les actions ſont diamétralement oppoſées aux règles qu'elle preſcrit, ſa préſence forçoit les hommes diſſolus & frivoles à la décence & au reſpect. Ils recherchoient ſa compagnie comme devenant pour eux la ſource d'une réputation dont ils connoiſſoient bien tout le prix, quoiqu'ils n'euſſent pas aſſez de réſolution pour ſe ſoumettre aux ſacrifices néceſſaires pour rétablir leur propre caractère. Pour ceux dont l'ame honnête ſympathiſoit avec la ſienne, il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'ils regardoient ſon commerce comme la faveur la plus précieuſe, & ſon amitié comme ineſtimable. Mais ſi, dans l'accompliſſement de tous les devoirs de bonté, d'humanité, de bienveillance, ſon attention étoit ſans bornes, cette confiance ſans réſerve, ce touchant abandon qui fait l'ame de l'amitié, il la reſtreignoit à peu d'amis, & jamais il ne formoit de liaiſon intime, qu'il n'eût eu des preuves peu communes d'un mérite accompli & d'un mutuel retour.

Parmi ceux qui avoient des droits à ſon affection la plus tendre, M. Elliſon

tenoit le premier rang. Il avoit été son camarade de jeux dans ses premières études, son ami à l'université, son compagnon de voyage. Jamais deux êtres humains ne furent plus exactement formés l'un pour l'autre ; &, à l'exception d'une légère infériorité de talens dans M. Ellison, le portrait de l'un étoit celui de l'autre.

Immédiatement après le retour de M. Ellison dans le Royaume, il fut question d'une alliance que son père avoit ménagée avec une jeune demoiselle, sa parente éloignée. Par un bonheur peu commun dans ces sortes d'union, les deux époux furent si contens l'un de l'autre à leur première entrevue, qu'après les préparatifs nécessaires pour les noces, le contrat dressé pour un mariage de convenance, devint un contrat d'amour, qui, mûri par l'habitude, se convertit en une amitié pure, vive, & sans mélange d'aucune vile passion.

Mistriss Ellison, trois ans après son mariage, étoit devenue la mère d'autant d'enfans ; & comme ni elle, ni son digne époux ne vouloient pas se borner à n'être

leurs parens que de nom, ils avoient cessé par degrés de se mêler aux jeux & aux fêtes publiques. Mais ils étoient tous deux d'un caractère trop sociable, trop ouvert, pour vivre entièrement seuls ou pour eux-mêmes, & leur maison étoit le rendez-vous des personnes qui, comme celles qui l'habitoient, étoient en état de goûter les plaisirs doux & tranquilles d'une société raisonnable, & de trouver de la satisfaction dans des amusemens qui ne sont ni achetés par le vice, la folie, la peine, par des profusions extravagantes, ni empoisonnés après la jouissance par la satiété, le regret ou le remords.

CHAPITRE III.

Où l'Histoire avance par une progression naturelle.

En qualité de garçon, Sir William Airborn ne pouvoit faire de sa maison

l'asyle des plaisirs domestiques dont il jouissoit chez ses amis. Mais celle de M. Ellison étoit la sienne; c'étoit là qu'il délassoit son esprit des soins pénibles des affaires publiques; c'étoit dans cette demeure de paix & de vertu qu'il cherchoit une retraite éloignée des cercles fatigans du plaisir & des importunités de la folie; c'étoit-là qu'il étoit sûr de trouver sans cesse une société également capable de dissiper les nuages de la mélancolie, lorsque les infortunes de l'humanité avoient accablé cette ame sensible, ou d'ajouter à sa satisfaction lorsqu'il avoit eu le bonheur d'assister de ses avis ou de soulager par ses bienfaits les malheureuses victimes de l'oppression, de la misère ou de la douleur.

Un des hommes qu'on voyoit le plus souvent chez M. Ellison étoit M. Thompson, négociant, encore moins célèbre par l'étendue d'un commerce qui embrassoit les deux mondes, que par la probité, la régularité avec laquelle il conduisoit ses affaires, & par la générosité, l'honnêteté & l'humanité qu'il portoit dans la vie privée. Il jouissoit d'une excellente

réputation, & la réunion de toutes ces vertus le rendoit un des membres les plus estimables de la société.

Il avoit eu le malheur de perdre une femme chérie, au moment qu'elle donna le jour à son premier enfant. C'étoit une fille qui portoit le nom & tous les traits de sa mère. M. Thompson lui consacra toutes ses affections, & loin de souffrir qu'un second amour partageât son cœur, ses regards, ses attentions, ses espérances, ses craintes, ses desirs, tout se réunit sur le gage de sa première, de son éternelle passion, sur la vivante image de son aimable Amélie, toujours chère, toujours regrettée.

Amélie Thompson étoit alors dans sa dix-neuvième année; ce n'étoit pas une beauté accomplie; mais l'ensemble de sa personne avoit quelque chose de si séduisant, que chaque tentative faite pour démêler un défaut, finissoit toujours par la découverte & l'éloge d'une nouvelle perfection. Ses yeux ne lançoient pas des éclairs; mais ils avoient un éclat touchant, qui, semblable à celui du soleil sur son déclin, doroit tous

les objets voisins, une lumière douce qui répandoit sur tous ses traits la grace & l'harmonie. La coupe de son visage n'avoit pas la perfection des proportions grecques, mais la forme arrondie se perdoit dans ces jolies fossettes que chaque sourire faisoit naître; son teint n'avoit pas la blancheur éblouissante du marbre, mais il avoit la pureté, la transparence & la fraîcheur de la santé. Sa taille passoit à peine la moyenne, mais elle étoit si bien prise dans ses proportions, qu'elle demandoit l'admiration & commandoit le respect.

Son ame étoit dans un parfait unisson avec l'extérieur que nous venons de décrire. Son intelligence supérieure ne franchissoit jamais les bornes de la modestie & de la défiance de soi-même; sa vivacité naturelle étoit guidée par la plus exacte bienséance. La discrétion tempéroit son caractère ardent, & ne lui laissoit de cet air anime qui rend la beauté plus piquante. Elle étoit portée a l'amitié, mais éclairée dans son choix, franche, affable, étrangère à la vanité, sourde aux conseils de la folie, & sa jeunesse n'avoit

n'avoit pas été accoutumée à la moderne dissipation.

Telle étoit Amélie Thompson, l'héritière d'une immense fortune, possédant tous les talens agréables, l'enfant chéri de son père, les délices de ses amis, l'admiration de ses connoissances. Car, si ses graces & ses vertus la rendoient supérieure à son sexe, ne soupçonnant pas même cette supériorité, elle n'excitoit ni l'envie par des airs présomptueux, ni la malignité par des comparaisons même détournées.

Jusqu'à ce moment Sir William Fairborn avoit été insensible; mais Amélie Thompson fit une profonde impression sur son cœur. Pleinement convaincu qu'avec elle il pourroit goûter les plaisirs les plus purs du bonheur conjugal, il ne fit point d'effort pour combattre un penchant délicieux; avec beaucoup de délicatesse il amena la belle Amélie au point d'entendre sa déclaration & d'y répondre favorablement, &, de son consentement, fit part de ses desseins au père de sa maîtresse, dont il eut bientôt l'agrément.

Le Baronnet & M. Thompſon étoient également nobles & généreux en matière d'intérêt; ainſi, il ne ſe préſenta pas de difficultés dans les arrangemens néceſſaires; & pendant qu'on faiſoit les préparatifs d'uſage pour une union qui promettoit un bonheur parfait & durable, Sir William Fairborn prit ce moment pour faire un voyage à l'oueſt de l'Angleterre, dans le deſſein de terminer les comptes qu'il avoit à rendre en qualité d'exécuteur teſtamentaire, fonction qu'un ami mourant l'avoit preſſé d'accepter, & qu'il avoit remplie à ſon honneur & à l'avantage d'une famille dont les affaires étoient embarraſſées.

Après dix jours d'une mortelle abſence, paſſés loin de la maîtreſſe de ſon cœur, il venoit enfin de conclure, & avoit déja fixé l'heure de ſon retour pour terminer la plus intéreſſante affaire de ſa vie, lorſqu'il fut ſurpris par l'arrivée d'un exprès qui lui remit ces deux lettres, l'une de M. Thompſon, & l'autre de ſon aimable fille.

« Sir Fairborn, vous êtes un homme de ſens & de vertus, & par conſéquent

je n'ai pas besoin de vous prévenir par des réflexions sur l'instabilité de la félicité humaine. Quand vous nous quittâtes, ma fortune se montoit à près de deux cents mille livres, & je me proposois de donner en dot la moitié de cette somme à ma bien-aimée Amélie. Mais une perte aussi funeste qu'inattendue vient de me réduire au plus grand embarras; je ne sais même s'il doit me rester un schelling après le paiement des dettes & des engagemens que mon premier devoir est de remplir, & ma plus douce satisfaction de pouvoir acquitter.

Pour ce qui me regarde, je me soumets à cet événement, pleinement résigné à la volonté de cet Etre tout puissant, qui, jusqu'à présent, avoit béni mes travaux, & qui, aujourd'hui, pour des desseins dont j'adore la sagesse & la justice, a jugé à propos de me frapper. Quant au seul trésor qui me reste, ma chère, mon aimable Amélie, j'ai trop de confiance dans votre droiture pour craindre que le changement de ma fortune amène la moindre altération dans vos sentimens pour elle; je sais, & c'est

là ma plus douce pensée, qu'ils portent sur une base trop solide pour être ébranlés par le souffle impétueux de l'infortune, ou par les orages de l'adversité.

Hâtez-vous donc, cher Sir William, de venir verser le baume de la consolation dans le cœur de votre ami affligé, de venir redoubler vos vœux à l'objet de vos affections, & de porter le calme & la paix dans l'ame la plus sensible & la plus aimante qui fut jamais,

EUGÈNE THOMPSON.

« Quand je donnai tout à la fois mon cœur & ma main à celui que je consentois à prendre pour mon seigneur & maître, je me flattois que le peu d'importance du présent que je lui faisois, pourroit au moins trouver sa compensation dans l'accroissement de fortune, qui, dans des mains comme les siennes, seroit devenu un bonheur pour la société, & auroit augmenté la source de sa bienveillance & de sa générosité. Hélas! Sir William, aujourd'hui privée de cet espoir, & n'ayant pas le plus léger poids à mettre dans la balance, le sentiment de mon infériorité ne me permet pas

de souhaiter encore de garder vos affections. Dégagez votre parole; la malheureuse Amélie vous rend tous vos sermens; banniſſez-la pour toujours de votre mémoire; cherchez le bonheur auquel vous avez tant de droits avec une épouse plus belle, plus méritante, plus fortunée, & puiſſe la plus légère idée, le plus foible souvenir n'en jamais altérer le cours. C'eſt le vœu le plus ardent de votre obligée & fidelle,

AMÉLIE THOMPSON ».

Dans un amant moins ardent, dans un homme moins généreux, une pareille nouvelle auroit pu nuire à l'amour, à l'amitié; mais bien différens furent les effets qu'elle produiſit ſur l'ame de Sir William Fairborn. Sa première idée fut de faire mettre des chevaux de poſte à ſa chaiſe, & de partir ſans terminer. Mais un moment de réflexion lui ſuggéra qu'un délai de peu d'heures préviendroit la néceſſité d'une autre ſéparation. En conſéquence, il ordonna à un de ſes gens de ſe tenir prêt à partir en poſte pour Londres, ſon humanité ne lui permettant pas de renvoyer l'exprès de M.

Thompſon, déjà fatigué de ſon voyage, & au bout de quelques minutes, le dépêcha avec la réponſe ſuivante, aux triſtes miſſives qu'il avoit reçues.

A Miss Thompson.

« Comment ma très-chère Amélie a-t-elle pu donner entrée dans ſon cœur à des ſoupçons ſi injurieux à l'honneur, à l'amour de ſon ami, de ſon protecteur, de ſon époux ? Elle n'ignore pas que je me ſuis toujours conſidérée comme le dépoſitaire de ma fortune, & que l'augmentation de mes richeſſes n'eût ſervi qu'à redoubler mes ſoins dans l'application de ce ſacré dépôt. Mon Emilie, de ſon côté, a un ami infiniment ſupérieur à l'éclat des richeſſes, au brillant d'une vaine repréſentation, &, ſans doute, elle ne ſe fera pas ſcrupule d'ajouter aux obligations que je lui ai déja, celle de conſentir à partager la fortune diminuée, mais ſuffiſante, de ſon reconnoiſſant, affectionné & dévoué,

Will. Fairborn ».

A SIR EUGÈNE THOMPSON, Ecuyer.

« Cher Sir,

Je vous remercie très-sincèrement de la justice que vous rendez à mon honneur & à ma probité; tous deux auroient été blessés par la plus légère crainte contraire à l'opinion que vous avez bien voulu concevoir en ma faveur; je regrette de tout mon cœur, mais pour les autres plutôt que pour vous, la perte d'une fortune que vous avez si dignement employée à faire le bonheur de tout ce qui vous environne. En jetant les yeux sur votre vie passée, vous pouvez y trouver des consolations pour l'affliction présente, & même pour de plus douloureuses encore. Mais je me flatte que le ciel ne vous réserve pas de nouvelles épreuves.

Vous savez, mon ami, que je me suis toujours piqué d'économie, sans cependant me faire scrupule de goûter tous les amusemens raisonnables; & comme j'ai environ vingt mille livres dans les fonds publics, le porteur de cette lettre doit remettre à mon banquier l'ordre de vendre mes contrats & de vous en

porter le produit. Je n'ai pas besoin de justifier les instances que je vous fais d'en user comme vous le jugerez à propos dans l'occasion présente; c'est vous qui m'avez donné la plus haute preuve de votre confiance & de votre estime, en consentant à m'accorder la possession d'un bonheur qu'aucune richesse ne peut procurer, qu'aucune augmentation de fortune ne peut accroître.

Comme mes affaires ici seront finies sous peu d'heures, je me console de voir prolonger l'absence de tout ce qui m'est cher, par la considération que ce délai de mon bonheur m'en assure un qui ne sera plus interrompu; & que tous mes soins vont être consacrés au présent inestimable que je me flatte de recevoir bientôt de vos mains, & qui me donnera le droit de m'intéresser à votre félicité, & comme votre fils & comme votre ami.

WILL. FAIRBORN ».

Ce courier fut bientôt suivi par le Baronnet en personne, dont la présence dissipa les alarmes de l'aimable Amélie, & ranima les esprits de son père affligé.

Après un mûr examen, ſes affaires ne parurent pas ſans remède, & la nouvelle de l'heureuſe arrivée de la flotte des Indes occidentales, qui, ſuivant les premiers bruits, étoit tombée entre les mains de l'ennemi, le flatta qu'il pourroit réparer ſes pertes & rétablir ſon crédit.

Cependant Sir William Fairborn, plus impatient que jamais, d'aſſurer ſon bonheur, preſſa la concluſion avec tant d'ardeur, que trois ſemaines après ſon retour, le mariage fut annoncé dans les papiers publics, au grand mécontentement des belles, qui, voyant le malheur de M. Thompſon, avoient renouvelé leurs attaques & leurs vues ſur la perſonne, le titre & la fortune du Baronnet; & au grand étonnement du beau monde, qui avoit déja jeté les yeux ſur une centaine de riches héritières, pour remplir un cœur qu'on ne ſuppoſoit pas pouvoir être occupé davantage par la pauvre Amélie Thompſon.

Satisfait dans le plus ardent de ſes deſirs, & ne ſongeant plus à élever une fortune dont il avoit éprouvé que la poſſeſſion étoit ſi précaire, M. Thompſon,

de l'avis de son fils & de sa fille, se détermina à quitter son commerce, & à se retirer à la campagne, & comme, ses affaires arrangées, il lui restoit encore une fortune au dessus de la médiocrité, il acheta une terre avec une jolie maison, à quelques milles de celle de Sir William, en Dorsetshire, où il se proposa de passer le reste de ses jours, à l'exception des visites qu'il faisoit de temps en temps à son gendre & à sa fille dans la capitale.

CHAPITRE IV.

Où le lecteur commence à faire connoissance avec le Héros de l'Histoire.

APRÈS avoir rendu compte de l'état de cette heureuse famille, nous allons franchir un espace de vingt années, passées dans un bonheur constant & dans la paix domestique. Dans les quatre premières, Sir William se vit père de trois fils & d'une fille, tous participant aux

aimables dispositions de leurs parens, & promettant de faire revivre les qualités admirables qui les rendoient l'objet de l'estime & du respect, & les faisoient remarquer comme les plus brillans modèles des vertus publiques & privées.

Mais heureusement pour nous, Sir William, dans une lettre à M. Ellison, a décrit toute sa famille, & nous allons laisser sa plume caractériser ces chers objets de sa tendresse.

« Depuis que les deux aînés de mes fils sont devenus des hommes, & que le troisième approche de cet état, j'ai vu sans doute mes peines & mes soins augmenter. Mais l'étude de leur caractère, & la juste application de leurs talens & de leurs dispositions différentes, sont devenues pour moi une source de satisfaction & de délices. Dans la première partie de ma tâche, je n'ai découvert aucun défaut qui pût m'alarmer; & dans la seconde, je n'ai rencontré aucune des difficultés qui naissent du manque de sincérité, de l'entêtement ou de la présomption. Constamment accoutumés à trouver dans leur père un ami

indulgent & communicatif, ils n'ont connu ni le besoin ni l'usage de la réserve & de la dissimulation, & dans toutes les occasions importantes, leurs secrets ont été déposés dans son sein, & leurs démarches dirigées par ses conseils.

Vous connoissez assez William, mon aîné, pour juger de ses talens, de son caractère & de ses inclinations. Cependant il a, même avec vous, un air de réserve, qui, malgré les apparences, est moins l'effet de la mélancolie ou du mécontentement, que d'une timidité insurmontable & d'une défiance de lui-même, que ni les éloges les plus flatteurs de ses maîtres, ni les plus tendres assurances de ses parens n'ont encore pu guérir. Je ne désespère pourtant pas que l'habitude de voir le monde dans ses voyages sur le continent, & la diversité des hommes & des manières qu'il doit rencontrer dans sa route, ne lui donnent enfin le sentiment de ses forces, & ne le rendent propre à figurer sur un théâtre public, où sa capacité & ses principes le mettent en état de paroître avec tant d'avantage, & d'où il est temps pour son

père, de se retirer. Dans quelque temps qu'arrive ma retraite, & qu'il me succède au Parlement, je me flatte, & je suis convaincu qu'il marchera sur les traces de ses prédécesseurs; qu'au dessus des intérêts & des partis, il dédaignera toute autre influence que celle de sa conscience, qu'il n'aura d'autre objet en vue que la fidélité à son Souverain, & la religieuse observation des devoirs qui lui sont confiés, pour garantir des invasions de l'autorité & des démembremens des factions, une constitution, source pure de bonheur & de liberté, à la conservation de laquelle est attachée l'existence de la Grande Bretagne.

» Charles, mon second fils, est maintenant dans sa vingtième année. La nature l'a formé pour être un homme de guerre. A une constitution vigoureuse, elle a joint un esprit ferme, mâle, résolu; une ame ouverte, généreuse, faite pour l'amitié. Dès son enfance, ses amusemens étoient militaires, & quand il a obtenu mon consentement pour entrer au service, il a sollicité vivement pour être employé dans l'armée le plus en activité. Depuis,

il a déja fait trois campagnes dans un Régiment d'Infanterie, service dangereux & fatigant, avec la réputation d'un bon officier & d'un homme d'honneur, conduite qui remplit mon cœur de la plus douce satisfaction, & me fait espérer, pour un âge plus mûr, le plus glorieux avancement.

» Louisa..... mais je dois m'épargner le soin de vous la faire connoître; Mistriss Ellison est trop bien instruite de toutes les vertus, & si l'œil indulgent de l'amitié peut en découvrir, de toutes les imperfections de sa jeune amie; & Mistriss Ellison est une femme trop peu à la mode pour avoir quelque chose de caché pour son mari.

» Francis, mon troisième fils, a tout au plus dix-neuf ans. On voit peu de figures aussi gracieuses que la sienne; sa contenance fait naître le sourire, & ses manières sont si douces & si engageantes, qu'il n'entre nulle part sans attirer l'attention de toute la compagnie, & qu'il n'en sort jamais sans s'être fait autant d'amis. Il a fait ses exercices avec une rapidité peu commune, & sans être un

profond érudit, il a pris toutes les graces & la fleur du savoir. Quoique naturellement vif & léger, il a donné une grande partie de son temps à la lecture, & s'est plus familiarisé avec l'histoire & la littérature qu'on n'auroit pu l'attendre d'un jeune homme de son âge & de sa complexion.

» Dans ses premières études, il étoit tout à la fois les délices & la terreur de ses maîtres, le favori & le tyran de ses compagnons, l'idole des malheureux & de ceux qui étoient dans le besoin, le fléau des avares & des sots. Ses devoirs étoient remplis avec une exactitude qui lui méritoit des éloges continuels de la part de ses maîtres ; mais la chaleur & l'impétuosité, pour ne pas dire la violence de son caractère, l'engageoient dans une foule d'entreprises, qui devenoient une source de peines pour ceux qui étoient chargés du soin de sa personne, & de son éducation morale & littéraire. La bienveillance naturelle de son ame le portoit à rendre à ses camarades tous les bons offices qui étoient en son pouvoir. Mais l'ingratitude ou le mauvais usage

de ſes ſervices étoient toujours ſuivis d'une punition ſi exemplaire, que la crainte d'obtenir ſa diſgrace étoit un motif auſſi puiſſant que le deſir d'obtenir ſon eſtime.

» Ses premiers exploits ont eu pour objet la protection de tous les êtres animés de la création, que leur foibleſſe livroit à la cruauté impitoyable de la force qui ſe prévaut de ſes avantages. En défendant ſes petits camarades contre les attaques des plus forts, on le voyoit ſouvent revenir l'œil poché ou le nez en ſang; ce qui lui valoit quelques punitions, & en ſauvant de la mort les petits chats, les petits chiens & les jeunes couvées. Il ſe trouvoit tous les jours engagé dans de nouvelles querelles, & ſouvent s'expoſoit aux reproches de porter ſon humanité au-delà de la juſtice, en mettant la main ſur la propriété de ſes voiſins, dans le deſſein de la mettre hors de la portée d'un traitement que la loi autoriſoit, mais qui révoltoit un cœur ſenſible.

» Plus avancé en âge, ſa raiſon, ſans expérience, neuve & indiſcrète, s'intéreſſa à des ſouffrances d'un autre genre. Le petit voleur que le beſoin, plutôt que

l'inclination, forçoit de dérober un pain pour une femme malade, ou pour une famille encore tendre, étoit, selon lui, une victime qui ne méritoit pas la vengeance des loix. C'étoit en faveur de ces malheureux que l'homme vertueux abandonne & plaint en silence, & que condamne si hautement celui qui n'a que la prétention de la vertu ; c'étoit en leur faveur qu'il épuisoit la bourse que l'indulgence de son grand-père avoit soin de bien garnir. Il abusoit de son talent décidé pour la déclamation, en le faisant servir à affoiblir l'odieux de ces actions, pendant que les vices & les folies des riches & des grands étoient le sujet de sa plus rigoureuse censure ; & il ne faisoit pas scrupule d'assurer avec toute la véhémence dont il étoit capable, que l'homme qui détournoit les yeux des besoins qu'il pouvoit soulager, étoit doublement un voleur, puisqu'il privoit l'infortuné de ce qui lui étoit dû, & lui-même, du mérite d'obliger.

» Avec de tels principes, échauffé par l'imagination la plus ardente, sans usage & sans connoissance du monde, & peu

instruit des modifications diverses qui ont fait une science de la vertu, & qui l'ont resserrée dans les entraves de la forme & de la cérémonie, vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'en entrant dans sa quinzième année, il étoit représenté sous les différens caractères d'un brouillon, d'un éveillé, d'un étourdi, d'un jeune homme facile, extravagant, dupe; ou bien du plus aimable portrait que la nature avoit pris plaisir à tracer, & dont le ciel seul avoit donné les couleurs, d'une perle de la plus belle eau, & d'un ami des hommes noble & généreux, autant dans la pratique que dans la spéculation.

» Tel est mon Francis, le mignon de son grand-père, à la maison duquel il a passé la plus grande partie de ses vacances depuis son enfance, qui en a fait presque l'unique objet de ses affections, dont l'œil partial ne peut découvrir en lui aucun défaut, & qui consent à peine à lui trouver la plus légère imperfection.

» Pour moi, dont l'affection doit être plus également partagée entre lui & les

autres membres de ma famille, je ne puis me diſſimuler tout le danger que M. Thompſon ne peut prévoir, & je dois craindre qu'un caractère naturellement léger, & qu'une ame facile, ſuſceptible, maîtriſée par l'imagination, ſoit aiſément pervertie, & que les premières impreſſions ne ſoient aiſément effacées.

» Mon langage, après tout, eſt plutôt celui du doute que de la crainte; jamais un père n'a conçu de plus hautes eſpérances d'un fils, que j'en ai conçues de ce jeune homme; & je ſerois en effet cruellement trompé, ſi la perſpective flatteuſe qui ſe préſente aux regards paternels, étoit jamais obſcurcie par la mauvaiſe conduite de *Francis le Philanthrope* ».

CHAPITRE V.

Première suite de notre Héros.

MONSIEUR Thompson voyoit avec délices se développer sous ses yeux les qualités & les perfections de son petit-fils, lorsqu'il fut décidé qu'on l'enverroit à l'université d'Oxford, pour y suivre ses études & completter cette partie de son éducation.

Le temps fixé pour son départ, & sa pension reglée sur un pied fort honnête par son généreux grand-père, il ne restoit plus qu'à faire choix d'un compagnon qui pût remplir la destination d'un domestique, & d'un humble, mais vigilant ami; & ce choix, il étoit impossible qu'il tombât sur d'autres que sur Jérémie Twister, dont nous allons en peu de mots faire connoître les titres à ce poste important.

Jérémie Twister avoit, à l'âge de sept ans, été tiré d'une paroisse à l'ouest d'An-

gleterre par le Capitaine d'un vaisseau marchand, qui ; venant quelque temps après à être employé par M. Thompson, eut l'honneur de traiter son commettant & une partie de ses amis à bord du vaisseau qu'il commandoit, à son retour d'un voyage dans quelques ports de l'Italie. A ce repas, l'honnête Marin fit tous ses efforts pour donner des marques de sa reconnoissance à l'homme généreux qui l'employoit, & pour lui prouver combien il étoit sensible à sa confiance, & le jeune Twister, qui avoit assez de pénétration pour découvrir, dans ses quatre années d'apprentissage, qu'il avoit un bon maître, & assez d'honnêteté pour reconnoître sa bonté & son indulgence, par l'exactitude & la fidélité, se hâta de grimper au mât pour arborer la flamme, au moment où le Négociant mit le pied sur le tillac. Mais malheureusement il lâcha prise, & quoiqu'intercepté par les cordages assez à propos pour être arraché à la mort, il ne put s'en tirer sans se casser la jambe, accident qui fut annoncé par-tout l'équipage avec la pitié dont les gens de mer

peuvent être susceptibles. Cette nouvelle n'eut pas plutôt frappé l'oreille du Capitaine, qu'il jura en franc Marin, qu'il auroit mieux aimé qu'un coup de vent lui eût emporté son grand mât, que le pauvre Jerry.

Ces exclamations attirèrent l'attention de toute la compagnie, & sur-tout de l'humain & généreux M. Thompson; cet honnête Négociant recommanda qu'on prît tous les soins possibles du pauvre petit blessé, & donna des ordres particuliers pour qu'on le transportât à sa maison de ville, aussi-tôt qu'on le pourroit faire sans danger. Ces ordres furent fidèlement suivis, & six semaines après, il fut amené à Touwerwharf dans le bateau du navire, & de là, dans une voiture de louage à la maison de M. Thompson, où il fut confié aux soins immédiats de la femme de charge & du sommelier, qui, tous deux, avoient vécu trop long-temps au service du meilleur maître du monde, pour avoir besoin d'autre chose que de la connoissance de ses desirs, lorsqu'il falloit remplir un devoir de charité, de bienveillance & d'humanité.

Peu de semaines après, le petit Jerry commença à se traîner autour de la maison, & à payer par son zèle & par ses efforts les soins & l'attention dont il avoit été l'objet. Sa reconnoissance ne fut pas perdue, & au bout de quelque temps, il s'étoit insinué dans le cœur des deux majordomes, & même de chaque domestique de la maison.

Sa convalescence, qui annonçoit une guérison prochaine, fit craindre qu'il ne voulût retourner à son premier état. Dans cette crainte, & pour insinuer son idée à son maître, le bon sommelier prit sur lui d'assurer que le pauvre Jerry ne seroit jamais assez fort pour un homme de mer, qu'une seconde chute le rendroit boiteux pour la vie; que c'étoit grand dommage qu'un garçon si adroit, si honnête, d'un si bon caractère, fût confondu dans un tas de matelots grossiers, où il couroit risque de perdre ses mœurs, où il apprendroit à jurer, à proférer des imprécations, où il oublieroit les bons exemples de sagesse qu'il avoit reçus dans la maison de son honneur. La femme de charge sollicita plus ouvertement sa

jeune maîtresse de prier son père que Jerry devînt un membre de la maison.

On ne doit pas s'étonner qu'un jeune homme qui, en si peu de temps, s'étoit concilié à un si haut degré l'attachement de ceux auxquels il avoit été recommandé, eût attiré l'attention de M. Thompson & de sa fille. En conséquence, on le faisoit venir de temps en temps, dans le sallon; on s'informoit de l'état de sa santé; on le sondoit pour voir s'il témoigneroit quelque desir de retourner avec le Capitaine Capstern. Ses réponses étoient si honnêtes & si candides, sa brusque politesse avoit quelque chose de si intéressant, qu'il avança singulièrement dans les bonnes graces de M. Thompson & de son aimable fille.

Jérémie ne montrant pas un grand desir de reprendre sa première vie, on ne lui en fit jamais la proposition. Il resta dans la maison comme une espèce de surnuméraire, prêt à remplir la première place qui, par absence, accident ou maladie, se trouvoit vacante; mais ne se chargeant en chef d'aucun département. Quelque chose qu'on lui demandât, il

il ne paroiſſoit jamais mécontent ; ſeulement, lorſque ſon ami le ſommelier lui offrit de parler à M. Thompſon pour lui faire donner un habit de livrée, il oſa remontrer qu'une jaquette ſuffiſoit pour un Mouſſe. Dès ce moment on lui permit de ſuivre à cet égard ſa fantaiſie ; mais enſuite, devenu homme, il changea ſon accoûtrement pour un habit bleu à manches étroites & ouvertes, avec des boutons de la même couleur. Les autres parties de ſon habillement conſiſtoient en un petit gilet écarlate, une culotte de panne noire, des bas gris roulés, des ſouliers pointus, des boucles d'une grandeur énorme, & un chapeau parfaitement triangulaire, avec les bords rabattus à la manière des Marins.

Cet habillement bizarre ne l'expoſoit pas au moindre ridicule ; la ſimplicité de ſes manières, la bonté de ſon cœur, la douceur de ſon caractère, & ſur-tout la bienveillance générale qu'il portoit à tous les hommes, le faiſoient reſpecter de tous ceux qui le connoiſſoient, & chérir de tout ce qui compoſoit ce petit cercle domeſtique.

Il avoit pour ſon patron (car M. Thompſon ne voulut jamais que Jérémie l'appelât ſon maître) une reconnoiſſance immuable, un attachement ſans bornes. Il l'aimoit, non par des motifs intéreſſés, mais par admiration pour ſes vertus; il le ſervoit avec un ſentiment de fidélité qui ne pouvoit ſe payer que par la manière pleine de grace & de bonté dont on recevoit ſes ſervices, & par les preuves réitérées qu'on lui donnoit d'approbation & de ſatisfaction.

Tant que M. Thompſon fut dans le commerce, Jérémie fut employé à différentes choſes. C'étoit lui qui portoit les meſſages de confiance, qui préparoit les parties de plaiſir & d'amuſement, qui ſe chargeoit des requêtes & des plaintes de tous les domeſtiques. Il étoit l'heureux inſtrument chargé de répandre & de diſtribuer cette bienfaiſance qui couloit ſans ceſſe du cœur & de la bourſe de cet excellent homme, & de ſon aimable fille.

Outre ces occupations, Jérémie avoit fait deux voyages, l'un aux Indes occidentales, l'autre dans la méditerranée;

le premier pour amener en Angleterre la fille orpheline d'un correſpondant de M. Thompſon, qui, par teſtament, avoit confié cet enfant à ſes ſoins ; l'autre, pour conduire à ſes parens un jeune homme qui avoit été élevé ſous les yeux de cet honnête Gentilhomme, & dont le bien-être & la ſûreté étoient trop chers à ſa famille pour qu'on le confiât à un domeſtique ordinaire. Dans ces deux occaſions, Jérémie s'étoit conduit avec aſſez de prudence pour mériter la reconnoiſſance des parties intéreſſées, & pour augmenter l'eſtime que ſon patron avoit déjà conçue pour lui.

La retraite de M. Thompſon à la campagne ne fit pas de grands changemens aux occupations de Jerry Twiſter. Ses affaires, il eſt vrai, diminuèrent un peu, mais ſes plaiſirs augmentèrent. L'économie champêtre lui fourniſſoit mille amuſemens ; il prit pour lui les fonctions de garde-chaſſe, de pêcheur, d'Intendant de la baſſe-cour : activité, patience & bonté d'ame, il avoit tout ce qu'il falloit pour les bien remplir.

A cette époque de notre hiſtoire, il

avoit presque atteint sa quarante-cinquième année. Sa taille étoit ramassée, courte & trapue ; il avoit les os des joues élevés, de petits yeux gris, un nez pointu, le menton court, la bouche assez grande, mais un peu resserrée par une espèce de contraction qui tenoit le milieu entre le sourire & la grimace ; ses cheveux, autrefois noirs, commençoient à grisonner, & tomboient en petites boucles autour de sa tête. Son cou, qui ne ressembloit pas mal à celui d'un taureau, étoit serré par un mouchoir de soie, fortement noué d'un nœud de marin qui lui faisoit monter le sang au visage, & paroissoit menacer de l'étrangler.

A ce que nous avons dit des ornemens de son esprit, nous pouvons ajouter qu'il étoit beau parleur, s'énonçoit par sentences, & choisissoit ses phrases.

Tels étoient les talens réunis en faveur de Jerry Twister pour le rendre digne d'un emploi d'où dépendoient en grande partie, suivant l'opinion de M. Thompson, le bonheur & les succès de son enfant bien-aimé.

Un autre mérite de Jérémie avoit au

moins un poids égal dans la balance, & décida sur-tout le choix qu'on fit de lui. M. Thompson lui-même n'étoit pas plus tendrement attaché à M. Francis Fairborn, que son honnête, son humble, son reconnoissant domestique.

Dès sa plus tendre enfance, Jerry Twister avoit été son camarade & son ami. Il lui fabriquoit des cerfs-volans d'une grandeur prodigieuse, qu'il élevoit presque aux nues, avec des lanternes qui jetoient le plus vif éclat. Il avoit formé un cheval dont son grand père lui avoit fait présent, & lui avoit appris, non-seulement à porter son jeune maître sans exposer ses jours, mais à faire mille tours & mille gambades pour l'amuser. Il lui avoit procuré un fusil élégant & léger, & le suivoit à ses parties de chasse, à l'insu de son grand père, dont les soins & la sollicitude pour le cher objet de ses espérances, auroient mis obstacle à un amusement où il pouvoit, selon lui, courir de grands dangers. C'étoit lui qui lui fournissoit tous les instrumens nécessaires pour la pêche, les balles & les crosses pour le mail, qui nourrissoit ses

oiſeaux & ſon petit chien, qui prenoit ſoin de ſes lapins, qui le ſecondoit dans tous les plans que ſon bon cœur formoit pour rendre au bonheur ceux qui ſembloient l'avoir perdu, ou pour punir ceux qui avoient encouru la diſgrace du jeune Philanthrope, par des actes d'humanité ou de mauvais naturel, les ſeules offenſes qui puſſent exciter ſon reſſentiment.

Ainſi, ſi la propoſition plaiſoit au jeune voyageur, elle raviſſoit l'honnête Jerry, dont le vœu le plus ardent étoit rempli en ſe voyant chargé d'un emploi qui flattoit tout à-la-fois ſon attachement pour ſon vieux patron, ſon affection pour ſon jeune pupille, ſon louable orgueil & ſon innocente ambition.

L'abſence de Jerry avoit bien auſſi ſes inconvéniens. Elle faiſoit vaquer les offices d'aumônier de M. Thompſon, de compagnon fidèle de ſes promenades à pied & à cheval, de garde-chaſſe, d'inſpecteur de la baſſe-cour & de pourvoyeur de poiſſon de rivière. Mais des Candidats d'une habileté reconnue ſe préſentèrent auſſi-tôt pour remplir les différentes fonc-

tions de Jérémie ; la première place fut dignement occupée par le Curé de la paroisse, Ecclésiastique vénérable par ses cheveux blancs, dont la vertu & l'intégrité l'avoient, au bout d'une carrière pénible de cinquante années, fait passer d'une cure de vingt-cinq liv. à une de quarante, dont le revenu étoit à peu près doublé par la générosité de M. Thompson, & sur laquelle il vivoit de manière à honorer son état & à faire rougir les possesseurs des mitres & des autres dignités.

Le digne fils d'un fermier de la paroisse, qui se délassoit à la chasse de ses travaux champêtres, fut présenté par Jerry comme un excellent tireur, & agréé pour la surintendance de la chasse & de la pêche.

Restoit le gouvernement de la basse-cour. Il fut confié à la veuve intelligente d'un laboureur irréprochable, qu'il avoit laissée avec trois enfans en bas âge, à la merci d'un monde qui ne lui promettoit guère de lui fournir des moyens de subsistance.

Les souhaits de Jerry étoient donc remplis ; toutes les difficultés étoient

surmontées ; nul obstacle ne se présentoit, & le jour marqué pour le départ de M. Francis & de son humble Mentor arriva, sans qu'aucun sinistre événement retardât leur voyage, sans qu'aucun nuage n'obscurcît les riantes perspectives qui s'offroient à l'ame active du jeune étudiant, sans qu'aucun revers altérât le triomphe de son fidèle compagnon, ravi de la préférence qu'il avoit obtenue pour un emploi aussi doux à son cœur, qu'honorable à ses yeux.

Le matin du jour fixé pour le départ, M. Thompson fit venir M. Francis dans son cabinet, & après lui avoir demandé un moment d'attention sur un objet de la plus haute importance, il lui donna sur sa conduite les avis que l'on pouvoit attendre de sa sagesse, de son expérience & de son affection paternelle pour le héros de notre histoire.

« Mon enfant, lui dit-il, vous allez vous embarquer sur une mer fameuse par le nombre des navigateurs qui y font un triste naufrage. De loin on la croit calme & tranquille ; une jeune imagination, comme les rayons d'un soleil

naiſſant, ſe joue & ſe promène ſur ſa ſurface unie en apparence. Mais quelque agréable que ſoit la perſpective, quelque favorable que ſoit le vent qui vous éloigne du rivage, bientôt les tempêtes vont s'élever, les écueils vont paroître, les brumes vont vous faire perdre la carte de votre longue & périlleuſe traverſée, ſi vous n'êtes ſans ceſſe ſur vos gardes, ſi vous ne comptez ſur cet être, dont la main puiſſante peut vous ſoutenir dans les entrepriſes les plus haſardeuſes, & vous ſauver des plus grands dangers.

« Une étude ſérieuſe, approfondie de votre caractère & de toutes les actions de votre enfance & de votre jeuneſſe, m'a prouvé que je n'ai rien à craindre de vos principes. Je voudrois de tout mon cœur avoir lieu d'être auſſi tranquille ſur vos paſſions. Votre reſpect pour vos parens & vos maîtres les ont reſtreintes juſqu'à préſent dans les bornes de la décence. Cependant mon Francis lui-même a pu remarquer qu'elles ſont violentes, impétueuſes, & quelquefois ſans frein; & c'eſt l'art de les réprimer qui eſt ſur-tout l'objet de ces avis ».

« C'eſt avec peine que j'entreprends de mettre des bornes à votre compaſſion, à votre indulgence. Cependant un trop grand abandon à ces ſentimens, tout aimables qu'ils ſont, vous expoſeroit aux dangers de l'imprudence, & au malheur d'être la dupe de la fraude & de l'iniquité. A l'apparence du malheur, au récit des infortunes, défendez votre ame d'une ſenſibilité trop prompte; examinez avec une attention auſſi ſcrupuleuſe que délicate; & quand l'objet ſera véritablement digne de vous intéreſſer, conſultez votre bourſe & vos moyens, & employez l'un & l'autre avec nobleſſe ».

« Dans la défenſe des opprimés, car je me flatte que la douceur de votre caractère & l'honnêteté de vos procédés ne vous permettra jamais d'être l'agreſſeur, avant d'en venir aux voies de fait, repréſentez, priez, ſollicitez; mais ſi ces moyens ſont ſans ſuccès, & que vous ne puiſſiez éviter une querelle, ſoutenez-la avec réſolution, & même alors en homme modéré qui ſaiſit les premiers moyens d'une conciliation ».

« Sur-tout, mon cher enfant, ſoyez

en garde contre les attraits du vice, & les charmes moins redoutés, mais auſſi dangereux du plaiſir. Que jamais les ſollicitations ou les exemples de vos compagnons n'abuſent de votre facilité, & ne vous écartent des ſentiers où l'on marche avec aſſurance, & où l'on ne rentre qu'avec peine, quand on les a quittés. Le témoignage d'une conſcience pure & une réputation ſans tache, ſont des biens trop précieux pour être ſacrifiés au vain mérite de la complaiſance ».

« Choiſiſſez vos amis, non parmi les beaux eſprits, mais parmi les bons eſprits. Les talens brillans, que le bon ſens ne guide pas, ſont toujours dangereux, & ſouvent funeſtes. Ces éclairs de l'eſprit éblouiſſent & égarent. Le flambeau de la raiſon répand un jour doux & tempéré, qui nous éclaire dans la route de l'honneur & du bonheur; & c'eſt à ce guide toujours sûr que je vous confie, avec toutes les bénédictions du père le plus tendre ».

Des larmes de ſenſibilité, de reconnoiſſance & de regret, couloient le long des joues de notre jeune voyageur pen-

dant le cours de cette leçon instructive & touchante. Lorsqu'elle finit, il avoit perdu l'usage de la parole, & incapable d'articuler un mot, il se prosterna & imprima un baiser ardent, le baiser de la piété filiale, sur la main de son respectable grand père ; scène touchante, silence éloquent que le récit ne peut qu'indiquer, & que nulle expression ne peut rendre.

C'étoit le tour de Jerry Twister ; il s'approcha pour faire ses adieux à son généreux bienfaiteur ; & pour recevoir les instructions convenables au nouveau poste qu'il alloit remplir. Comme depuis vingt ans, il n'avoit pas quitté M. Thompson, l'espace d'un seul jour, la séparation présente, quoique pour peu de mois, produisit un tel conflit de passions dans l'ame de Jérémie, qu'il se trouva entièrement incapable de prononcer un discours de deux lignes qu'il avoit préparé pour cette grande occasion.

M. Thompson, presqu'autant affecté du départ de son digne serviteur, que de l'absence de son bien-aimé, fut le premier à proférer les tristes formules de

l'adieu. Saisissant la main de Jerry, qui se défendoit modestement de tant d'honneurs, il joignit à ses vœux de santé & de longue vie, une expression si flatteuse de sa reconnoissance pour l'emploi dont Jerry se chargeoit, que le vieux & sensible garçon, incapable d'arrêter le torrent de gratitude & d'affection dont la violence étoit sur le point d'égarer sa raison, tombe involontairement sur ses genoux, & d'un ton véhément, interrompu par des sanglots & des larmes, conjura son bienveillant patron, pour l'amour de Dieu, d'épargner sa vie. — Vous savez, Sir, dit-il, que je hais les paroles. Pourquoi ? c'est que les paroles ne sont que du vent. Si j'ai desiré d'accompagner Master Francis ; pourquoi, sauf votre respect, c'est que je l'aime comme mon propre fils ; & point de remerciement ; à beau jeu, beau retour, & Master Francis aime tout le monde.

M. Thompson répondit à ces paroles par de nouvelles assurances d'estime & de bienveillance. Il recommanda de nouveau son fils à l'attachement de son fidèle serviteur, & le chargea, sur-tout, de

garantir son maître des écueils où son bon cœur pourroit l'entraîner, & de ménager leur bourse & leurs secours pour les besoins réels, & de manière à pouvoir obliger un plus grand nombre de malheureux.

A ces derniers mots, les yeux de Jerry étoient alternativement occupés à considérer la contenance de son patron, & sa propre personne, & ce jeu muet étoit trop éloquent pour échapper à l'observation de M. Thompson, qui, pour en comprendre le sens, n'avoit pas besoin de l'explication que Jerry crut devoir lui en donner.

« Assurément, comme dit votre honneur, & je crois, l'Ecriture aussi, c'est une plus grande bénédiction de donner que de recevoir; & si vous voulez prendre la peine de jeter les yeux autour de vous, & de réfléchir une demi-minute, vous ne serez ni fâché ni surpris de voir Jerry Twister manquer d'une prudence que vous lui avez appris à mépriser. Tête-bleu! Sir, comment pouvez-vous exiger que je refuse de tendre une main secourable à un frère malheureux, quand vous-même

m'avez comblé de bontés pendant trente-sept ans, & me prodiguez à toutes les heures du jour, ce qui est au-dessus de mes besoins, de mes desirs & de mes mérites? Ainsi je prendrai garde que Master Francis ne mange son bled en herbe ; mais s'il est dans sa disposition de se procurer le plaisir dont votre honneur parle, au lieu de dépenser son argent en braverie & en curiosités ; s'y oppose qui voudra, mais ce ne sera pas Jerry Twister ».

Ce discours étoit probablement le plus long que Jérémie eût jamais prononcé dans le cours de sa vie ; & en effet, il épuisa si complètement ses facultés oratoires, que M. Thompson ne put en tirer une seule phrase ; & quand, au sortir de l'appartement, son généreux patron lui offrit une bourse d'or assez bien garnie, il se contenta de dire tout haut, c'est trop, & murmura d'un ton trop bas pour être bien entendu, qu'il supposoit que Master Francis auroit assez d'occasions de la dépenser.

La chaise étoit à la porte, les malles attachées, le postilion à cheval, & le

jeune homme alloit d'un pas rapide à sa voiture, autour de laquelle tous les domestiques de la maison étoient rassemblés pour répandre leurs dernières bénédictions sur leur favori, lorsqu'il vint à marcher sur la patte d'un vieux épagneul qui avoit été l'ami de ses premières années, & le compagnon des jeux de son enfance. Le cri de l'animal lui alla jusqu'à l'ame; il laissa tomber ses regards sur le fidèle quadrupède qui s'étoit levé lui-même sur ses pattes languissantes, pour lui exprimer, par les plus tendres caresses, sa douleur d'une telle séparation. Dans ce moment, comment être insensible! Il prend dans ses bras la pauvre créature, la serra contre son cœur, versa des larmes sur elle, & la remettant entre les bras du sommelier, lui demanda pour elle, avec un geste muet, mais expressif, ses soins & sa protection. Les domestiques avoient les larmes aux yeux; mais à cette vue leur douleur éclata par des cris & des sanglots. Il salua de la tête, & par mille baise-mains, chaque individu, se jeta dans sa chaise, & suivi de Jerry, qui sembloit avoir perdu tout sentiment, &

n'avoir gardé que le mouvement : la scène changea. Ce ne fut guère qu'à trois milles de la demeure hospitalière de M. Thompson, que notre jeune voyageur se remit assez pour demander à son compagnon qu'elle heure il étoit.

Le silence une fois rompu, la conversation se soutint ; l'obscurité qui les environnoit se dissipa insensiblement, & lorsqu'ils furent arrivés au premier relais, ils se trouvèrent en état de donner des ordres, & de poursuivre leur voyage plus gaiment.

CHAPITRE VI (*).

La nuit arriva trop tôt pour notre impatient voyageur ; mais le jour ne se prolongea pas pour éclairer sa route ;

(*) Nous avons cru devoir supprimer les réflexions qui commencent ce chapitre ; elles amènent pourtant une anecdote assez plaisante, qui peut trouver place dans une note.

Richard Savage, l'ingénieux, le dissipé, l'in-

en un mot, aucune aventure remarquable n'arrêta la rapidité de notre héros jusqu'à son arrivée à l'endroit où il se proposoit de dîner le jour d'après son départ de chez son grand père.

---

fortuné Richard Savage avoit confié le manuscrit d'un de ses poëmes entre les mains d'un critique, peu importe lequel ; il se reconnoîtra sans doute ici. Au bout de trois semaines, le Poëte, dont les besoins étoient urgens, pria son ami de le lui rendre avec son jugement, qui fut exprimé en ces termes. Fort bien, Savage, fort bien, en vérité ; mais la partie importante, vous savez bien ; ce morceau sur... Eh ! sur la création... vous entendez bien, est trop uni, trop fade, dans le genre de l'ancien testament. Ne pourriez-vous pas prier votre ami Thompson de jeter là quelque vers pour vous. Savage le salua, & suivit son conseil. Thompson, dont les talens égaloient la candeur, renvoya le lendemain le manuscrit à Savage, avec le billet suivant :

Cher Savage,

J'ai lu & admiré votre Poëme ; les vers critiqués sont les meilleurs de la pièce. Sur ma parole, le Censeur n'en a lu que les deux premiers. J'ai transcrit la tirade ; montrez la-lui, comme de moi, il y sera pris. Adieu.

Savage obéit ; le critique fut pris pour dupe ;

Les ordres donnés pour le repas, il proposa à son compagnon d'employer la demi-heure nécessaire pour le préparer à visiter la promenade publique, l'église, & la halle de la ville, qu'on lui avoit recommandée comme digne de son attention. En approchant de ce dernier édifice, il apperçut les portes ouvertes, & une grande affluence de monde à l'entrée. Il en demanda la cause, & apprit qu'on y tenoit une cour de justice, pour terminer des difficultés produites par la réclamation de quelques sommes modiques. Comme il n'avoit jamais assisté à ces sortes d'assemblées, il ne crut pas devoir manquer l'occasion d'entendre quel-

il lut, & fut dans l'enthousiasme. Le poëme fut donné au public. Le connoisseur l'éleva aux nues, mais prit soin d'indiquer à tout le monde les vers de Thompson. Enfin, le poëte découvrit le tour qu'on avoit joué, & le critique déconcerté, pour soutenir sa réputation littéraire, se vit dans la nécessité d'avouer franchement que le sujet étoit mal choisi, & que la poésie n'en pouvoit être qu'insipide.

Critique du jour, à l'application.

ques-uns de ces petits procès, qui, s'ils n'étoient pas instruits avec toutes les formes requises dans les tribunaux supérieurs, pouvoient servir au moins à lui donner une idée de la manière dont la justice étoit rendue. Dans cette intention, il se mêla parmi une foule de plaideurs, & se trouva bientôt à portée de voir & d'entendre tout ce qui se passoit, par l'honnêteté du Président, qui, remarquant ses efforts pour percer la foule, l'avoit distingué de ceux dont l'air affairé annonçoit les réclamations, & des malheureux que le besoin ou la mauvaise volonté avoient empêché de les satisfaire.

On avoit appelé plusieurs causes, où M. Francis avoit vu avec grand plaisir, d'un côté, réprimer la rapacité; de l'autre, protéger & secourir la pauvreté suppliante, lorsqu'on annonça le nom d'un débiteur qui sembla s'emparer de l'attention de tout l'auditoire, & dont l'apparition produisit dans l'ame de notre jeune Philanthrope des sensations bien opposées. Car, dans le même moment, il éprouva les impressions de la douleur & de la joie, de la piété & de la plus douce satisfaction.

Au milieu d'une foule silencieuse & respectueuse, on vit s'avancer vers le tribunal un jeune homme, de la figure la plus aimable & la plus frappante. Il ne paroissoit pas avoir plus de vingt ans; peut-être aussi sa maigreur & sa pâleur extrême lui ôtoient-elles deux ou trois ans de l'âge viril. Son habillement consistoit en un frac d'écarlate usé, mais soigneusement vergetté; une veste & une culotte blanche, d'une extrême propreté, mais qui annonçoient la vétusté; ses cheveux d'un chatain clair, proprement attachés & bouclés, mais sans poudre, ajoutoient à l'agrément d'un visage, dont chaque trait étoit plein de noblesse, d'expression & de grace. Il étoit accompagné par un homme, pauvrement, mais proprement mis; & sur son visage martial & cicatrisé, on lisoit l'affection, l'intérêt, le respect, & une inquiétude où se mêloit l'indignation; il étoit à côté de son maître estropié, & portoit son chapeau & son mouchoir.

Quand l'accusé fut près du tribunal, le Président & ses assesseurs se levèrent involontairement pour le recevoir, & le salut plein de grace qu'il fit à la Cour

lui fut rendu, non-seulement de la tête, mais aussi du cœur.

Le Président, d'un ton qui faisoit honneur à son humanité, l'avertit qu'on l'avoit appelé devant la Cour pour savoir la cause qui lui faisoit négliger le paiement d'une dette de 40 schellings à une femme qui assuroit avoir fourni à ses premiers besoins, dans une longue & dangereuse maladie.

L'infortuné débiteur écouta l'accusation de l'air le plus patient & le plus attentif, & répondit au Président en ces termes :

« Nier la dette qu'on me demande seroit ajouter l'injustice au dommage. Elle est bien légitimenent due, elle exige de moi plus qu'une simple satisfaction, celle de la reconnoissance; & je ne crois pas que ma créancière en eût exigé le paiement, si elle n'eût été forcée d'en venir à des extrêmités qui lui ont coûté par les besoins de sa jeune famille. Pénétré des obligations que je lui ai, quelle situation pour moi de me voir contraint par l'autorité publique, d'avouer l'impuissance où je suis d'acquitter une dette si

légère & si sacrée. J'ai dépensé ma paie, celle d'un officier subalterne, à faire guérir les blessures que j'ai reçues avec quelque gloire. J'ai vu tomber à mes côtés, mes amis, les plus chers de mes amis... mais j'abuse de votre temps & de votre sensibilité. Dans un mois, je dois recevoir une somme qui me mettra en état de satisfaire à la Justice. Fasse le ciel que je puisse un jour satisfaire à la reconnoissance »!

Un murmure de pitié respectueuse s'éleva dans toute l'assemblée; le Président lui-même étoit trop affecté pour répondre, & ne put marquer son approbation que par un signe de tête. Tout-à-coup la plaignante s'approcha du tribunal, & informa la Cour & son débiteur qu'un de ses parens arrivé dans cette ville pendant qu'on instruisoit sa cause, avoit acquitté la dette, & généreusement ajouté une guinée, & qu'il attendoit le Capitaine à son logement où il désiroit de le voir dans l'instant.

La confusion du pauvre officier, en voyant exposé aux yeux du public le tableau de sa pauvreté, ne pouvoit être

égalée que par l'étonnement où le jeta un événement si étrange & si imprévu. Il savoit bien que son père descendoit d'une famille noble & opulente; mais il savoit aussi qu'il avoit été rejeté par chaque branche de cette famille, à raison de son mariage avec une jeune personne qui n'avoit aucun des avantages requis pour le bonheur du mariage, à l'exception de la beauté, d'un sens droit, d'une vertu accomplie, & du plus aimable caractère, qualités qui ne pouvoient balancer ce qui lui manquoit dans un point bien plus essentiel. En un mot, c'étoit un mariage d'inclination. La demoiselle, quoiqu'honorablement née, & parfaitement élevée, n'avoit pas un schelling; & en considération de ce défaut, on avoit jugé nécessaire de la punir dans la personne de son mari, qui, dès ce moment, avoit perdu toute la protection de sa riche & puissante famille. Vingt-quatre ans après son mariage, il étoit le plus ancien Lieutenant d'un régiment d'infanterie, qui servoit en Amérique, où le bruit s'étoit répandu qu'il avoit été tué. Son fils, qui servoit dans une autre partie, n'avoit pu découvrir

découvrir s'il étoit mort ou simplement blessé, & ses parens n'avoient pas cru que la chose valût la peine de s'en informer.

Il n'étoit donc pas vraisemblable que ses nobles parens, auxquels il avoit écrit depuis son retour en Angleterre, sans recevoir la moindre réponse, eussent, après dix mois d'un profond oubli, pris la peine de s'informer de sa situation, & si quelque accident l'avoit rappelé à leur souvenir, il n'étoit pas probable qu'aucun d'eux daignât lui rendre visite dans le dessein de le tirer d'embarras. Le régiment où il avoit servi, & dont aucun officier n'auroit, sans doute, entrepris un voyage de cinq cens milles, & sacrifié sa dernière guinée pour venir à son secours, étoit encore au-delà des mers; & quand il s'en fût trouvé quelqu'un dans la Grande-Bretagne, il auroit été dans l'impossibilité absolue de découvrir le lieu de sa résidence; d'ailleurs c'étoit un parent qui l'attendoit à son logis, & à qui il avoit déja de si grandes obligations. Ce ne pouvoit être sa sœur; elle avoit accompagné son père en Amérique, & quand elle lui eût survécu, il

n'y avoit pas grande apparence qu'elle se fût trouvée en état d'entreprendre un pareil voyage pour l'amour de lui, & beaucoup moins qu'elle fût capable de subvenir à ses besoins.

Chaque idée qui se présentoit à son esprit lui sembloit également mal fondée, & son embarras ne fut pas moindre à son arrivée ; car, au lieu de son généreux parent, il ne trouva que le billet suivant, qui avoit été laissé à son logis depuis dix minutes par un domestique de la première auberge de la ville.

« Cher Sir,

» Je me flatte que vous aurez la bonté d'excuser la liberté que j'ai prise de me dire votre parent, & ma prétention elle-même n'est pas mal fondée ; car je suis convaincu que nos ames sont de la même famille. Je n'aurois pas osé vous prier de devenir mon débiteur, pour la bagatelle ci-incluse, si je n'étois absolument certain qu'il vous est impossible de découvrir votre créancier, jusqu'à ce qu'il vous demande sa dette ; ce qu'il compte faire lorsque vous serez parfaitement ré-

tabli, & en poſſeſſion d'une fortune égale à votre mérite.

CHAPITRE VII.

Fin du voyage ; une ſeule aventure.

« JERRY, dit notre Philanthrope, pendant que la chaiſe montoit une hauteur, à ſix milles environ de l'auberge où les ordres avoient été donnés pour le dîner, je n'ai de ma vie éprouvé une faim auſſi dévorante qu'en ce moment. A combien crois-tu que nous en ſommes de la première poſte ? — Environ à ſix milles, répondit Jerry ; mais Sir, puiſque votre appétit eſt ſi bien aiguiſé, pourriez vous me dire pourquoi vous avez laiſſé un excellent dîner, ſans y toucher ? Car vous pouvez voir, par le montant de cette carte, qu'il n'a pas été à moins de ſept ſchellings ».

La vérité eſt que, lorſque M. Francis fut revenu de la Cour de juſtice à ſon auberge, ſon attention étoit ſi pleinement

occupée d'un autre objet, & les facultés de son ame étoient si délicieusement alimentées, que les besoins du corps ne se firent point sentir, & que le dîner ordonné ne se présenta pas une seule fois à sa mémoire. Mais comme il avoit ordonné de tenir la chaise toute prête, pendant qu'il étoit occupé d'une manière que nous laissons à deviner à l'imagination du lecteur, il s'y jeta, & ne fut tiré, au bout de quelques heures de voyage, d'une délicieuse rêverie, que par un besoin d'un ordre inférieur, mais auquel il étoit obligé de satisfaire, pour remplir les loix de la nature.

« Je me rappelle maintenant que nous avions commandé notre dîner ; mais, honnête Jerry, l'affaire que nous avions à terminer, étoit de nature à satisfaire mon appétit. Je n'eus jamais moins besoin de dîner qu'aujourd'hui ». —

« Autant d'hommes, autant d'avis. Pour moi, jamais je ne dînai de si bon cœur que le jour que je m'élançai dans la rivière, & que j'empêchai de se noyer Ned Coker, le fils du forgeron ; mais ce qui est aliment pour un homme, est un poison pour l'autre ». —

« Votre faim, Jerry, & mon défaut d'appétit, ont eu tous deux la même cause; la satisfaction que vous fit éprouver l'heureux succès de votre humanité, aiguisa le vôtre, & une sensation semblable émoussa le mien; ainsi vos proverbes ont raison ».

Après avoir bien dîné, nos voyageurs continuèrent rapidement leur route, jusqu'à la dernière poste. A trois milles de l'auberge de Kingston, ils se virent arrêtés par un accident fâcheux, mais assez ordinaire aux voitures publiques; une des roues de derrière vint à se casser. Heureusement le postillon s'apperçut du mauvais état où elle étoit, assez à-propos pour empêcher les voyageurs d'être blessés. Mais il fallut aviser aux moyens de s'en procurer une autre; & pendant que le postillon alloit en avant pour cet objet, la soirée étant belle, quoiqu'un peu obscure, M. Francis prit le parti d'aller à pied, & laissa Jérémie à la garde de la chaise & des malles.

Quand il fut environ à un mille de distance de l'endroit où il avoit été obligé de laisser sa voiture, il se pré-

senta une difficulté qu'il n'avoit pas prévue en quittant son compagnon. La route lui étoit absolument inconnue, & se partageoit en cet endroit, sans qu'il lui fût possible de savoir si la droite ou la gauche conduisoit au lieu de sa destination.

Dans cet embarras, il crut qu'il étoit prudent d'attendre le retour du postillon, qui ne devoit pas être fort éloigné. En conséquence, il s'assit au pied d'une barrière où le sentier menoit de la grande route à travers champs ; & comme la chûte du jour ne lui permettoit plus de promener ses regards autour de lui, il se livra au plaisir de se rappeler l'acte de bienfaisance qu'il avoit eu le bonheur d'exercer, & de se figurer différentes idées & conjectures de la personne qui en avoit été l'objet.

Mais à peine étoit-il livré à ces réflexions agréables, qu'il fut tiré de sa rêverie par un bruit qui sembloit venir de la campagne située derrière lui. Ce bruit étoit accompagné de cris qui demandoient grace, & appeloient au secours, & la voix paroissoit aller en s'affoiblissant, comme celle d'une personne

épuisée par un long combat, ou accablée par la violence.

La connoissance du malheur le plus éloigné suffisoit en toute circonstance pour mettre notre héros en action. Dans ce moment, sans la moindre réflexion, il arrache un bâton de la haie, suit, en courant, le sentier dont nous avons parlé, & découvre bientôt le sujet de ces alarmes.

A l'extrémité du champ, & près de la haie opposée, il trouva un homme seul, qui, sans autre arme qu'une fourche de fer, se défendoit contre les attaques de deux vigoureux compagnons; l'un des deux étoit armé d'un pistolet, qu'il n'avoit pourtant pas l'air de vouloir tirer, & l'autre seulement d'un fort gros bâton; &, avec ces armes, ils pressoient vivement leur adversaire qui, à l'arrivée de M. Francis, paroissoit avoir été si rudement mené, qu'il étoit sur le point de leur céder l'honneur de la victoire.

Mais, ranimé par un renfort si puissant, car M. Francis n'avoit pas tardé à se ranger du côté le plus foible, il recommença le combat avec une nouvelle vigueur, & au bout de deux minutes, les

assaillans se virent forcés de céder le champ de bataille, & d'avoir recours à la fuite, après avoir reçu des preuves non équivoques de la force & de la vivacité de notre jeune voyageur.

Ils n'eurent pas plutôt tourné le dos, que la victime de leur violence témoigna sa reconnoissance à son libérateur, qui, par un secours donné si à-propos, l'avoit, disoit-il, empêché d'être volé, & probablement assassiné par ces deux déterminés coquins, qui l'avoient attaqué dans sa route de la ville à un village voisin, où il alloit passer quelques jours avec un ami.

Notre héros avoit commencé par lui faire part de l'accident qui, le retenant sur la route, lui avoit procuré le bonheur de lui être utile. Ainsi, après avoir reçu les remerciemens de son nouvel ami, il le laissa poursuivre sa route, & regagna le grand chemin, où sa chaise le rejoignit; & nous allons le laisser continuer son voyage pour nous informer du sort des malheureux assaillans.

Quoiqu'ils eussent eu la prudence de faire retraite, ils ne se trouvèrent pas plutôt loin du danger, qu'ils tinrent un

conseil de guerre, dont le résultat fut de suivre le long de la haie pour épier les mouvemens de leur ennemi.

Mais comme nos lecteurs peuvent avoir conçu des soupçons injurieux sur le caractère du couple mentionné, nous devons, en qualité d'historien fidèle, les tirer d'erreur, & leur apprendre que c'étoit deux fermiers aussi honnêtes qu'il y en eût dans le comté d'Oxford.

Ce digne couple d'amis avoit été se réjouir à une fête champêtre, dans un village voisin, & s'en retournoit tranquillement chez lui, quand il se vit attaqué par un seul piéton. Ce misérable, détenu long-temps dans les prisons d'Oxford, pour un crime capital, avoit été renvoyé absous le matin du jour précédent, à la dernière session, n'ayant pu être convaincu, depuis la mort du principal témoin. L'avantage du nombre & la chaleur dont ils avoient fait provision à la fête, avoit inspiré aux deux amis le courage de défendre leur vie & leur bourse. De là vint un combat où le voleur, perdant son pistolet, avoit saisi en retour la fourche dont il étoit

armé quand notre héros vint sur le champ de bataille ; & cet échange d'armes, joint à l'inégalité des forces, avoit engagé notre jeune Philanthrope dans une mépriſe qui pouvoit avoir pour lui des ſuites auſſi déſagréables que dangereuſes.

A peine les deux fermiers eurent-ils apperçu de leur poſte d'obſervations, que leurs ennemis s'étoient ſéparés, & que l'un des deux, c'eſt-à-dire leur voleur, prenoit le chemin qui menoit à leur habitation, qu'ils réſolurent de le pourſuivre, & d'entreprendre une ſeconde fois une conquête qui leur avoit été arrachée des mains au moment de la victoire. En conſéquence de ce projet, ils l'eurent bientôt atteint, ſe ſaiſirent de lui après une courte réſiſtance, & le conduiſirent en triomphe chez le plus prochain juge de paix, où il ſubit un ſévère interrogatoire ; & après avoir avoué, avec toutes les démonſtrations d'un repentir ſincère, ſa faute, ſa première faute, il demanda avec inſtance d'être admis à dépoſer contre ſon complice, qui, diſoit-il, par les inſinuations les plus artificieuſes, étoit venu à bout de l'engager

à une démarche si criminelle & si hazardeuse ; il ajouta que ce complice, qui, malgré sa grande jeunesse, étoit un vieux routier, lui avoit adroitement persuadé d'attaquer lui seul les deux fermiers, & n'étoit venu à son secours que lorsqu'il l'avoit vu sur le point de succomber, de peur que son compagnon, venant à être pris, ne fût tenté de faire cette déposition qui, dans le moment, étoit un effet de son respect pour la justice plutôt que du desir de sa propre sûreté.

A ce récit plausible, il ajouta encore qu'il étoit facile d'atteindre son complice, qu'il devoit passer cette nuit à l'hotellerie de Kingston, & le lendemain aller à Oxford, où il lui avoit promis de le rejoindre, quoiqu'un tel projet fût bien loin de son intention, puisqu'il lui avoit proposé de se séparer, sous prétexte d'éviter le soupçon ; mais en effet pour se débarrasser d'un si dangereux compagnon.

En conséquence de cet aveu, le coupable fut envoyé à la prison du comté, & l'ordre fut donné d'arrêter le prétendu auteur & complice de son crime.

Cependant M. Francis Fairborn étant

retourné dans sa chaise à l'endroit où il avoit laissé son bagage & son fidèle compagnon, qu'il rejoignit à la nuit close, arriva à la poste prochaine; & les ordres donnés pour le souper & pour sa chambre, il fit à l'honnête Jerry un récit de son aventure, & reçut avec plaisir les complimens du digne & vieux garçon, dont l'ame sympathisoit si bien avec la sienne, sur son bon cœur & sur son succès.

Le souper venoit d'être servi, lorsqu'un grand bruit, qui se fit entendre dans la cour de l'auberge, attira l'attention de notre voyageur. Pour s'informer de ce qui pouvoit causer cette soudaine alarme, il quitta sa chambre, & appercevant plusieurs hommes à cheval à la porte, & tous les gens de l'auberge avec une partie des hôtes assemblés autour d'eux, écoutant un récit que deux ou trois des cavaliers faisoient ensemble, il s'avança & se mêla dans la foule. Mais quel fut son étonnement, lorsque dans les deux orateurs il reconnut les deux champions qu'il avoit battus deux heures avant, & des mains desquels il avoit tiré le malheureux engagé dans un combat si inégal.

La mémoire des deux fermiers ne les servit pas moins fidèlement ; car au moment que M. Francis parut, ils descendirent de cheval, & saisissant chacun un bras du jeune homme, ils le poussèrent rudement vers leurs compagnons, auxquels ils le livrèrent comme le voleur de grand chemin qu'ils cherchoient.

Le triomphe du parti victorieux, les exclamations des assistans, les cris confus de pitié & d'indignation, produisirent un vacarme qui tira Jérémie d'une rêverie où il contemploit avec une merveilleuse satisfaction la dignité & l'excellence de sa charge. Comme il étoit philosophe pratique, qu'il ne croyoit pas la vertu une pure spéculation, il courut vers la scène bruyante dont nous venons de parler, & arriva au moment que les officiers de la justice traitoient le mignon de son patron, les délices de son cœur, comme un coquin, un traître, un voleur.

Nous avons déja observé que Jerry étoit une des moins offensives créatures de Dieu, & ressembloit, par sa tournure pacifique & la douceur de son caractère, à cet animal dont la douceur a fait un emblême sacré

& profane. Mais il tenoit auſſi d'un autre animal, diſtingué des autres hôtes des bois, par la nobleſſe avec laquelle il dédaigne les petites offenſes, & la force du reſſentiment avec lequel il punit des affronts réfléchis & malicieux.

En deux mots, Jerry avoit le caractère d'un agneau & le cœur d'un lion, & ne pouvant comprendre la cauſe des indignités auxquelles il voyoit expoſé ſon cher M. Francis, il s'élança à travers la foule avec une étonnante rapidité, & en deux coups le tira des mains barbares qui le traitoient ſi cruellement.

Les fermiers vinrent à leur ſecours, & M. Fairborn & ſon aſſocié alloient être vaincus, quand ils ſe virent à leur tour renforcés par le poſtillon qui les avoit amenés à l'auberge, & par un ſoldat Irlandois, qui, dans ce moment critique, arriva dans la cour, armé d'une bûche, en jurant que, pardieu, quatre contre trois, ou deux contre un étoit la même choſe, & que pour lui, il ſe rangeoit toujours du côté du plus foible.

Quoique le poſtillon eût une hanche rompue, & que l'honnête Irlandois fût

revenu de Gibraltar avec une jambe de moins, de manière que, pendant quelques momens, la victoire parut douteuse; enfin, l'avantage se déclarant pour notre héros & ses défenseurs, il demanda un pourparler qui lui fut accordé, & voulut savoir pourquoi on l'avoit chargé si brutalement, & quelle raison avoit pu l'exposer à un pareil traitement.

On lui répondit en produisant l'ordre, & le porteur lui apprit la déposition sur laquelle il avoit été donné. Ce fut alors que le Philanthrope commença à découvrir sa situation réelle, & à se douter de sa méprise, qui avoit donné lieu à celle des Ministres de la justice.

En conséquence, il assura qu'il étoit prêt à comparoître devant le Magistrat, & après avoir stipulé qu'on ne lui feroit aucune violence, il suivit ses accusateurs chez un Juge de paix, qui résidoit à un demi mille de l'hôtellerie, accompagné de Jerry & du Postillon, ses deux témoins, & de tous les spectateurs du combat, dont chaque individu paroissoit s'intéresser vivement au dénouement d'une si étrange aventure.

Heureuſement ce Magiſtrat étoit doué de qualités qui, toutes eſſentielles qu'elles ſont pour adminiſtrer dignement la juſtice, ne ſont pas toujours le partage de ceux qui l'exercent. Il joignoit au bon ſens les lumières & l'humanité, de manière que l'éclairciſſement d'une affaire auſſi compliquée, ne pouvoit être confié à un juge plus compétent. Cependant après qu'il eût lu l'ordre, & reçu les dépoſitions contradictoires, il ſe trouva dans le plus grand embarras. La défenſe du priſonnier étoit claire & ſans artifice; mais elle étoit contre-balancée par l'aſſertion de l'état de ſon complice, dont on lui avoit auſſi produit une copie.

Une cauſe où l'évidence ſe trouvoit des deux côtés, mais contradictoirement, n'avoit peut-être jamais été portée devant aucune Cour de Judicature. D'un côté, les deux fermiers, qui étoient les accuſateurs, étoient d'un caractère reſpectable, & d'une véracité non ſuſpecte. Leur accuſation étoit appuyée du témoignage d'un des deux complices du vol, & fortifiée par l'aveu que le priſonnier lui-même faiſoit de lui avoir donné du ſecours;

de l'autre côté, l'air & les manières du prétendu coupable, son rang dans la société, & ses liaisons prouvées par beaucoup de papiers qu'il avoit sur lui, aussi bien que par son bagage & sa manière de voyager, le témoignage de Jérémie Twister, qui ne l'avoit perdu de vue depuis sa sortie de chez son grand père, qu'une heure avant celle indiquée par les accusateurs, & celui du postillon qui l'avoit conduit à la dernière poste, & qui rendoit raison de sa séparation d'avec son compagnon, en racontant l'accident survenu à la chaise; toutes ces raisons balancées produisoient une scène d'embarras & de confusion qui rendoient vains tous les efforts du digne Magistrat, pour se mettre en état de garantir l'accusé de l'oppression, s'il étoit innocent, & de le punir s'il étoit coupable.

Dans cette perplexité, il desira de se retirer quelques minutes, pour peser le pour & le contre avec une plus sérieuse attention; mais son dessein fut bientôt suspendu par l'arrivée d'une autre troupe de gens qui amenoit chez lui le coquin dont le mensonge avoit privé M. Fairborn

de sa liberté, & l'avoit exposé à l'insulte & au deshonneur.

Pour l'intelligence de cette extraordinaire rencontre entre le vrai & le prétendu coupable, il est nécessaire d'informer le lecteur qu'immédiatement après le départ de ceux qui étoient chargés de conduire le voleur aux prisons d'Oxford, un particulier se présenta chez le même juge qui venoit de l'y envoyer, & forma une nouvelle plainte contre lui, en donnant un signalement auquel il étoit impossible de se méprendre. Attaqué le matin du même jour, lui, sa femme & sa fille, par ce scélérat, à quelques milles de distance de l'endroit où on l'avoit arrêté, il s'étoit vu traiter avec tant d'insolence, qu'il avoit résolu de le poursuivre, avoit appris en chemin sa détention, & suivi sa trace jusques chez le juge qui leur avoit indiqué la route d'Oxford, & atteint le voleur & sa garde à deux milles de l'auberge de Kingston.

Le voleur ne fut pas plutôt conduit dans la salle d'audience, qu'il apperçut notre héros dans une situation dont il ne pouvoit plus se flatter de tirer avan-

tage ; & consommé dans l'art des subterfuges, qu'il professoit depuis longues années, & dans toutes les ruses ou échappatoires pratiquées par les adeptes en ce genre de défense, il conçut qu'il pouvoit tirer parti d'un retour apparent sur lui-même, & d'un repentir de sa trahison envers son libérateur, dont la délivrance pourroit engager un cœur aussi noble, non-seulement à oublier son ressentiment, mais même à devenir son avocat, & à lui ménager quelque abri contre l'orage qui le menaçoit.

Dans cette idée, il demanda la permission d'approcher de M. Fairborn, se jeta à ses genoux, fit un aveu complet de la vérité, confirma chaque particularité du récit déja fait par le jeune homme, & lui demanda pardon dans les termes les plus humbles & les plus suppliants.

Alors la scène changea ; les accusateurs, convaincus que l'humanité seule, & l'humanité la plus généreuse avoient été le motif de notre héros, demandèrent son élargissement, requête qui fut aussi-tôt exécutée par le digne Magistrat, à sa propre satisfaction, & aux applaudissé-

mens de toute la compagnie, dont les acclamations béniſſoient celui qu'ils avoient chargé d'imprécations, il n'y avoit qu'un inſtant. Etrange dépravation du cœur humain, toujours diſpoſé à recevoir des impreſſions défavorables, quoique ſans probabilité, pendant qu'il faut toute la force de la conviction & la lumière de l'évidence pour rendre à l'innocence tout ſon éclat & tous ſes droits.

Ainſi, tout fut éclairci, & le voleur fut remis encore entre les mains de ceux qui devoient le conduire à ſa première & probablement ſa dernière habitation. Mais comme la nuit étoit avancée, M. Fairborn crut qu'il étoit prudent d'accepter l'invitation preſſante que le Magiſtrat lui fit de partager ſon ſouper, & pendant le repas reçut les complimens de la femme & des filles de ſon hôte, ſur l'heureux ſuccès d'une affaire embarraſſante dont il s'étoit tiré à ſon honneur. A ſon départ, le bon Juge, non content de faire les vœux les plus touchans pour ſon bonheur, lui donna pour ſa conduite à l'avenir des conſeils qui firent une profonde impreſſion ſur l'ame ſenſible & re-

connoiſſante de Sir Francis, & lui inſpirèrent des réſolutions de ſageſſe & de circonſpection, & nous verrons dans la ſuite juſqu'à quel point il ſe ſouvint de ces réflexions.

A ſon retour à Kingſton, M. Francis ordonna de tenir les chevaux prêts pour ſept heures du matin, & alla ſe coucher un peu plus agité qu'à ſon ordinaire, par la vue des dangers qu'il avoit courus en ſe livrant à la plus noble paſſion du cœur humain, & par de mortifiantes réflexions ſur la perfidie, la baſſeſſe & l'ingratitude du miſérable pour lequel il avoit expoſé ſa vie & haſardé ſa réputation.

Le lendemain, après avoir éveillé le fidèle compagnon de ſon voyage, il lui donna la commiſſion de s'informer de ſes bons & généreux amis, le poſtillon & le ſoldat eſtropié, dont il vouloit reconnoître les ſervices. Le premier fut trouvé, & éprouva la munificence de notre héros; mais à ſon grand regret, il apprit que le dernier avoit quitté l'auberge à la pointe du jour, & devoit être déja éloigné de pluſieurs milles ſur la route de Cheſter.

Rien d'intéreſſant ne leur arriva dans le reſte du voyage ; ils arrivèrent de bonne heure à Oxford. Sir Francis alla préſenter ſes lettres de recommandation à pluſieurs perſonnages conſidérés dans cette Univerſité, & fut admis auſſi-tôt dans le collége de la Reine. Sous les auſpices d'un excellent Mentor, il commença ſes études avec l'ardeur & la vivacité qui caractériſoient toutes ſes entrepriſes; & bientôt ſes parens eurent le plaiſir de recevoir les nouvelles les plus ſatisfaiſantes ſur ſes mœurs & ſur ſes progrès.

CHAPITRE VIII.

Un long voyage, un long chapitre ; une autre aventure plus mélancolique, & moins deſaſtreuſe que la précédente.

PENDANT ſix mois de réſidence à Oxford, aucun événement particulier ne vint rompre la monotonie d'une vie de collége; & ſi notre héros ne paſſa pas

ce temps comme les autres jeunes étudians, il ne s'en écartoit pas cependant de manière à se rendre ridicule. Quoique bien déterminé à remplir tous ses exercices, & à éviter tout excès, il se prêtoit de bonne grace à toutes les parties de plaisirs que l'honnêteté & la raison pouvoient avouer; de manière qu'il passoit parmi ses camarades pour un jeune homme gai & de bonne humeur, quelquefois trop timide & trop peu entreprenant, mais promettant de prendre un brillant essor dans l'âge de l'expérience & de la virilité.

Pour le bon Jerry, quelque différent que fût son genre de vie, de ses premières occupations, son caractère doux & pliant se fit bientôt au changement; il se soumit même à certaines innovations dans son extérieur, d'après l'insinuation de Sir Francis, qui observa que dans un endroit où il y avoit beaucoup de jeunes gens, il ne seroit pas prudent d'exciter leur gaîté par quelque singularité. En conséquence, Jerry Twister parut bientôt avec un chapeau retapé à la mode, avec une chaussure & des boucles ordinaires,

& changea son mouchoir de soie contre une cravate de mousseline.

Mais les études de Sir Francis & la tranquillité de Jérémie furent interrompues par un événement qui remplit le cœur du premier des plus vives inquiétudes, & le cœur du dernier d'une douleur qu'augmentoient les sentimens du devoir, de la reconnoissance & de l'attachement.

Comme il y avoit une correspondance journalière entre les familles de M. Thompson & de Sir William Fairborn, ce Gentilhomme n'exigeoit de son fils qu'une lettre par mois; mais le jeune homme, depuis son séjour à Oxford, avoit pris l'habitude d'écrire à son grand-père toutes les semaines. Les réponses de M. Thompson n'étoient pas moins régulières; le jeune homme les recevoit avec autant de satisfaction que de respect, & les conservoit précieusement comme le gage de la tendresse soutenue de son second père, & de l'approbation qu'il donnoit à sa conduite.

Trois semaines venoient de s'écouler sans qu'il eût reçu de lettre de M. Thompson; quoique de son côté, il eût été exact

dans

dans sa correspondance ; & comme ce silence extraordinaire lui causoit les plus vives alarmes, il avoit pris le parti de s'adresser à son père pour en savoir la raison, quand il reçut de son grand-père une lettre qui, sans lui apprendre pourquoi les trois dernières étoient restées sans réponse, n'avoit fait qu'augmenter le trouble & le mal-aise de son fils d'adoption.

Depuis deux ou trois ans, M. Thompson étoit sujet à de légères attaques d'asthme ; mais comme son âge étoit trop avancé pour qu'il pût compter sur une santé inaltérable, & que les retours de sa maladie n'étoient ni très-graves ni très-fréquens ; cette indisposition étoit peu de chose & pour lui & pour ses amis, dont l'inquiétude pour sa santé ne leur auroit pas permis de la négliger, si elle eût paru le moins du monde alarmante.

Mais une dernière attaque avoit été assez violente pour causer de vives appréhensions à son excellente fille, à son mari, & à chaque branche de la famille ; & pour céder à leurs sollicitations pressantes, M. Thompson avoit consenti à

consulter un médecin, qui, découvrant quelques symptômes avant-coureurs de pulmonie, lui conseilla de faire un voyage dans le pays de Galles, & de se mettre au lait de chèvre.

L'objet de la lettre de M. Thompson à son petit-fils étoit donc de lui apprendre que, pour se conformer à cette ordonnance, il alloit se mettre en route pour visiter un ancien ami, qui s'étoit retiré en Merionethshire à peu-près dans le même temps qu'il avoit lui-même quitté la métropole. Il étoit sûr d'être reçu cordialement chez lui, & d'y trouver un logement commode. Il desiroit que le jeune homme & son vieil ami Jerry vinssent l'y joindre le plus promptement possible ; sa santé se trouvant dans un état, sinon dangereux, au moins précaire, & voulant s'y livrer à tous les plaisirs du cœur qui pourroient contribuer à son rétablissement.

Les moindres demandes de M. Thompson avoient toujours été des ordres sacrés pour M. Francis Fairborn. Sa plus grande étude, sa plus grande jouissance étoit de saisir la moindre apparence de volonté

dans son respectable aïeul, & de prévenir ses desirs avec l'empressement le plus affectueux ; & ses efforts avoient été si heureux, que M. Thompson avoit souvent déclaré à ses amis qu'il étoit persuadé de la vérité de la sympathie, voyant ses idées devinées & mises en exécution par son petit-fils, avant qu'elles sortissent de sa bouche.

En ce moment donc, Sir Francis auroit donné ses ordres pour se mettre en route, si ses facultés n'eussent été absorbées par des émotions trop tendres pour lui permettre de s'occuper de pareils détails. Son plus cher, son meilleur ami, le tendre protecteur de son enfance, le mentor de sa jeunesse, le patron de sa maturité, étoit peut-être en danger ; la vie de celui qui avoit consacré la dernière partie de la sienne à son bonheur & à son bien-être, touchoit en ce moment peut-être à son terme. Ces yeux qui l'avoient surveillé avec une si touchante expression d'intérêt & de plaisir, commençoient peut-être à se couvrir des ténèbres de la mort. Ces mains qui l'avoient si souvent serré avec tant d'ardeur étoient peut-

être froides & sans mouvement ; cette langue enfin, qui, tant de fois, avoit fait son éloge, alloit être muette pour jamais. —Il n'étoit pas au pouvoir de la nature humaine, de la nature vertueuse, encore droite & pure, de supporter des réflexions si déchirantes. La lettre tomba de ses mains, le pouls cessa de battre, le principe de la vie fut un instant suspendu, jusqu'à ce que les larmes, les larmes, ce don du ciel au milieu de l'affliction, ce soulagement du cœur, se fussent fait jour, & eussent donné un libre cours aux passions dont la suppression menaçoit des plus funestes conséquences.

L'honnête Jérémie n'étoit pas moins affecté, quoiqu'il le fût à sa manière. Aussi sensible que Sir Francis, l'expression de sa douleur étoit plus bruyante ; il déploroit avec une volubilité singulière le malheur de sa destinée, qui sembloit le condamner à survivre à son bienfaiteur ; & sans attendre les ordres de M. Francis, il commença à faire les préparatifs du départ avec une précipitation qui annonçoit l'état de son ame.

Une seconde lecture de la lettre dimi-

nua pourtant leurs alarmes. Elle étoit conçue de manière à éloigner les idées que la tendreſſe de l'excellent jeune homme avoit offert à ſon eſprit. Le voyage même de Sir Thompſon prouvoit que ſon état n'étoit pas auſſi alarmant qu'il ſe l'étoit imaginé.

Ces réflexions ne les empêchèrent pas de preſſer leur départ, qui ſe fit au milieu des bénédictions des différens ordres de ſpectateurs dont ils avoient mérité l'attachement par leurs procédés & par leurs vertus.

Le matin du troiſième jour, ils arrivèrent dans cette partie délicieuſe & pittoreſque du Denbigshire qui a été ſi juſtement célébrée. Ils s'y arrêtèrent pour ſe rafraîchir, & comme tous les ſoins du voyage rouloient ſur Jérémie, Sir Francis, après une légère réfection, fit une courte promenade, ſous la direction de ſon hôte, pour voir une des plus riches perſpectives que l'imagination puiſſe ſe former; une heureuſe combinaiſon de bois, d'eaux, de moiſſons & de prairies, diſpoſée dans toute la pompe & toute la beauté de la ſimple nature; & préſentant

dans cette saison, au mois d'août, une scène si ravissante, que notre héros auroit passé à la contempler plus de temps qu'il ne se proposoit, si son guide n'eût été averti qu'il lui étoit arrivé de nouveaux hôtes.

M. Francis venoit d'entrer dans la cour de l'hôtellerie, & s'avançoit vers sa chaise, qui l'attendoit, quand une femme courut dans une galerie ouverte, en s'écriant du ton le plus déchirant, mon père ! mon père ! & s'élança rapidement du haut des degrés jusqu'au bas, où elle fut reçue, évanouie dans les bras du jeune Philanthrope, qui s'étoit heureusement approché de l'escalier au moment qu'il l'avoit apperçue.

Avec le secours de Jérémie, M. Francis porta son fardeau inanimé dans une chambre. Un Chirurgien, qu'il fit appeler sur le champ, fit transporter la jeune personne dans son lit ; & comme il sembloit connoître & l'héroïne de l'aventure & la cause de sa douleur, Sir Francis le pria de lui faire l'honneur de le venir voir, aussi-tôt que le lui permettroient les soins que demandoit l'état alarmant de la malade.

Quelques minutes après, il eut la satisfaction d'apprendre que la jeune dame qu'il avoit si heureusement sauvée de la mort, & qui avoit si vivement intéressé son humanité, venoit de revenir de son évanouissement, quoiqu'il y eût sujet de craindre que l'agitation de son ame n'occasionnât une rechute ; & comme, en ce cas, les secours de l'art lui étoient nécessaires, il engagea le chirurgien à lui tenir compagnie, jusqu'à ce qu'il pût s'en retourner sans compromettre le salut de sa malade.

L'honnête homme, dont la connoissance avec elle datoit de quatre ou cinq jours, n'eut pas de peine à céder aux instances de Sir Francis, & satisfit, autant qu'il le pouvoit, à sa curiosité.

Vers le milieu de la semaine précédente, il avoit été appelé dans l'auberge pour visiter un malade, arrivé de la veille, & qui se trouvoit si mal, qu'il lui étoit impossible de poursuivre son voyage. Ce malade, auquel il avoit donné ses soins, étoit un Officier, âgé d'environ cinquante ans ; son ton étoit fort honnête, & ses manières fort engageantes.

Sa maladie venoit d'un coup de feu qui avoit pénétré jusques dans le poumon. La blessure n'avoit été fermée que superficiellement pendant la traversée; ensuite l'agitation de la voiture, & des chagrins sensibles, avoient donné à la maladie un caractère très-alarmant. Il avoit pour toute compagnie une fille d'environ dix-sept ans, sur la personne & la conduite de laquelle le chirurgien s'exprimoit avec enthousiasme. Celui-ci leur avoit recommandé de bonne heure d'appeler un médecin, & ses instances avoient été secondées par celles de la jeune personne : mais le malade avoit toujours résisté à leurs importunités. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il avoit consenti à se procurer une garde, & cela seulement pour ménager la santé de son aimable fille. Celle-ci n'avoit pu cependant se décider à quitter la chambre; elle s'étoit contentée de se reposer sur un fauteuil, & avec la sollicitude la plus respectueuse & la plus tendre, elle n'avoit cessé de veiller sur la vie d'un père dont l'existence lui étoit plus chère que la sienne propre.

La maladie de l'Officier avoit fait des progrès rapides. Appelé tout-à-coup, il n'y avoit qu'une heure, il avoit remarqué des symptômes frappans d'une dissolution prochaine; cependant, par complaisance pour son aimable fille, & par respect pour sa douleur, il s'étoit retiré un instant pour préparer une potion dont il prévoyoit le peu d'effet. Pendant son absence, le malade avoit rendu les derniers soupirs; événement qui, quoique attendu, avoit porté la douleur de la belle orpheline jusqu'au désespoir, & tellement affecté ses sens, que sans l'heureux secours de M. Francis, elle ne lui eût pas long-temps survécu.

Le digne Chirurgien finit sa mélancolique histoire en témoignant sa crainte que la modicité des ressources pécuniaires n'eût empêché l'infortuné de céder à ses conseils & aux instances de sa fille, & regretta du ton de la compassion la plus noble & la plus vraie, de n'avoir que les soins de sa profession à offrir à cette orpheline délaissée.

L'infortune, sous toutes ses formes, étoit sacrée pour M. Francis; mais la

beauté, la jeuneſſe & l'innocence, ſans amis, ſans protecteurs, & peut-être ſans reſſources, avoient des droits inviolables ſur ſa philanthropie. Il remercia ſon compagnon avec la plus vive reconnoiſſance de la part qu'il prenoit aux afflictions de cette enfant de douleurs, & le pria de l'aider à concerter les moyens d'alléger le poids de tant de malheurs.

Le réſultat de leur délibération fut que la première conſolation à donner à l'inconnue, étoit d'introduire auprès d'elle, au premier moment de calme, une compagne de ſon ſexe : elle pourroit, par degrés, l'amener à verſer ſes chagrins dans le ſein de l'amitié, en tempérer l'amertume, & en même temps les mettre à portée de chercher quelque expédient pour lui offrir tous les ſecours néceſſaires, ſans bleſſer ſa délicateſſe.

M. Lowther offrit d'engager ſa femme à ſe charger de cette tâche pénible. Un grand ſens, un cœur ſenſible, une humeur douce ; ſouvent, trop ſouvent exercée à l'école de l'adverſité, la rendoit plus propre que toute autre à remplir tous les devoirs de l'humanité.

Notre héros desira de lui être présenté ; & ayant accepté l'invitation de dîner avec ce digne couple, il trouva que le bon Docteur n'avoit pas chargé le tableau, & fut fort étonné de trouver dans l'obscure situation d'une femme de Chirurgien de village, éloigné de la Métropole, un modèle de propreté, de discrétion & d'élégante simplicité qui auroit fait honneur au cercle le plus poli, & dont chaque expression partoit d'un cœur plein des plus beaux sentimens de générosité, de bienveillance & d'humanité.

Pendant une partie du jour, les visites de M. Lowter furent très-fréquentes. Les évanouissemens se succédoient ; mais chaque accès étoit moins violent, & avant l'heure du thé, la belle malade se trouva assez calme pour céder aux sollicitations qu'il lui fit de permettre que sa femme vînt prendre les ordres qu'elle jugeroit à propos de lui donner.

C'étoit déja avoir gagné un point important, & les deux amis augurèrent bien du succès de leurs vœux, par la longueur de la visite de M. Lowther. Cette dame ne revint qu'à onze heures du soir,

les yeux humides, & si affectés de pitié, d'admiration & de regrets, qu'elle eut beaucoup de peine à reprendre ses esprits pour raconter ce qu'on étoit impatient d'entendre.

A son entrée dans la chambre, elle avoit trouvé l'intéressante créature la tête renversée sur un fauteuil, le visage couvert d'un mouchoir, les mains jointes & étendues; dans l'attitude la plus touchante. A sa vue, la garde, qui se tenoit à côté d'elle, pleurant, & un flacon à la main, s'étoit empressée de l'annoncer. L'inconnue avoit précipitamment ôté son mouchoir, & voulu se lever, mais en avoit été empêchée par M. Lowther, qui s'étoit assis à côté d'elle. Alors elle s'étoit tournée vers la femme du Chirurgien, & d'une voix presqu'étouffée, l'avoit remerciée de ses attentions pour une pauvre délaissée, pour une malheureuse, elle alloit dire *orpheline*, mais ce mot tenoit trop à la cause de sa douleur, pour être articulé; elle retomba sur son fauteuil, & garda le silence. M. Lowther prit alors la parole du ton le plus affectueux; elle mêla ses plaintes aux

siennes, & déplora la perte qu'elle venoit de faire, avec les expressions d'une tendresse maternelle. Ces efforts produisirent l'effet qu'elle en attendoit ; l'aimable affligée tourna ses yeux vers une amie si sensible ; elle lui tendit la main comme un gage de la reconnoissance avec laquelle elle acceptoit son amitié ; un torrent de larmes lui rendit l'usage de la parole. La bonne dame gagna de plus en plus son estime, & reçut la confidence des particularités de sa triste situation.

Le père dont elle ne pouvoit assez regretter la perte, étoit allié d'assez près à une famille du plus haut rang ; mais il avoit eu le malheur de lui déplaire par ce que le monde appelle une mésalliance, & qu'on peut appeler au moins une imprudence ; n'ayant pour toute fortune que son mérite, & sa femme ne lui en ayant apporté d'autre que sa beauté & sa vertu. Dès ce moment sa famille avoit cessé de s'intéresser en sa faveur, & faute d'amis & de protection, il n'avoit jamais pu obtenir un plus haut rang que celui de Capitaine, & cela dans la dernière campagne.

Elle l'avoit suivi en Amérique avec sa mère, il y avoit cinq ans ; mais sa mère n'avoit vécu que trois mois après la traversée ; & son père, dans l'intention de procurer à sa fille un plus heureux sort, s'étoit engagé bientôt après dans un second mariage, avec une femme qui avoit la réputation d'être riche. Mais il s'étoit trouvé cruellement trompé à cet égard, aussi bien que sur le caractère de sa nouvelle épouse. Après la réforme du Régiment où il avoit été avancé en grade, il avoit quitté le continent avec sa fille, sans prendre congé de sa femme ; mais après avoir pris ses mesures pour lui rendre jusqu'au dernier schelling. Il avoit découvert qu'elle avoit formé l'odieux complot de livrer sa fille bien-aimée à un libertin, riche & qualifié. En conséquence, il prenoit la route du pays de Galles, dans le dessein de vivre frugalement avec son modique revenu, & sur-tout de mettre en défaut tous les efforts de sa femme pour découvrir sa retraite, & pour troubler son repos. Son nom étoit Melcomb, & le Comte de M... étoit son grand-oncle ; mais

comme il avoit refusé d'avoir aucune liaison avec son père, elle n'avoit lieu d'espérer aucune protection de sa part, & par le dernier arrêt de la providence, elle étoit fondée à croire qu'il ne lui restoit pas un ami sur la terre; son frère qui servoit dans la même armée, ayant été tué à l'attaque de Charles-Town.

Un récit si touchant ne pouvoit manquer de faire la plus vive impression sur le cœur de notre héros. Entraîné par la plus douce sympathie, il interrompit M. Lowther par de fréquentes exclamations de pitié, de douleur ou d'improbation, & la conclusion de l'histoire le mit si fort hors de lui-même, qu'il se leva brusquement, &, du ton le plus véhément, avec l'action la plus pathétique, prit Dieu à témoin que l'infortunée ne resteroit pas sans amis, tant qu'il disposeroit d'un schelling, & qu'il la défendroit de toute sa force jusqu'au dernier moment de sa vie.

Le digne Chirurgien & sa femme avoient déja découvert le nom, le rang & la condition de M. Francis, en partie par lui-même, en partie par Jérémie,

qui, admis dans le conseil, avoit vaincu sa taciturnité pour proposer de retarder le voyage d'un jour ou deux, ajoutant qu'il valoit mieux le différer, que de laisser la pauvre fille sans ami; & rappelant à son maître la bourse que M. Thompson lui avoit confiée, & qui étoit encore dans son porte-manteau, laquelle ne pouvoit être mieux employée que dans une occasion de cette importance.

Si M. & Mme Lowther avoient déja conçu la plus haute opinion de leur nouvel hôte, ils ne furent pas moins prévenus en faveur de son compagnon de voyage; & bien convaincus que le premier avoit & le pouvoir & l'inclination de donner des secours effectifs à l'aimable orpheline, ils donnèrent la plus haute approbation à ses inclinations généreuses.

Le jeune homme brûloit de revoir la jeune inconnue : après bien des débats, il fut reconnu qu'il étoit indispensable de s'écarter tant soit peu de la vérité; & voici la fable que l'on arrangea. M. Lowther, dans le cours de sa visite du matin, devoit apprendre à sa belle malade que le jeune Gentilhomme qui avoit

eu le bonheur de lui sauver la vie le jour précédent, étoit du Dorsetshire, séjour de la famille Melcomb; que son père avoit été lié avec celui qu'elle venoit de perdre, & qu'il lui avoit souvent entendu parler du Capitaine Melcomb avec tout l'intérêt de l'amitié; qu'en conséquence, comme représentant de son père, Sir William Fairborn, il avoit osé solliciter l'honneur de lui être présenté, pour lui rendre tous les services que ce Gentilhomme s'estimeroit trop heureux de pouvoir lui rendre, & pour lui offrir ses soins relativement à l'arrangement de ses affaires & à la défense de sa personne, jusqu'à ce qu'on pût la remettre entre les mains des parens que la nature appeloit à se charger d'un dépôt si précieux.

M. Lowther remplit fidèlement son message, & comme il étoit difficile de se refuser à une demande si respectueuse de la part de celui à qui elle devoit la vie, & qui se donnoit pour le fils d'un ami de son père, elle pria M. Lowther d'assurer le jeune Gentilhomme de toute sa reconnoissance. Sensible à ses offres aussi nobles qu'humaines, elle les accep-

toit avec confiance, & demandoit même ses secours pour l'aider à remplir un devoir sacré; mais que son trouble & son inexpérience la mettoient hors d'état d'acquitter. Dans ce dessein, elle étoit prête à recevoir l'honneur de sa visite aussi-tôt qu'il lui plairoit; décidée à mettre toute sa confiance dans un caractère si bienfaisant, & à s'ouvrir sans réserve sur sa situation; mais par un motif de délicatesse, elle désiroit d'avoir, en cette occasion, la compagnie de sa tendre amie, de M. Lowther, dont la présence l'enhardiroit loin de la gêner dans sa confidence.

D'après cette permission, notre héros se disposa à rendre visite à Miss Melcomb, & quoique la perspective de pouvoir se livrer à l'exercice de la bienfaisance le ravît hors de lui-même, jamais il ne s'étoit senti moins ferme & moins décidé que dans l'espace de quelques minutes qui s'écoulèrent entre la réception de la réponse à son message, & le moment où M. Lowther l'introduisit.

La pitié qui sourit à la douleur, étoit la véritable image de Sir Francis en ce

moment ; sa figure , ses traits , ses manières respiroient la douceur. La tendresse qui animoit son accent , & faisoit trembler sa voix , quand il adressa la parole à l'aimable affligée , répandoit le calme dans son ame , comme une musique délicieuse. La répugnance de mettre un étranger dans sa confidence s'évanouit par degrés. C'étoit à ses yeux un ange descendu du ciel pour venir à son secours. Mais il lui inspiroit moins de respect que d'estime , & jamais homme ne lui avoit paru plus digne de prendre sous sa protection une orpheline délaissée.

Miss Melcomb fut quelques minutes à se recueillir avant d'engager la conversation ; à peine put-elle exprimer sa reconnoissance , d'abord de s'être vue arrachée au tombeau , & ensuite de se voir encore l'objet des soins généreux de Sir Francis. Mais lorsque l'assurance d'un respect inviolable & d'une délicatesse religieuse eut dissipé ses alarmes , & vaincu la timidité naturelle à une jeune personne , en pareille occasion , son expression devint si animée , son langage si pathétique , & ses manières si enchan-

tereſſes, que M. Francis, dont l'ame avoit reçu une impreſſion profonde des attraits de ſa perſonne, ne fut pas moins ravi des charmes de ſon eſprit, & ſe trouva bientôt intéreſſé, ſans s'en douter, à continuer des ſoins qui n'avoient d'abord été que le mouvement involontaire d'un cœur bienfaiſant.

Aux particularités déja connues de ſon hiſtoire, Miſſ Melcomb ajouta les détails ſuivans. Avant de quitter Londres, ſon père avoit appris l'arrivée de ſa femme dans cette même ville, avec l'Officier dont nous avons parlé; cette nouvelle avoit hâté ſon départ, dont la précipitation, jointe à l'agitation de ſon ame, avoit ſans doute abrégé ſes jours. Après avoir réglé avec un correſpondant les moyens de lui faire paſſer ſa demi-paie; il avoit quitté la capitale avec une ſomme qui ſe trouvoit maintenant réduite à 30 guinées, qui étoient toute ſa fortune. Elle eſpéroit pouvoir rendre d'une manière décente les derniers devoirs à ſon malheureux père, & avec le reſte, ſubſiſter modeſtement juſqu'au retour de la veuve d'un Officier général, qu'elle croyoit

en chemin pour revenir d'Amerique ; & qui lui avoit, à plusieurs reprises, offert un asyle dans le cas où arriveroit le fatal événement qui venoit de l'abattre. Cependant elle convenoit n'avoir pas lieu de murmurer, & encore moins de se désespérer, lorsque le ciel, au moment le plus cruel, prenoit soin de lui envoyer un ami, un protecteur, le fils d'un ami de son père, qui ne pouvoit manquer d'être un homme d'honneur. Elle termina son discours en invoquant les bénédictions du ciel sur ceux qui l'avoient consolée à l'heure de l'affliction, avec un zèle si tendre & si affectueux, qu'il avoit déja allégé le poids de ses maux, & versé dans son ame le baume des malheureux, la douce espérance.

Pour se former une juste idée de ce qu'éprouva Sir Francis, pendant ce récit simple & touchant de l'innocence, il faut se rappeler que notre Philanthrope venoit d'avoir dix-neuf ans, & connoître la personne de Miss Elisa Melcomb, comme on connoît déja une partie de ses qualités.

Sa taille, au-dessus de la moyenne,

avoit cette juſte meſure d'embonpoint neceſſaire pour donner le contour le plus délicat à des membres dont les proportions avoient été réglées par la ſymmétrie elle-même. Son viſage avoit la coupe des têtes grecques ; ſes yeux étoient du plus beau bleu ; ſes cheveux étoient de ce blond foncé, qui nous rappelle les treſſes d'or des anciens, & nous réconcilie avec leur goût. Sa carnation étoit celle du lis dans ſes jours de beauté, mais du lis fondu avec des teintes plus vives que celle de la roſe naiſſante, ou de la pêche d'été, au moment de ſa maturité ; la fatigue & l'affliction avoient un peu terni le velouté de ſes joues, pour ne leur laiſſer qu'une blancheur éblouiſſante, qui donnoit l'idée d'une intéreſſante langueur, plutôt que d'une indiſpoſition inquiétante. La même cauſe avoit amorti le vermeillon de ſes lèvres qui fermoient la bouche la plus mignone, & qui couvroient des dents plus blanches que l'ivoire, & plus tranſparentes que la perle ; elle portoit un déshabillé de mouſſeline ; un chapeau de mouſſeline preſſoit ſes beaux cheveux, dont le déſordre relevoit l'éclat

de sa beauté ; & tout son ajustement respiroit cette élégante simplicité, qui relève la beauté, & qui rend la laideur même supportable.

Avec des manières qui annonçoient tant de perfections & de graces, il n'est pas étonnant que l'aimable orpheline eût inspiré la plus vive admiration à un jeune homme aussi sensible. Il n'étoit plus maître de son cœur, & jamais une passion plus pure, plus noble, plus respectueuse n'étoit entrée dans l'ame d'un mortel.

En conséquence de l'exposition que la jeune personne avoit faite de sa situation, notre héros demanda la permission de se retirer pour quelques heures, dans le dessein de se concerter avec M. Lowther, & l'assura qu'il reviendroit le lendemain matin avec un plan arrêté pour régler tous ses intérêts, & pour mettre sa personne en sûreté, jusqu'à l'arrivée de l'amie qu'elle attendoit.

Aussi-tôt, la délibération commença entre M. Francis, M. & Mme Lowther, & le bon Jérémie. Il fut d'abord question de l'enterrement du mort ; M. Lowther se chargea d'y pourvoir ; & pour

épargner à la jeune Ladi la moindre crainte d'une obligation, il fut convenu qu'on accepteroit d'elle une légère somme, comme le total de la dépense, dont Sir Francis déposeroit le montant dans les mains de M. Lowther. On décida que l'on prendroit ses ordres sur l'endroit où on le placeroit, & sur le temps où on lui rendroit les derniers devoirs.

Quant à la jeune personne, Mme Lowther, du consentement de son mari, offrit de la traiter de son mieux, en attendant qu'elle pût disposer d'elle plus à sa satisfaction; & comme elle devoit sans doute insister sur le payement de sa pension, elle pensa qu'il ne falloit pas la contraindre sur cet article, pour ne pas lui laisser la moindre idée d'une obligation pécuniaire.

Le lendemain matin, Sir Francis alla voir Miss Melcomb, & lui fit part des arrangemens pris la veille. Elle souscrivit au premier, en lui exprimant toute sa reconnoissance pour les preuves non interrompues de son zèle pour ses intérêts; elle ne fut pas moins sensible à la bonté de M. & de Mme Lowther, qui, par humanité,

humanité, consentoient à l'embarras d'avoir une étrangère dans leur famille. Mais il se présentoit une objection imprévue, assez forte pour renverser le plan de la bienfaisance, même dans l'opinion de ceux qui l'avoient formé.

Miss Melcomb observoit qu'il seroit impossible de cacher la mort de son père, & cet événement étant connu, il étoit facile de découvrir le lieu où il s'étoit passé. En ce cas, elle ne doutoit pas que son indigne belle-mère, & son complice, qui avoit pris la qualité de fils du Capitaine Melcomb, ne la vinssent trouver dans son asyle, ne réclamassent la tutèle de sa personne, & armés de ce titre, n'obtinssent de la loi une autorité qui l'empêcheroit de sortir de leurs mains. Si elle y tomboit jamais, c'étoit pour elle le plus grand des malheurs, puisqu'elle ne pourroit se soustraire à l'infamie que par la dernière ressource du désespoir. Elle voyoit bien que le seul moyen d'éviter tant d'horreur, étoit de retourner au plus tôt à Londres, & de s'ensevelir dans une situation dont l'obscurité pût mettre

en défaut toutes les recherches de ſes ennemis.

Cette objection étoit ſans replique ; les craintes de Miſſ Melcomb étoient fondées ſur les plus fortes probabilités, & la ſeule poſſibilité d'être expoſée aux ſuites d'un complot ſi infâme, faiſoit frémir Sir Fairborn, & le troubloit au point de le rendre incapable de ſuggérer un expédient. La propoſition de Miſſ Melcomb lui paroiſſoit impraticable & elle-même n'en avoit pas une meilleure idée, ſur-tout lorſqu'il lui eut repréſenté le danger de rencontrer ſur la route de Londres ceux qu'elle vouloit fuir, ſe trouvant ſeule, & ſans protecteurs & dans le cas où ſon voyage ſeroit heureux, les inſultes auxquelles elle ſeroit expoſée en s'aſſociant à des gens étrangers à tout ſentiment de délicateſſe & d'honneur, & dont l'éducation & les habitudes étoient ſi différentes des ſiennes.

L'infortunée Eliſa détournoit les yeux avec horreur de cette perſpective affligeante. Cependant le ciel ne lui laiſſoit pas une route où elle pût marcher avec ſûreté. La providence avoit inſpiré de

l'attachement pour elle à des étrangers sur lesquels la nature ou l'amitié ne lui donnoit pas le moindre droit ; cependant telle étoit la malignité de son étoile, que leur générosité étoit en pure perte pour elle.

Telles étoient les réflexions qui déchiroient le cœur de la belle orpheline, & notre Philanthrope n'étoit pas plus tranquille. Il auroit voulu lui offrir un asyle parmi ses propres amis ; mais ils étoient éloignés, & le danger pouvoit être prochain. Son devoir, sa tendresse, sa reconnoissance, tout le pressoit de continuer sa route pour rejoindre son grand-père ; & quand même il eût pu s'en dispenser, la délicatesse ne lui permettoit pas d'accompagner Miss Melcomb dans la recherche d'une retraite. Cependant abandonner un dépôt que la providence avoit confié à ses soins d'une manière si particulière, c'étoit une action contraire à tous les principes d'humanité. Son jugement la lui représentoit comme la plus aimable de son sexe, & son cœur l'avertissoit que le bonheur de sa vie dépendoit de celui de cette jeune infortunée.

Dans cet embarras, il prit congé de Miſſ Melcomb, & rejoignit M. & Mme Lowther, agité d'un trouble preſqu'auſſi grand que celui de l'objet de ſa ſollicitude. Mme Lowther ſinformée de cette nouvelle difficulté, vit avec douleur qu'il lui falloit renoncer à un plan qui lui promettoit, avec une charmante compagne, le libre exercice des diſpoſitions bienfaiſantes qui faiſoient ſon bonheur. Obligée de ſacrifier ſon penchant à la ſûreté de ſa malheureuſe amie, elle ſuggéra à l'aſſemblée une idée plus heureuſe que toutes celles qui s'étoient préſentées juſqu'à ce moment.

Mon cher, dit cette excellente femme, que ne nous adreſſons-nous à Sir Félix & à Ladi Benefold? je ne doute point qu'une viſite de M. Fairborn, & le récit de la ſituation extraordinaire de cette chère jeune Miſſ, ne les décide ſur-le-champ à lui accorder une protection qu'ils n'ont jamais refuſée à l'infortune. Excellente idée! s'écria le Chirurgien tranſporté. Sir, dit-il, en s'adreſſant au Philanthrope, vous avez dû ſouvent entendre

parler de cet illustre couple ; je dis illustre, car si la vertu est la seule véritable noblesse, qui mérite mieux cette épithète que ceux dont la vie est consacrée à la pratiquer en public comme en particulier ? Le bon M. Lowther s'étendit fort au long sur le mérite des deux époux. Il présenta Sir Félix comme un excellent citoyen, comme un Gentilhomme dont l'immense fortune étoit employée à faire des heureux ; comme un Roi, plus absolu dans ses domaines qu'aucun Monarque du monde. Il vanta Ladi Benefold comme un modèle de pureté & de fidélité conjugale dans un siècle corrompu ; épouse chaste, bonne mère, amie sincère, protectrice noble & délicate, elle secondoit son mari dans l'exercice de la bienfaisance. Leur hospitalité s'étendoit sur le voyageur, sur l'étranger, sur tous les individus souffrans. Ne vous étonnez point, bon jeune homme, de me voir si enthousiasmé de leur vertu ; je ne tarirois pas sur ce sujet ; j'en parlerois avec transport pendant des heures entières. Cher Sir, cet enfant qui joue dans ce moment sur vos genoux, &

ſes heureux parens doivent toute la douceur de leur vie, & même l'exiſtence, à cet aimable, à cet excellent couple.

Quelle que fût la main qui brûlât l'encens ſur l'autel de la reconnoiſſance, notre Philanthrope ne balançoit pas à lui applaudir. Cette ame, auſſi pure qu'une intelligence céleſte, étoit toujours prête à s'unir aux accens qui louoient la vertu; elle la cherchoit par tout où elle réſidoit, & c'étoit pour elle une jouiſſance auſſi délicieuſe de la trouver dans une autre, que de la contempler dans ſon propre ſein, quand le témoignage d'une bonne conſcience l'avertiſſoit de la grace que le ciel lui avoit faite. Après être convenu qu'il avoit ſouvent entendu parler avec éloge de Sir Félix à ſon père, qui l'avoit connu au Parlement, il s'écria dans le tranſport de ſa joie : M. Lowther, c'eſt la providence qui vous a inſpiré cette penſée. Je vais dans l'inſtant ſolliciter la protection de Sir Félix & de Ladi Benefold pour notre belle orpheline, & je veux moi-même profiter de l'occaſion pour me lier avec deux perſonnes qui font tant d'honneur à l'hu-

manité. — Jérémie, voulez-vous commander la chaise ? — A quelle distance est cet asyle de l'honneur & de la vertu?

On lui répondit que c'étoit l'affaire d'une après-dîner ; & comme il étoit l'heure de se mettre à table, il mangea promptement un morceau, & se mit en route, plein de l'espoir du succès & des plus douces rêveries.

CHAPITRE IX.

Voyage agréable, prompt retour.

Le postillon ne connoissant pas le chemin de la maison du Baronnet, il fut nécessaire de faire de fréquentes informations sur la route ; on répondoit avec un empressement, une satisfaction qui partoit du cœur. On étoit fier de donner des lumières sur un pareil sujet ; & plus notre jeune voyageur approchoit du but de son voyage, plus il étoit impossible d'empêcher le villageois reconnoissant de témoigner son attachement pour son

seigneur, en conduisant l'étranger jusqu'aux portes du château, & en le chargeant de bénédictions comme un ami de leur bienfaiteur.

Sir Félix Benefold n'étoit pas d'un difficile accès. A peine notre héros fut-il annoncé, qu'il fut introduit dans le parloir, & reçu des deux époux avec une politesse pleine d'aisance. Leur entretien roula d'abord sur les lieux communs de la conversation ; d'ailleurs il n'étoit pas rare de voir des étrangers venir visiter Félix Parck, dont la maison & les jardins avoient une grande réputation. Mais après qu'on eut servi le thé, Sir Francis jugea à propos de s'excuser sur la manière dont il s'étoit présenté, en leur en apprenant la cause d'une si brusque visite ; & demandant leur attention pour quelques momens, il débuta par nommer son père, & par lui en montrer des lettres pour prouver qu'il n'étoit pas un aventurier. Sir Félix & son épouse les lurent, beaucoup moins pour bannir tout soupçon, que pour convaincre leur hôte qu'ils ne doutoient nullement de sa véracité ; & comme la curiosité du Baronnet

étoit fortement excitée par le préambule, il pressa M. Fairborn de la meilleure grace du monde de lui apprendre le sujet de son voyage, l'assurant qu'il étoit prêt à lui rendre tous les bons offices qui seroient en son pouvoir.

Encouragé par ce ton plein de bonté, le Philanthrope raconta avec un intérêt qui annonçoit la noblesse & la sensibilité de son cœur, tout ce qu'il savoit de l'histoire de Miss Elisa Melcomb, ses chagrins, sa détresse, le danger de sa situation présente, à l'exception de la modicité de ses finances, malheur auquel il se réservoit la douceur de remédier; & d'une autre particularité beaucoup mieux connue du lecteur, qu'elle ne l'étoit alors de lui-même.

La narration étoit trop intéressante pour être reçue froidement par des cœurs remplis d'humanité. Ladi Benefold éprouva tour-à-tour les sentimens de la compassion, de la tendresse & de l'admiration. Si elle étoit tentée de trouver le ciel un peu injuste en exposant l'innocence & la jeunesse à une telle affliction, elle adoroit aussi-tôt sa bonté de lui

avoir donné les moyens de verser le baume de la consolation sur ses plaies, de défendre même de l'ombre du danger, une aimable & jeune créature, tout-à-la fois en butte à la douleur la plus sensible pour l'amour filial, & à de criminels complots, tramés contre son repos & contre son honneur.

Le digne Baronnet n'étoit pas moins affecté; il avoit déja juré de défendre la belle Elisa, d'être son père, son ami, son bienfaiteur. Aussi, à peine le bon jeune homme eut-il fini son récit, sans attendre même sa requête, Sir Félix se leva, & lui saisissant la main, le remercia, dans les termes les plus expressifs, de l'honneur qu'il lui avoit fait de s'adresser à lui, pour procurer quelque consolation à un cœur vertueux & brisé de douleur.

Comme les ames de cet excellent couple étoient à l'unisson, la même idée se présenta à leur esprit, & Miss Melcomb fut invitée à venir chercher un asyle à Félix-Parck, jusqu'à ce que la tempête qui la menaçoit fût passée, & que ses affaires eussent pris un meilleur tour.

Sir Francis, autorisé à offrir à sa belle pupille la protection de Sir Félix & de Ladi Benefold, en qualité d'amis particuliers de sa famille & de son père, prit congé de ses nouveaux amis; & maudissant mille fois la lenteur des chevaux & des postillons, courut avec une telle rapidité, qu'il fit près de dix milles par heure, & arriva d'assez bonne heure pour faire craindre au bon Chirurgien & à sa femme qu'il n'eût échoué dans son entreprise.

Mais leurs alarmes furent bientôt dissipées par l'air de contentement qui brilloit sur le visage du voyageur, & la nouvelle de son heureux succès lui valut, de la part de cet honnête couple, les plus sincères félicitations.

Quelques minutes après, Jérémie fut envoyé chez la jeune personne avec un billet, par lequel on lui demandoit la permission de lui rendre visite, & on lui annonçoit que les obstacles commençoient à disparoître.

Sir Francis suivit de près son billet, & fit part à la belle orpheline de tout ce qui s'étoit passé dans son entrevue avec

le généreux Baronnet & son épouse ; pour épargner à sa délicatesse l'idée humiliante de se voir renvoyée à des étrangers, il présenta Sir Félix & Ladi Benefold, selon qu'on en étoit convenu, comme d'anciens amis des Fairborn, dont il s'étoit rappelé heureusement le voisinage dans sa dernière conversation, & la prévint que leur intention étoit de la venir voir dès le lendemain matin.

Il seroit impossible de rendre les sentimens & les expressions de la reconnoissante Elisa, ainsi que l'entrevue entre elle & les deux époux. De leur côté, tout fut tendresse, sympathie, encouragement ; du sien, tout fut gratitude, efforts infructueux pour exprimer des émotions plus aisées à sentir qu'à rendre.

Comme le Baronnet & sa femme étoient bien résolus à ne pas laisser Miss Melcomb plus long-temps que ne l'exigeoient ses dernières & tristes mesures, ils acceptèrent l'humble invitation du bon M. Lowther & de sa digne moitié, dont l'éloge, fait par notre héros avec toute la chaleur du sentiment, fut répété par leurs bienfaiteurs ; & les ordres furent

donnés pour que la voiture fût prête de fort bonne heure dans l'après dîner. M. Fairborn saisit ce moment pour demander à Elisa ses intentions sur les obsèques de son père, & pour la décider à suivre Sir Félix & Ladi Benefold à Félix-Parck.

Par rapport au premier article, elle s'en remit aux soins généreux de Sir Francis & de M. Lowther, & consentit sans peine à la proposition qu'ils lui firent de déposer le corps dans l'église de la paroisse où il étoit mort. Mais il ne fut pas aussi aisé de combattre la résolution qu'elle avoit prise d'assister à cette lugubre cérémonie, & de vaincre sa répugnance à s'éloigner avant d'avoir rempli tous les devoirs de l'amour filial, qui lui faisoit une loi de veiller sur ce dépôt sacré, jusqu'à ce qu'il eût été placé dans sa dernière & paisible demeure.

Le jeune homme alloit céder à sa vertueuse opiniâtreté, lorsqu'il s'avisa de lui représenter le danger qu'elle pouvoit courir de la part de sa belle mère, qui pouvoit arriver avant qu'on eût rendu à son père les derniers devoirs. Cette objection eut tout le succès qu'il pouvoit

s'en prometre ; Miſſ Melcomb en friſſonna d'horreur, & ſes alarmes juſtifièrent à ſes propres yeux ſon déſintement d'une réſolution dictée par la religion & par la tendreſſe.

En conſéquence, déterminée à accepter une protection qui aſſuroit le bonheur du reſte de ſa vie, elle autoriſa M. Fairborn à faire part à ſes futurs Mentors du conſentement ſans réſerve qu'elle donnoit à leur généreuſe propoſition. Cependant elle ne put laiſſer les froides reliques du plus tendre des pères, ſans leur dire un dernier adieu, & ſans porter le tribut d'un cœur affligé ſur une cendre qui n'aguère étoit animée par l'honneur & par la vertu.

Vainement M. Fairborn lui repréſenta que c'étoit s'expoſer à rouvrir une plaie qui ſaignoit encore ; tout ce qu'il put obtenir d'elle, ce fut la permiſſion de l'accompagner dans cette ſcène lugubre & touchante. Après une heure de recueillement dans ſon appartement, la belle affligée envoya dire à M. Fairborn qu'elle ſe ſentoit aſſez bien remiſe pour ſuivre ſes bienfaiteurs, auſſi-tôt qu'ils voudroient

commencer leur voyage. Comme le jeune homme s'étoit refusé aux pressantes invitations que ses nouveaux amis lui avoient faites de les accompagner à Félix-Parck, forcé qu'il étoit par son devoir d'obéir aux ordres de son grand-père, il saisit le prétexte de préparer Miss Melcomb à recevoir Sir Félix & Ladi Benefold, pour la voir seule, démarche qu'il croyoit d'abord venir seulement d'un haut degré d'estime & d'amitié, mais qu'il reconnut bientôt pour l'effet d'un sentiment moins désintéressé, quoiqu'aussi pur.

Son premier soin fut de l'avertir qu'il étoit chargé de la part de ses amis, d'une proposition qui tendoit à la soustraire à ses persécuteurs, celle de changer le nom de Melcomb, contre un autre, & par exemple, si elle n'y avoit pas de répugnance, pour celui de Thompson, qui, jusqu'à ce moment, lui avoit été singulièrement cher.

Cette précaution ne lui parut pas déplacée; mais ayant découvert dans le cours de la conversation l'intention où étoit son libérateur, de prendre congé d'elle, aussi-tôt qu'il l'auroit remise entre

les mains de ſes généreux amis, une larme, qu'elle s'efforçoit de retenir, vint obſcurcir ſes beaux yeux, & d'une voix tremblante & mal articulée, elle demanda à M. Fairborn ſi ſon intention n'étoit pas d'accompagner Sir Félix à Félix-Parck.

Cette queſtion reſta quelque temps ſans réponſe; car le Philanthrope avoit perdu l'uſage de la parole; l'accent ſi doux de ſa demande, la larme qui s'échappoit, l'embarras de toute ſa contenance au moment de la queſtion, avoit tellement bouleverſé toutes les facultés de ſon ame, que quelques minutes ſe paſsèrent dans un profond ſilence. Enfin, il le rompit pour lui apprendre le motif d'un voyage ſi heureuſement interrompu par l'occaſion qu'il lui avoit offerte de lui être utile dans le moment de ſon malheur.

Mais lorſque la charmante Eliſa vit ſes craintes juſtifiées, & qu'elle ſe vit au moment d'être ſéparée de l'ami que le ciel avoit envoyé à ſon ſecours dans l'excès de ſon infortune, du ſeul être ſur la terre ſur lequel ſon cœur l'aſſurât qu'elle pût compter; l'élan de ſa

douleur ne pût plus être retenu par les conseils de la prudence, ni par les loix de la froide bienséance, elle se jeta à ses genoux, &, dans une attitude, d'un ton que le ciel dut voir d'un œil d'approbation, elle invoqua les plus douces bénédictions sur son libérateur, son protecteur, son ami, son père, sur celui à l'humanité duquel elle étoit redevable de son existence, & dont la généreuse entremise lui avoit procuré les moyens d'échapper à des dangers plus terribles que la mort, même sous sa forme la plus hideuse.

En vain le Philanthrope eût-il voulu interrompre la sensible Elisa pendant le cours de sa vive action de graces; en vain eut-il voulu la relever, au moment qu'elle tomboit à genoux. Il étoit lui-même resté immobile, frappé de l'inimitable dignité de ses manières & de ses expressions; &, transporté d'admiration & d'amour, trois fois il essaya de parler, trois fois il voulut étendre les bras pour la relever; sa langue & ses bras lui refusèrent leur office. Il tomba à genoux devant elle, & saisissant une main qu'elle ne chercha pas à retirer, il

la mouilla de ſes larmes avec les plus nobles effuſions d'un cœur plein d'humanité.

Enfin, la réflexion termina cette ſcène pathétique & ſilencieuſe ; il releva ſa belle pupille, & la remettant ſur ſon ſiège, aſſis à côté d'elle, ſes yeux lui parlèrent un langage auquel elle trouva, quelques inſtans après, que ſon cœur avoit trop parfaitement répondu.

La converſation s'établit avec moins de réſerve ; notre héros lui fit voir la néceſſité où il étoit de continuer ſon voyage au pays de Galles, & prouva à l'inquiète Eliſa qu'il ne falloit pas de déclaration verbale pour convaincre de la ſincérité d'un attachement ſupérieur à ceux dont l'humanité ou l'amitié forme les liens. Il s'abſtint, par délicateſſe, de manifeſter d'autres ſentimens ; mais il lui demanda la permiſſion d'être avec elle en correſpondance, avec des termes ſi pleins de l'émotion qu'il vouloit contenir, que la douce Eliſa, dont l'ame n'avoit pas reçu des impreſſions moins profondes, n'eut pas de peine à découvrir dans toute ſon étendue le ſecret qu'il affectoit de cacher.

Un domestique vint annoncer l'arrivée de Sir Félix & de Ladi Benefold, qui, de la manière la plus douce & la plus affectueuse, vinrent rappeler à leur jeune amie le motif de leur visite; & comme ses esprits étoient plus calmes qu'ils ne l'avoient été depuis qu'elle avoit perdu son père & son protecteur, elle accepta la main du Baronnet, qui la conduisit à sa voiture; & M. Fairborn ayant rempli le même devoir à l'égard de Ladi Benefold, la remit auprès de leur pupille, presque sans mouvement & sans vie.

La voiture prête à lui enlever le nouveau trésor sur lequel il avoit placé toutes ses espérances de bonheur, le Philanthrope pressa d'un baiser respectueux la main de l'aimable Miss, & dans cette action, une larme s'étant échappée des yeux d'Elisa, il l'essuya avec son mouchoir; & comme la voiture partoit, il se pencha vers elle avec un regard éloquent; & plaçant ce précieux dépôt contre son cœur, comme un gage sacré, il jura dans son ame une éternelle fidélité à la belle, à la vertueuse, à l'aimable maîtresse de ses affections.

Cette preuve délicate d'amour ne put échapper à l'observation d'Elisa, qui, comprenant le sens de chaque geste de son amant, ne put retenir un tendre soupir. Le carosse s'éloignoit toujours, & déja il se déroboit aux regards de Sir Francis, qui resta les yeux fixés sur l'empreinte qu'il avoit laissée, occupé tout entier à la contemplation des beautés & des perfections de l'angélique Elisa, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une exclamation de l'honnête Jérémie : puisse la bénédiction du ciel accompagner tous ses pas ! Une invocation, si conforme aux vœux de notre héros, ne pouvoit manquer d'attirer toute son attention. Il se retourna vers son sensible compagnon de voyage, & voyant une grosse larme courir sur ses joues endurcies, il ne put résister à la force de l'exemple ; & se couvrant le visage avec son mouchoir, il s'abandonna pendant quelques momens aux libres émotions de son cœur, & aux plus tendres idées de l'amour & de l'admiration.

Mais bientôt la raison reprit son empire ; il rejoignit M. Lowther, donna

les ordres nécessaires pour la cérémonie funèbre, & fit violence à l'honnête Chirurgien, qui se défendoit de rien accepter pour des soins dont son cœur l'avoit payé d'avance (1), en lui promettant de revenir le voir.

Quant à Mistriss Lowther, dont l'admiration pour Sir Francis n'avoit cessé de croître depuis le moment de leur connoissance, & dans les yeux de laquelle on lisoit tous ses regrets d'un si prompt départ, il lui témoigna toute sa reconnoissance pour son humanité envers l'infortunée Miss Melcomb, & pour l'hospitalité qu'il avoit reçue lui-même; & la priant d'accepter & de porter, comme un gage de sa haute estime, un brillant qu'il tira de son doigt, il s'éloigna de ce modeste asyle de la paix & de la vertu, vivement affecté des marques d'attention & de respect qu'il avoit reçues des dignes maîtres de la maison.

(1) L'Auteur place ici l'histoire de M. Lowther. Pour ne pas interrompre l'histoire principale, nous avons jugé à propos de la rejeter à la fin de l'ouvrage.

CHAPITRE IX.

Dans lequel, si le lecteur veut se donner la peine d'avancer, il rattrapera une vieille connoissance.

NOTRE héros logeoit dans son cœur un hôte trop actif pour être captivé par les liens du sommeil. Il s'endormit, & la personne de son Elisa se présenta à son imagination, aimable & pure comme les anges; il se réveilla, & les charmes de son esprit occupèrent toutes ses facultés; il se rendormit, & de nouvelles illusions de bonheur lui promirent un amour sans traverses, un mutuel retour. Ses yeux se rouvrirent, & la raison, armée de sa balance, y pesa les doutes, les obstacles & les craintes. Au premier rayon du jour, il se leva, &, réveillant son fidèle compagnon, dont le sommeil n'étoit troublé par aucune passion douce ou violente, il suivit la voix du devoir,

de la reconnoissance & de l'amour filial, & continua un voyage qu'avoit interrompu un mélange d'événemens douloureux, agréables & intéressans.

Pendant la première poste, il se garda de troubler la taciturnité naturelle de Jérémie, dont l'ame, dans un calme profond, contemploit les beautés de la nature, les hautes montagnes, les ombres inégales, les détours des rivières, le murmure des ruisseaux, & tous les objets de la création, dorés par les premiers rayons du soleil, pendant que son compagnon, les yeux fermés sur cette scène délicieuse, & sur la variété des sites pittoresques qui se succédoient, contemploit des yeux de l'ame le plus bel ouvrage de l'Etre suprême, le dernier & le plus doux présent qu'il ait fait à l'homme.

Mais à l'entrée de la ville où nos voyageurs s'étoient proposés de s'arrêter, cette douce rêverie fut interrompue par les cris de Jérémie : — Arrête, garçon, arrête ! pour l'amour de Dieu, arrête ! — C'est lui, sur mon ame, c'est lui-même ; & par la brusque ouverture de la porte

de la chaise, d'où il descendit, sans le secours de personne, & traversa rapidement la route pour arriver à un cabaret à bière, éloigné d'environ vingt verges.

Comme Jérémie n'étoit pas sujet à ces violentes émotions, le Philanthrope fut fort étonné de cet effort extraordinaire, & suivant des yeux son compagnon, il apperçut à la porte de la maison où il couroit, deux ou trois hommes qui vouloient arracher de force une jeune femme, d'une assez jolie tournure, des bras d'un soldat. Celui-ci, la serrant contre son sein, la retenoit de tout son pouvoir, tandis qu'un marmot d'environ quatre ans, aux cheveux bouclés, au teint vermeil, s'efforçoit de la défendre, & faisoit retentir l'air de ses cris.

Notre héros ne tarda pas à découvrir la cause de la brusque équipée de Jérémie. Le défenseur de la jeune femme étoit ce même soldat estropié, qui avoit si généreusement secouru Sir Francis dans son combat inégal contre ceux qui avoient arrêté le voleur. Ce brave homme, content de la victoire due à son entremise, loin de penser à en tirer quelqu'intérêt,

avoit,

avoit, le lendemain, au point du jour, continué tranquillement sa route, même sans prendre congé de son brave commandant.

Avant que le Philanthrope, qui n'étoit pas moins disposé que le bon Jerry à payer de retour ceux qui lui avoient rendu quelque service, fût arrivé au lieu de la scène, Jérémie étoit entré dans la lice, & du premier coup, faisant mordre la poussière au plus actif des assaillans, il se mit en posture de soutenir l'attaque des autres combattans, qui avoient l'air de vouloir tirer une vengeance signalée de l'affront fait à un de leurs camarades.

La pauvre femme devenoit libre, & se mettant en ligne avec ses défenseurs, le combat alloit devenir plus égal, lorsque M. Fairborn, interposant la médiation, demanda une cessation d'hostilités, & l'explication d'une aventure qui lui paroissoit fort extraordinaire.

A peine Sir Francis, dont l'air & les manières étoient imposantes, eut-il témoigné sa curiosité, qu'un des champions prit la parole, & lui apprit que ses compagnons & lui étoient comptables

de la paroisse ; que la loi portoit une peine contre les vagabonds & gens sans aveu, & une récompense pour ceux qui les arrêtoient ; qu'ils avoient vu cette malheureuse demander un peu de bière à la femme d'un fermier, & qu'en conséquence de cette infraction de la loi, ils l'avoient menée devant un juge de paix, qui, ne lui trouvant pas de passe-port, & sur son refus d'indiquer son domicile en Angleterre, où elle prétendoit être récemment arrivée d'Irlande, avoit ordonné de la conduire de paroisse en paroisse jusqu'au bord de la mer, en la fustigeant d'espace en espace. Pendant qu'ils étoient occupés à remplir le devoir de leur charge, continua cet habile ministre de la vengeance des loix, & qu'ils venoient de s'arrêter dans cette auberge pour se rafraîchir, ce drôle, qui avoit sans doute perdu sa jambe dans quelque piége à voleur, avoit eu l'impudence de jurer que la créature qu'ils avoient vu mendier étoit sa femme, & ce marmot son fils, & avoit osé attaquer un officier du Roi, & faire rébellion à la justice. Il espéroit que son honneur pren-

droit le parti des loix insultées, & les aideroit à conduire devant le Juge l'insolent qui étoit venu les attaquer, pour lui apprendre à se mêler des affaires d'une paroisse & des intérêts de la loi.

Dieu le béniſſe pour cette seule bonne action, s'écria l'honnête Irlandois, & lui donne une place dans le sein d'Abraham, & vous condamne, cœurs de pierre que vous êtes, à hurler aux pieds de votre maître, dans l'endroit le plus brûlant des enfers. Vous auriez le cœur de fustiger une pauvre jeune femme, pour avoir demandé une gorgée de bière. Le diable vous fustige, & vous emporte devant un meilleur juge que celui qui veut faire passer ma pauvre Sukey par les verges. Ecoutez-moi, M. le Connétable; j'ai perdu une jambe à Gibraltar, pour le service de mon Roi & de mon pays. Le diable m'extermine, je perdrai celle qui me reste & les deux bras, avant que vous ou votre Juge s'avise de la frapper une seule fois. Il termina cette éloquente apostrophe par un embrassement si cordial, qu'il pénétra l'ame du Philanthrope de la plus tendre compassion, & qu'une larme

vint mouiller la paupière du bon Jerry.

Sir Francis, dont le fidèle Hibernois n'avoit pas la plus légère idée, assura les défenseurs du bon ordre qu'il avoit d'excellentes raisons pour ajouter foi à ses protestations ; que non-seulement il savoit que la perte de sa jambe étoit arrivée dans un service honorable, mais qu'il lui avoit, lui-même, des obligations qui demandoient toute sa reconnoissance ; en conséquence, que s'ils vouloient permettre aux prisonniers de le suivre à l'auberge où il devoit s'arrêter, il prendroit tout sur lui, & tiendroit bon compte de la perte de temps que ce petit retard pourroit leur occasionner. La vue d'une pièce d'or prêta une nouvelle force à ses argumens ; & la chaise s'avança vers l'auberge, suivi du couple consolé & du petit objet de leurs mutuelles affections.

Après un déjeûner que Sir Francis avoit fait ordonner pour les deux piétons, il les fit venir, pour être plus particulièrement instruit de leur histoire. Sur les instances du soldat, l'aimable Sukey se chargea de répondre à sa demande. Quoique placée dans une humble situation,

& dans des circonstances malheureuses, jamais une ame plus douce, un cœur plus fidèle n'avoit animé le sein d'une mortelle. C'étoit l'enfant de la nature, pure comme sa mère, & sans art comme l'innocence.

Encouragée par l'air de bonté de son libérateur, elle commença sa petite histoire : Terry Connel & elle étoient nés dans des cabanes voisines; ils avoient été à l'école ensemble, avoient joué ensemble, avoient travaillé ensemble; ils s'étoient aimés, croyoit-elle, dès leur enfance; car elle avoit toujours regardé Terry comme un garçon si doux, si aimant, & Terry lui avoit si souvent répété qu'elle étoit la plus aimable du village. Terry, devenu homme, avoit parlé de mariage, & elle-même ne formoit pas d'autres vœux que celui de le rendre heureux. La fortune, cependant, avoit traversé leurs amours. Le père de Terry étoit tombé dans l'infortune, pendant que le sien avoit prospéré. Ce changement avoit été cause que ses parens avoient vu Terry de mauvais œil; mais son cœur n'avoit pas changé, & quand

Terry, de déſeſpoir, s'étoit engagé, elle lui avoit offert ſa main, qu'il avoit refuſée, pour ne pas l'entraîner dans ſon infortune. Elle avoit inſiſté, & l'amour avoit fait céder ſon amant. Elle l'avoit ſuivi juſqu'à ſon embarquement, & s'en étoit revenue, le cœur navré de douleur, vers ſes parens, qui l'avoient maltraitée, & lui avoient refuſé leur protection. Elle avoit ſupporté tout cela pour l'amour de Terry, & avoit travaillé avec plaiſir pour entretenir ce fruit de leur tendreſſe, qui étoit né neuf mois, environ, après le départ de ſon père. Elle avoit reçu de temps en temps des lettres de Terry, qui avoient fait toute ſa conſolation; la dernière l'avoit informée de ſon accident, de ſon arrivée en Angleterre, & du temps où il l'attendoit à Cheſter. Elle avoit vendu tout ce qu'elle poſſédoit au monde, pour rejoindre ſon cher Terry à Cheſter, de peur qu'il ne l'accusât de peu de tendreſſe. Les difficultés d'un voyage, dans ſon état, avoient bientôt épuiſé ſes petites finances, & l'avoient déterminée à quitter Cheſter depuis cinq jours. Elle avoit marché tant que la

force de son tempérament, & les soins qu'exigeoit l'enfant qui l'accompagnoit, l'avoient permis. Mais enfin, elle étoit réduite à son dernier schelling, & rencontrant, la veille, une femme qui portoit un pot de bière dans les champs, elle l'avoit priée de permettre à son enfant d'en avaler une gorgée, ce que la bonne femme ne lui avoit pas refusé. Le reste étoit connu de son honneur, qu'elle regardoit comme un sauveur envoyé du ciel, pour sauver la vie à trois innocens; car elle seroit morte de frayeur & de honte. Le cœur du pauvre Terry auroit été brisé; & que seroit devenu son pauvre enfant? sans amis, il auroit bien fallu qu'il mourût comme ses premiers parens.

Qui eût pu refuser une larme à un tel récit? Jérémie quitta la chambre, & le Philanthrope se retira du côté de la fenêtre. Terry crut qu'il devoit se retirer; mais le bruit de sa marche inégale réveilla le jeune homme, qui jeta les yeux sur ce modèle de fidélité conjugale. Sukey paroissoit avoir environ vingt-trois ans; elle étoit au-dessus de la moyenne taille;

sa carnation, naturellement belle, étoit un peu hâlée par le chagrin, le voyage & le grand air; ses yeux bleus avoient toutes les graces d'une modestie naturelle; le souris de la reconnoissance faisoit remarquer la fossette de ses joues, dont l'éclat brilloit à travers les pleurs de la sensibilité. Il falloit être aveugle, insensible; il falloit avoir un cœur de fer, pour condamner aux verges & aux chaînes la belle, la fidelle, l'innocente Sukey.

Térence Connel avoit environ deux ans de plus qu'elle; sa taille étoit celle d'un grenadier; mais la fatigue, la mauvaise chère, les blessures, un climat dévorant, avoient hâlé une face guerrière, où l'on remarquoit des traces d'un teint plus heureux.

Nous ignorons ce que le jeune ami de l'humanité fit à ces braves gens avant qu'ils sortissent de la chambre, & les secrets d'un cœur bienfaisant sont sacrés pour nous; tout ce que nous pouvons dire à nos lecteurs, c'est que le carosse de Chester s'étant arrêté à la même auberge, notre héros, avant son départ, eut le plaisir d'y embarquer Terry Connel

& sa Sukey, devenus le plus heureux, comme il étoit peut-être, le plus digne couple du monde entier.

CHAPITRE X.

Le plus court, & partant le meilleur.

Nos voyageurs terminèrent leur voyage le jour suivant, & M. Francis eut la satisfaction de trouver la santé de son grand-père dans un meilleur état qu'il ne l'avoit espéré. La salubrité de l'air des montagnes, la qualité nourrissante du lait de chèvre qu'il avoit pris, par l'ordre des médecins, avoit singulièrement contribué à son rétablissement. Bientôt le plaisir de voir son bien-aimé près de lui, de le voir plus formé du côté de l'esprit & du corps, fut un cordial encore plus puissant que tout l'art de la médecine. Il ne tarda pas à se décider à retourner à East-Barn-Hall, non par la grande route, mais en faisant un circuit à travers les contrées du sud de ce pays

tomantique, & ce petit voyage acheva de le rétablir entièrement.

Pendant la route, notre héros avoit amusé M. Thompson, qui connoissoit déja Terry Connel, par les lettres de son petit-fils, avec les amours de Sukey. Mais ni le nom de Miss Melcomb, ni un seul mot des détails qui s'étoient passés à son occasion ne sortit de sa bouche; il avoit aussi recommandé le silence à Jérémie, alléguant pour raison une promesse faite à cette Ladi, de ne jamais découvrir son asyle jusqu'au retour de l'amie qu'elle attendoit d'Amérique. Il en avoit peut-être une autre, que nous laissons à deviner à la pénétration de nos lecteurs.

On arriva vers la fin de l'hiver à East-Burn-Hall. Notre Philanthrope consentit aisément à remettre son voyage à Oxford, pour attendre un de ses frères qui étoit au service, & qu'il n'avoit pas vu depuis plus de cinq ans. Pendant cet intervalle, il s'établit une correspondance entre lui & Miss Melcomb, qui lui fournit l'occasion de développer par degré l'état de son cœur. Sa belle maîtresse, de son

côté, ne fit pas scrupule de lui faire quelques aveux qui auroient délicieusement flatté ses espérances, s'ils n'eussent pas été accompagnés d'une protestation solemnelle de ne jamais recevoir ses soins, son cœur ne pouvant consentir à répondre par une souveraine injustice aux obligations qu'elle lui avoit, ni détruire la paix & le bonheur de l'homme pour qui elle avoit le plus profond respect & l'estime la plus inaltérable.

Notre héros n'étoit point encore dans une situation indépendante, & n'osoit pas s'adresser à son grand-père, qu'il savoit entretenir une haute espérance de le faire entrer dans une famille aussi respectable par son caractère que par son opulence; il desiroit ne troubler, que le plus tard qu'il pourroit, le plus doux espoir d'un parent qu'il aimoit si tendrement. Ainsi, sans presser son Elisa d'accepter ses vœux, il se contenta de tirer, par degré, de sa belle correspondante des aveux d'un sentiment plus tendre que celui de l'amitié, jusqu'au moment où il pourroit triompher d'un scrupule dicté par la passion même qu'il vouloit com-

battre, & réclamer, sans crainte de résistance, la possession du bonheur le plus doux que le ciel pût lui donner.

Enfin, Sir Francis & son fidèle compagnon, retournèrent à Oxford, reprendre le cours de leurs études avec autant d'application que de succès; car l'ame du Philanthrope étoit trop active pour se borner à des connoissances médiocres; & Jérémie qui, dans le premier séjour, s'étoit avisé de commencer le latin, dans l'espoir, disoit-il, de donner les premiers principes aux petits enfans de son cher Sir Francis, ne pouvoit rester oisif, animé par un pareil motif.

Mais peu de mois après, leurs études furent tout-à-coup interrompues par des événemens imprévus, & de la plus grande importance, que le lecteur verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Une autre ancienne connoissance, mais à peine reconnoissable.

UN matin, Sir Francis, rentrant chez lui, fut abordé par un domestique d'auberge, qui lui demanda si son nom n'étoit pas Fairborn. Sur la réponse affirmative, il lui dit qu'il venoit de chez lui avec le domestique d'un officier, qui l'attendoit pour lui remettre une lettre.

Le jeune homme s'y rendit en diligence, & trouva, comme on le lui avoit dit, une personne qui lui remit une lettre, dont voici le contenu.

Le vieillard exprimoit la peine qu'il avoit eu à le croire. Une démarche dont on accusoit son fils bien-aimé, l'objet, jusqu'à ce jour, de ses plus tendres affections. Mais le porteur de la lettre, le Capitaine Melcomb lui avoit donné de trop fortes preuves, trop fortes en effet pour son repos, du crime qu'il

lui reprochoit. Ce Gentilhomme se plaignoit que Sir Francis avoit déshonoré sa sœur ; il lui demandoit du ton d'un père irrité, où il avoit caché l'objet de son fatal amour. Il lui enjoignoit, sous peine de sa malédiction, d'apprendre à son frère le lieu de sa retraite, & de la remettre entre les mains de celui que la nature avoit fait son protecteur & son appui. A ce prix, il lui laissoit espérer de rentrer, avec le temps, dans ses bonnes graces, qu'il devoit s'attendre à perdre pour jamais, si son obéissance n'étoit pas aussi prompte que son repentir.

Le jeune homme y répondit sur le champ. Il commençoit sa réponse par s'applaudir d'être incapable du crime qu'on lui reprochoit ; mais il protestoit que son respect & son attachement sans bornes pour le plus indulgent des pères ne pourroit arracher de lui un secret qu'il avoit pris l'engagement solemnel de renfermer dans son sein, ni l'engager à trahir la confiance dont l'avoit honoré la plus aimable, comme la plus infortunée de toutes les femmes. Il ajoutoit que la vertu de Miss Melcomb n'avoit

pas besoin même de la protection d'un frère, & qu'elle étoit sous la garde d'un protecteur assez puissant pour la mettre à l'abri de toute insulte & de tout danger. Il finissoit par supplier son grand-père de lui conserver toujours la même place dans son cœur, & renvoyoit à un autre temps sa pleine justification.

Après avoir adressé cette lettre à son grand-père, il la mit sous enveloppe, sans la cacheter, avec ce peu de mots sur le couvert :

« Comme M. Fairborn croit le porteur de la lettre de M. Thompson instruit du contenu, il laisse sa réponse ouverte pour qu'il puisse la lire ».

Quelques minutes après, il reçut une visite du Capitaine lui-même, qui, en termes polis, mais froids, s'excusa de se présenter si brusquement, & sur-tout d'être obligé de l'entretenir d'un sujet aussi désagréable pour l'un, que douloureux pour l'autre.

Ni la personne, ni les manières de l'étranger, qui étoient fort prévenantes, ne ressembloient au portrait que Miss Melcomb avoit fait de son persécuteur,

du prétendu frère que sa belle-mère lui donnoit. Cependant ce pouvoit être lui-même ; mais comment concilier la noblesse & la grace de ses manières, & sa façon de se présenter, avec la bassesse d'un libertin, livré au vice & perdu de réputation ? Ce qui mettoit le comble à son embarras, les traits du Capitaine ne lui étoient pas inconnus ; mais aucune particularité ne lui rappeloit où il avoit pu le voir.

Cet embarras fut dissipé par la permission que lui demanda l'étranger, de lui faire, avant tout, deux questions. Dans la première, il lui demandoit, au nom de l'honneur & de sa qualité de Gentilhomme, si ce qu'il disoit, dans sa réponse, de Miss Melcomb étoit dans l'exacte vérité, assurant que de son existence & de son innocence dépendoient toutes ses espérances de bonheur.

A cette question, Sir Francis répondit en lui demandant à son tour quelle raison il avoit d'avoir conçu le moindre doute sur cette jeune personne. Ensuite il lui assuroit, sur son honneur, la vérité de tout ce qui, dans sa lettre, concernoit

Miſſ Melcomb, à laquelle il avoit eu le bonheur de rendre un léger ſervice, & dont il étoit prêt à défendre la réputation juſqu'au dernier moment de ſa vie.

La ſeconde queſtion avoit pour but de ſavoir s'il ſe rappeloit d'avoir été dans une telle ville, qu'il lui nomma, & d'y avoir diſpoſé d'un billet de cinquante livres ſterling. A celle-ci, le Philanthrope ne jugea pas à propos de faire une auſſi prompte réponſe; elle n'étoit pas néceſſaire. Son embarras répondoit pour lui, & le brave guerrier, qui l'avoit tant intéreſſé dans une circonſtance que le lecteur peut ſe rappeler, ſe précipita dans ſes bras, & avec les plus vives expreſſions du ſentiment & de la reconnoiſſance, le ſalua comme ſon ami, comme ſon bienfaiteur, comme le protecteur de ſa ſœur bien-aimée, & comme l'inſtrument que le ciel avoit choiſi pour le rendre le plus heureux des hommes.

De l'éclairciſſement qui s'enſuivit, il réſulta que ſon ancienne connoiſſance & ſon nouvel ami, étoit ce frère dont la belle Eliſa avoit déploré la perte d'une manière ſi touchante. Après s'être remis

des bleſſures qui l'avoient fait paſſer pour mort, il étoit retourné en Angleterre, où ſes bleſſures s'étoient rouvertes. Sa paie, devenant inſuffiſante pour les dépenſes néceſſaires à la cure, & ſes nobles parens ayant refuſé d'avoir égard à ſa ſituation, il avoit quitté la capitale, & s'étoit retiré ſous un nom emprunté, dans une petite ville de province. Là, les ſuites de ſes bleſſures devenant de plus en plus fâcheuſes, l'avoient jeté dans l'infortune dont Sir Francis l'avoit tiré avec une ſi généreuſe délicateſſe. Enfin, ſa ſanté commençant à ſe rétablir, il avoit, dans une lettre, fait part de ſa ſituation au Comte P... l'Officier général ſous lequel il avoit ſervi en Amérique. Ce généreux ſeigneur s'étoit intéreſſé en ſa faveur, & avoit fait valoir ſes ſervices avec tant de chaleur, qu'il n'avoit pas tardé à obtenir une compagnie. Les agens de ſon père lui avoient appris ſa retraite & ſa mort. En conſéquence de ces triſtes nouvelles, il s'étoit rendu dans l'endroit déſigné pour chercher ſa ſœur. Le maître de l'auberge n'avoit pu lui apprendre que le nom de la perſonne qui avoit paru

s'intéresser à ses affaires, & disposer tout pour son départ, & le lieu que l'on supposoit être sa retraite. Sur quelques propos échappés aux gens de l'auberge, il s'étoit cru fondé à espérer des informations plus positives de M. Lowther, mais que dans une visite qu'il lui avoit faite, le mari & la femme avoient refusé de lui rien dire, sinon que la jeune personne que Sir Félix & Ladi Benefold avoient pris sous leur protection, s'appeloit Miss Thompson. Fatigué de ces contradictions, il avoit pris le parti de s'adresser à la famille de M. Fairborn, & de faire un voyage à East-Burn-Hall, à la poursuite du ravisseur de sa sœur infortunée. Le maître de cette maison d'hospitalité l'avoit reçu avec humanité, & avoit mêlé ses larmes aux siennes. M. Thompson lui avoit appris la résidence de son petit-fils, & lui avoit donné la lettre dont il étoit le porteur. Par le plus heureux des hazards, le domestique qui l'avoit portée, avoit reconnu le jeune homme pour le même voyageur, qui s'étoit dit son parent pour l'obliger. Cette découverte l'avoit jeté

dans un trouble extrême ; la reconnoissance ne lui permettant pas de conserver des soupçons injurieux à l'honneur d'un homme capable d'un tel acte de générosité. Cependant, en combinant les particularités qu'il avoit recueillies sur sa sœur ; & les rapprochant du refus de la découvrir, il n'avoit pu ajouter foi entièrement à ses protestations. Il s'étoit donc, & fort heureusement décidé à lui faire une visite, qui se terminoit à son entière satisfaction, & qui rendoit son bonheur égal à sa reconnoissance.

Alors Sir Francis entra dans le plus grand détail sur tout ce qui s'étoit passé dans sa connoissance avec la belle Elisa, diminuant seulement tout ce qui pouvoit augmenter les obligations de son frère, & peignant sa conduite avec des couleurs si vives & si touchantes ; qu'il tira des larmes des yeux du brave guerrier, & fit palpiter son cœur par les plus douces émotions.

Une heure avant, ces deux vertueux amis avoient conçu l'un sur l'autre de noirs soupçons qui sembloient menacer des suites les plus fâcheuses. Dans ce

moment, leurs cœurs, leurs vœux, leurs projets se trouvèrent dans la plus parfaite sympathie, & chacun d'eux se flatta qu'il venoit de trouver un ami & un frère.

Les remerciemens du Capitaine furent interrompus par la proposition que lui fit Sir Francis de s'occuper des moyens d'instruire l'aimable Elisa de leur heureuse réunion, sans mettre en danger une santé si précieuse par une transition si brusque de l'excès de l'affection aux transports de la joie.

Le jeune Philanthrope offrit de remplir ce devoir de l'amitié, à la grande satisfaction du jeune officier, qui ne se feroit séparé qu'avec peine de son nouvel ami, & qui se doutoit bien, à la manière dont Sir Francis lui avoit parlé de Miss Melcomb, du sentiment qui animoit ces deux jeunes cœurs. Il fut convenu qu'on dépêcheroit un exprès à M. Thompson pour le tirer d'inquiétude, avec une lettre que le Capitaine se chargea d'écrire. Il y faisoit le plus pompeux éloge de son nouvel ami, à qui, disoit-il, il devoit la vie, aussi-bien que

sa sœur, lui annonçoit que son petit-fils avoit la complaisance de l'accompagner dans son voyage, & protestoit qu'il seroit son admirateur & son ami jusqu'au dernier souffle de vie. Il finissoit par lui demander la permission de se présenter avec lui à East-Burn-Hall, & remettoit au temps de cette visite un éclaircissement aussi intéressant pour l'obligé, qu'honorable pour le bienfaiteur.

CHAPITRE XII.

Voyage, aventures, découvertes plus intéressantes.

LE lendemain matin, les deux amis se mirent en route, & dirigèrent d'abord leurs pas vers l'humble demeure de M. Lowther, qui les reçut tous deux avec un égal plaisir. Un frère de Miss Melcomb, aussi aimable, aussi vertueux qu'elle, ne pouvoit manquer d'avoir part à leur estime, & le récit de ses aventures,

avant de parvenir à la connoissance de son bienfaiteur, & du sauveur de sa sœur, fit palpiter leur cœur du noble orgueil de l'avoir pour ami, & du plaisir d'avoir contribué, sous sa direction, à tirer de la détresse le plus aimable modèle des vertus de son sexe.

L'Officier n'oublia pas de son côté de leur témoigner sa reconnoissance pour la part qu'ils avoient prise aux malheurs de sa famille, & en particulier pour l'attention avec laquelle ils avoient rendu les derniers devoirs aux restes de son honorable père, dont il visita les cendres pour la seconde fois, & sur la tombe duquel il porta le tribut de la douleur & de la tendresse filiale.

Après avoir rempli ce religieux devoir, les deux amis partirent pour se rendre au château de Sir Félix Benefold, accompagné de M. Lowther; & l'on convint que le Capitaine Melcomb descendroit de voiture à l'entrée du parc, & resteroit à quelque distance jusqu'à ce que l'on eût préparé, par degrés, la sensible Elisa à la nouvelle de sa résurrection, & au plaisir de le recevoir.

En conséquence, notre Philanthrope, desirant avoir une entrevue avec les maîtres de la maison avant de voir Miss Melcomb, fit prendre les devans à un de ses gens, pour leur rendre un billet, où il leur exposoit son desir; & sur sa demande, il fut reçu par les deux époux dans une pièce particulière, avec l'expression la plus sincère du plaisir que leur causoit une visite aussi inespérée.

Mais s'ils furent enchantés de renouveler connoissance avec Sir Francis, avec quelle satisfaction n'apprirent-ils pas le motif de son voyage! Le titre d'orpheline avoit suffi d'abord à l'aimable Elisa pour mériter toutes les bontés dont ils la comblèrent; mais pendant son séjour avec eux, ses vertus & ses perfections, la pureté angélique de son ame, la bienséance de ses manières, sa modestie sans affectation, sa reconnoissance profondément sentie; tout avoit contribué à la leur rendre si chère, qu'ils la regardoient comme leur sœur, & prenoient la plus tendre part à ses émotions douces ou pénibles. La voir recouvrer un frère, à la mort duquel elle s'étoit, depuis long-

temps

temps, réſignée, étoit une fête pour la bienveillance, & ils étoient impatiens d'y aſſiſter.

Après un moment de délibération, Ladi Benefold propoſa de faire part à Miſſ Melcomb de l'arrivée de Sir Francis, & de lui préſenter ſon ancien ami & protecteur; & l'on concerta les moyens de lui révéler l'important ſecret, comme on va le voir.

Quelques minutes après, la maîtreſſe de la maiſon reparut, menant Eliſa agitée, toute tremblante. Ses charmes, obſcurcis par la douleur, voilés par le déſeſpoir, avoient fait, ſur le cœur de Sir Francis, une impreſſion que n'avoit pu altérer ni le temps ni l'abſence. Mais ils étoient alors dans tout leur éclat, & le ravirent en extaſe, au point, qu'ébloui, enivré, hors de lui-même, il fut quelques momens avant de s'appercevoir qu'au lieu de ſa main qu'il avoit priſe pour la baiſer, elle avoit offert ſa joue au baiſer fraternel.

Ce ne fut pas ſans peine que le noble triumvirat parvint à mettre un terme aux tranſports de reconnoiſſance que

la belle Elisa témoignoit à ses généreux bienfaiteurs. Cette reconnoissance étoit son seul bien ; & n'étoit-il pas cruel de lui en refuser la jouissance? Elle étoit prête cependant à réprimer, pour leur plaire, le seul, le plus tendre vœu de son cœur.

Enfin, le jeune homme, assis auprès d'elle, après quelques excuses préliminaires de la ramener sur un sujet triste & douloureux, lui apprit que le motif de sa visite étoit la découverte fortuite de quelques particularités relatives à la famille de son père, & auxquelles elle étoit intéressée. Mais avant tout, il la prioit de lui dire quelle certitude elle avoit de la mort de son frère.

A cette question, Elisa pâlit, moins par pressentiment que par un triste ressouvenir. Elle répondit, la larme à l'œil, que la fatale nouvelle lui avoit été donnée par un officier, témoin de l'accident, & qui, fait prisonnier au même instant, avoit été échangé, & avoit rejoint son régiment précisément dans l'endroit où servoit son père.

Le Philanthrope observa que ses blessures pouvoient l'avoir fait tomber sans,

pour cela, être mortelles, & remarquant un rayon d'espérance dans les yeux éloquens de la jeune Miss, il continua à établir la probabilité de son existence, fondé sur ce que son nom étoit resté sur la liste de l'armée, publiée douze mois après son prétendu décès.

Dans une ame généreuse, l'effort de contenir une nouvelle agréable, cause un combat qui le trahit bientôt. Telle étoit la situation de Sir Francis ; son cœur sentoit une émotion profonde & délicieuse qu'il étoit incapable de dissimuler ; un sourire de satisfaction perçoit, en dépit de ses efforts, à travers l'air sombre qu'il avoit pris, & porta le trouble le plus violent dans l'ame de la sensible Elisa.

Une multitude d'idées confuses l'assaillit ; elle se leva brusquement, & s'adressant à M. Fairborn, du ton de la prière la plus pathétique, elle le pria de ne pas la tenir plus long-temps en suspens, & si la providence avoit fait un miracle en sa faveur, de le lui déclarer, avant que son cœur lui manquât d'inquiétude & d'irrésolution.

L'air agité de l'aimable Miſſ, la tempête qui battoit ſa délicate conſtitution, faiſant craindre des ſuites plus alarmantes encore que celle d'un entier éclairciſſement, le Philanthrope ſaiſit la main tremblante que lui abandonnoit la belle affligée, la preſſa contre ſes lèvres, & du ton de la félicitation la plus tendre, s'adreſſa au ciel, pour annoncer lui-même une ſi heureuſe nouvelle à la plus aimable femme, & ajouta, avec le même pathétique : votre frère vit, Miſſ Melcomb, & il attend votre permiſſion pour vous preſſer contre ſon ſein fraternel.

Ses eſprits étoient montés au plus haut degré d'agitation. Ils s'affaiſsèrent entièrement ; ces mots, où eſt-il ? où eſt mon frère, expirèrent ſur ſes lèvres ; elle perdit connoiſſance ; mais les larmes lui rendirent bientôt l'uſage de ſes ſens, & un peu plus de calme.

Le jeune officier, qu'on avoit envoyé avertir, parut au moment que ſa ſœur commençoit à revenir de ſon évanouiſſement, & cette apparition n'en cauſa pas un ſecond, comme on l'avoit craint d'abord ; Eliſa offrit ſes actions de graces

au père des affligés, avec la dévotion la plus fervente & la plus reconnoiſſante, & en récompenſe de ſa piété, l'orage s'appaiſa; elle put ſupporter le combat des affections tumultueuſes de la joie, avec courage & tranquillité.

Pour diſtraire ſon attention, le ſenſible guerrier lui fit un court récit de ſon rétabliſſement & de ſes ſouffrances; & comme il n'oublia pas de rapporter les obligations qu'il avoit au Philanthrope, quoique prié fortement de ſupprimer cette partie de ſon hiſtoire, deux larmes coulèrent des yeux brillans de l'attentive Eliſa, & de ſon ſein s'échappa un ſoupir, dont le pénétrant Capitaine n'eut pas de peine à deviner le motif.

Il n'y avoit pas de plus heureuſe ſociété que celle qui, dans ce moment, ſe trouvoit raſſemblée à Félix-Parck. Une heureuſe ſœur, un frère tranſporté, un amant plein d'eſpérances les plus vives, quoiqu'éloignés, & leurs bienfaiſans amis heureux du bonheur de chacun de leurs hôtes.

Sûr de l'approbation du Capitaine Melcomb, le jeune amant renouvela ſes

sollicitations, & fort des argumens qu'il tiroit de cet encouragement, il attaqua un cœur trop bien d'accord avec le sien, mais qui, armé par la vertu, osoit se maîtriser lui-même, & soutenir un combat inégal contre les efforts réunis de la reconnoissance, de l'amour & de l'autorité fraternel.

La veille du jour où le jeune officier avoit déclaré qu'il devoit prendre congé de ses hôtes, Sir Fairborn pria la douce Elisa de vouloir bien encore l'entendre, & lui ayant proposé une promenade, qu'elle ne put refuser, il s'assit à côté d'elle sur les bords d'une pièce d'eau, & avec les plus doux accens que l'amour puisse inspirer, il renouvela ses sollicitations avec une telle énergie, que la maîtresse de son cœur, aussi affligée que lui, mais toujours fidelle à sa résolution, ne put répondre que par ses larmes à ses tendres & délicates importunités, & ne put lui défendre d'espérer.

Il y avoit déja quelques minutes que les deux amans étoient sortis de la maison, & la soirée étoit des plus belles, lorsque le Capitaine Melcomb, dont l'air animé

annonçoit quelque chose d'extraordinaire, engagea le Baronnet & son épouse à rejoindre ce couple de tourterelles, qu'ils alloient sans doute trouver, disoit-il, roucoulant leurs tendres amours, à l'ombre de quelque ormeau, l'amant au désespoir, & la maîtresse une inhumaine.

Mais on les apperçut bientôt dans une situation moins mystérieuse; & comme le sol s'élevoit derrière le siège des deux amans, l'officier, qui paroissoit méditer quelque malice, proposa de suivre une allée qui menoit à un petit tertre de gazons derrière leur dos, d'où ils pourroient entendre leur pathétique dialogue, & prendre une leçon très-utile pour lui, lorsqu'il seroit mourant d'amour.

Sir Félix & son épouse se prêtèrent à ce badinage, & arrivèrent à leur poste avec leur hôte, sans être découverts par les amans, dont les facultés étoient trop absorbées pour être frappés des objets extérieurs.

Mais la scène dont ils étoient témoins étoit trop pénible pour les acteurs, pour être agréable à des spectateurs si généreux. Un soupir de l'aimable Lady

Benefold les trahit, & les amans, tous déconcertés, se levèrent pour rejoindre leurs amis.

En ce moment, le Capitaine sortant de son embuscade, saisit la main de sa sœur, & s'adressant à son ami, il le pria d'accepter, non pas la triste Elisa, sans ami & sans fortune, mais la sœur du Comte M.... qui briguoit son alliance comme le plus grand honneur qu'il pût recevoir, & qui ne se réjouissoit de son immense fortune, que parce qu'elle le mettoit à portée de doter la plus aimable des femmes, de manière à la rendre digne à cet égard du plus noble & du plus généreux des hommes.

Ce discours étoit parfaitement inintelligible pour toute la compagnie ; mais notre amant sentit trop bien la valeur du présent qu'on lui faisoit, pour chercher à l'éclaircir ; il pressa la main de son Elisa contre ses lèvres, & lui jurant une éternelle fidélité, il protesta que rien ne pourroit le forcer à se dessaisir du trésor dont son ami venoit de le rendre possesseur, & qu'il regardoit comme le

préſent le plus précieux que le ciel pût donner, ou que l'homme pût recevoir.

Puiſſe votre bonheur être auſſi durable, auſſi inaltérable qu'il eſt sûr, reprit le frère d'Eliſa ; il y a déja deux mois, mon cher ami, que je porte les titres, & que je poſsède la fortune de ce parent de mon père, qui eut la cruauté de refuſer tout ſecours & toute conſolation à ſa famille. Mais depuis la perte d'un fils unique, tué dans une querelle auſſi déſagréable que fatale, ſa conſtitution ne put réſiſter à un pareil choc, & en qualité de ſon plus proche héritier, j'ai reçu une invitation de l'aller voir. Le trouvant bien diſpoſé à réparer ſon indifférence paſſée par toutes les marques poſſibles d'eſtime, & par mille actions de généroſité; je ſuis reſté auprès de lui pendant tous les progrès de ſa maladie, durant laquelle mes vœux pour ſon rétabliſſement ont été auſſi ſincères qu'inutiles. J'ai tâché du moins, par ma tendreſſe & mes ſoins attentifs, d'adoucir ſes douleurs, & de diminuer les horreurs d'une mort prochaine. L'obſervation de ces devoirs n'a pas été ſans récompenſe ; mon

noble parent m'a laissé, à sa mort, toutes ses possessions en terres & en argent, excepté une somme de cinquante mille livres, qu'il m'a chargé de payer à mon aimable sœur, si elle se marioit avec mon approbation; & dans cet heureux jour, je la prie de me permettre d'y ajouter un témoignage de la tendresse fraternelle.

De nouvelles félicitations succédèrent à ce récit, & le jeune Philanthrope qui, incapable lui-même de changer, n'auroit pas fait l'outrage de l'en soupçonner à l'objet de son admiration, s'approcha de la tremblante Elisa, & sur des lèvres que n'avoit jamais souillées le mensonge ni l'imposture, scella le contrat le plus pur qui eût jamais été fait sur la terre & ratifié dans le ciel; un contrat qui devoit unir, par des nœuds indissolubles, l'amour, l'honneur, la vérité & la fidélité durable.

Les deux amis, plus que jamais enchantés l'un de l'autre, quittèrent Félix-Parck l'après dîner du jour suivant, non pour retourner à Oxford, mais pour prendre directement la route du Dorset-

shire, où le noble frère d'Elisa desiroit demander, en personne, le consentement de Sir William & de Ladi Fairborn, & plus particulièrement encore celui du bon M. Thompson.

CHAPITRE XIII.

Où l'Auteur & le Lecteur sont arrêtés par une rencontre imprévue.

DEUX jours après leur départ de Félix-Parck, Lord M... fut abordé dans une ville où ils s'étoient arrêtés pour changer de chevaux, par un officier du régiment dans lequel il avoit servi en Amérique. Cet officier étoit à cheval, & comme il avoit fini sa traite de ce jour-là, pour céder à ses instances, les deux amis consentirent à passer la soirée avec lui à S.... D'ailleurs Lord .... desiroit savoir des nouvelles de quelques amis qu'il avoit laissés en Amérique, & n'étoit pas fâché, ainsi que Sir Francis, d'as-

ſiſter à la repréſentation d'une tragédie qui alloit être jouée par des comédiens de campagne, que leur procédé rendoit dignes de la faveur des honnêtes gens; car ils avoient annoncé que la pièce ſe donneroit au profit d'une jeune dame qui ſe trouvoit dans une extrême infortune; & ce motif ne pouvoit manquer de toucher des cœurs tendres & généreux.

Nos voyageurs, curieux d'apprendre quelques détails de cette aventure, réſolurent de ſe rendre à la ſalle de ſpectacle quelque temps avant que la pièce ne commençât, dans la perſuaſion que l'occaſion de cet acte de bienfaiſance ſeroit le ſujet de la converſation des ſpectateurs.

Sans être tout-à-fait trompés dans leur attente, leur curioſité fut loin d'être pleinement ſatisfaite. Tout ce qu'ils purent recueillir des diſcours de leurs voiſins, ſe reduiſoit aux particularités ſuivantes.

La jeune dame dont il étoit queſtion, étoit arrivée à S.... depuis un mois, dans une voiture publique, qui venoit de l'oueſt, & qui faiſoit route vers la Capitale. Elle s'étoit trouvée mal dans

cette ville, & hors d'état de continuer son voyage. La maîtresse de l'hôtellerie où la diligence étoit descendue lui avoit procuré un logement & une garde ; sa maladie avoit empiré, & vers la fin de la semaine, sa bourse étant épuisée ; elle n'avoit eu d'autre ressource que la vente de quelques-uns de ses effets. Sa santé avoit continué à se délabrer de plus en plus, & la dernière semaine, elle étoit tombée dans une espèce d'insensibilité, sans s'appercevoir de ce qui se passoit autour d'elle. Dans cette triste situation, le Directeur d'une petite troupe de comédiens avoit proposé, avec une générosité peu commune, de donner cette représentation au profit de cette infortunée, quoiqu'elle parût incapable de reconnoître, ou même de sentir cette action ; la proposition du Directeur étoit d'autant plus louable, qu'il étoit chargé d'une nombreuse famille, & qu'on n'ignoroit pas la médiocrité de sa fortune. Quelques jeunes femmes de la ville avoient rendu visite à la malade, pour lui offrir quelques petits rafraîchissemens ; mais elle avoit obstinément refusé toute espèce

de secours pécuniaire, tant qu'elle avoit conservé l'usage de la raison. On la leur peignit sous les traits d'une personne aussi belle que noble dans ses manières; & l'on ajouta que l'on la croyoit d'une naissance & d'un rang au dessus du commun, quoiqu'elle eût poliment éludé toute conversation, l'état de sa santé, disoit-elle, ne lui permettant pas de s'y engager.

Pendant que Lord M. . . . & M Fairborn exprimoient toute la part qu'ils prenoient aux souffrances de l'infortunée, & leur admiration pour le généreux roi de ce petit théâtre, la toile se leva, & le Directeur parut sur la scène; & après avoir fait quelques excuses de sa hardiesse, il récita le prologue suivant, avec une noblesse & une sensibilité qui charmèrent tous les spectateurs.

« Ce n'est point pour verser des larmes » sympathiques sur des maux imaginaires, » que cet auditoire est assemblé : ce n'est » point pour pleurer la mort tragique » des rois ou des héros; sentir les desirs » ardens de l'ambition qui brûle pour » une dignité, ou qui s'enflamme pour

» un nom ; soupirer pour de tendres
» amans au désespoir ; partager leurs
» chagrins ou leurs joies ; trembler quand
» le sceptre de fer d'un tyran accable la
» vertu, & lève sa tête criminelle ; mé-
» priser l'époux infidèle, & compatir
» aux peines de l'épouse attentive à ses
» devoirs ; pleurer avec la veuve désolée,
» ou sur des enfans orphelins : tous ces
» motifs ne rassemblent pas ici ces ames
» généreuses. Un but plus noble nous
» a réunis ; c'est une fille du ciel, c'est
» la pitié qui vous appelle. Elle a confié
» à ma foible voix le glorieux soin de
» convier la beauté & la vertu à la fête
» qu'elle vous prépare ; elle m'ordonne
» de vous présenter une belle, vertueuse
» & souffrante, vaincue par sa douleur,
» accablée par la maladie, privée de sa
» raison, & abandonnée de ses amis.
» Vous êtes ses protecteurs ; vous allez
» lui rendre le calme & la santé. Con-
» solée par votre sourire, elle va rap-
» peler ses esprits égarés, pour vous
» bénir, vous tous qui lui avez tendu
» une main secourable dans sa détresse ;
» vous tous, qui, sans connoître sa

» déplorable hiſtoire, l'avez cru pure &
» vertueuſe, & avez verſé ſur les plaies
» de ſon cœur un baume délicieux, qui
» ne peut manquer d'opérer ſa guériſon.
» Voilà la fête que vous offre la pitié;
» voilà la récompenſe qu'elle m'ordonne
» de vous préſenter. Pour moi, humble
» organe de ſes volontés, la mienne
» eſt déja dans mon cœur, celle d'avoir
» donné tout ce que je poſſédois; le
» modeſte tribut du pauvre, & les ef-
» forts de ſa foibleſſe ».

Ce prologue, débité avec autant de grace que d'intérêt, augmenta l'impatience où étoient les voyageurs, de faire connoiſſance avec le généreux Directeur. Mais comme leurs affaires les rappeloient à leur auberge, ils lui envoyèrent un billet pour lui faire les complimens de Lord M...., de M. Fairborn, & du Capitaine Edwin, & pour le prier de leur faire l'honneur de ſouper avec eux; invitation qui fut acceptée avec reſpect, & quelques minutes après, il parut, & fut reçu par les trois amis, avec les égards dus à ſon honnêteté.

Auſſi-tôt que les gens furent retirés,

le Philanthrope, s'adressant au Directeur, dont les manières lui avoient paru au-dessus de son état, le félicita sur le succès de ses efforts, en plaidant la cause de l'humanité ; cause qui avoit inspiré sa plume aussi-bien que son cœur, & lui avoit mérité de justes applaudissemens ; & Lord M.... observant que l'assemblée étoit nombreuse, en prit occasion de demander à quelle somme se montoit la recette. Le Directeur lui apprit qu'elle alloit à trente-neuf livres quinze sous, qui, déduction faite du paiement de deux ou trois acteurs, presque aussi malheureux que l'infortunée étrangère, se réduisoit à trente-six livres. Cette somme, ajouta-t-il, est destinée à payer quelques secours de la médecine, & à lui ménager quelques ressources, en cas qu'elle prît le dessus ; rétablissement dont la garde l'avoit flatté, d'après la force de la constitution de la malade, ébranlée plutôt qu'épuisée.

D'après ces informations, Lord M... prétexta une affaire, & fit une absence de quelques minutes, pour envoyer une lettre dont on expliquera bientôt le motif ;

& Sir Francis saisit cette occasion pour tirer à part le Directeur, & lui remettre un billet de banque, en le priant d'en disposer pour les besoins de la malade.

Lorsque Lord M.... eut rejoint la compagnie, tout le monde commença à s'informer plus particulièrement de l'histoire de la jeune personne, dont la situation touchante avoit pénétré tous les cœurs de la plus généreuse compassion. Tout ce que le Directeur put ajouter aux connoissances qu'ils avoient déja, c'est qu'étant logé dans la même maison, Mme Melworth, sa femme, lui avoit rendu quelques visites, pour lui offrir les services qui étoient en son pouvoir, & c'étoit la peinture qu'elle lui avoit faite de l'élégance de sa personne & de ses manières; de sa conduite douce, résignée, humble avec dignité, qui l'avoit déterminé à s'adresser à la bienveillance du public, pour alléger des maux que la modicité de ses ressources ne lui avoit pas permis de soulager.

Mme Melworth l'avoit souvent pressée de lui permettre d'instruire ses amis de sa situation; mais sa réponse avoit toujours

été la même : Hélas ! Madame, je n'ai point d'amis : qui, à l'exception de vous seule, voudroit être l'ami d'une infortunée, poursuivie par l'indigence, accablée par la maladie & le malheur ? Elle avoit cependant, quoiqu'avec le langage d'une extrême reconnoissance, éludé toutes les offres de secours pécuniaires ; assurant que la vente de sa garde-robe seroit une ressource suffisante pour la courte durée d'une vie, qui touchoit à son terme, & même pour les derniers frais de ses funérailles.

Une idée se présenta au jeune Philanthrope ; il la communiqua à Lord M. . . & à M. Melworth, qui étoient déja entôlés sur la liste de ses amis de cœur. Comme il paroissoit que la jeune Ladi étoit d'un rang distingué, il étoit important, disoit-il, de découvrir son nom ; & comme elle avoit confié les clefs de ses coffres à Mme Melworth dans le triste & mélancolique projet auquel elle étoit attachée, elle n'abuseroit pas de sa confiance, en cherchant, en présence des trois amis, quelque lettre, dont l'adresse pût donner quelque lumière

utile à ſes intérêts. M. Melworth promit de communiquer ce plan à ſa femme, & de la diſpoſer à l'exécuter dès le lendemain; & en conſéquence, nos voyageurs ſe déterminèrent à ſuſpendre leur voyage juſqu'au milieu du jour ſuivant, & de conſacrer la matinée à tâcher de rendre ſervice à l'infortunée.

Nous nous hâtons de paſſer rapidement ſur l'étonnement de M. Melworth, en trouvant chez lui une lettre du Lord M... adreſſée à ſa femme, par laquelle il la prioit d'employer, à l'inſu de ſon mari, au moins pendant 48 heures, une ſomme égale à la recette du ſoir, en rubans & bijoux pour ſa petite famille; ſur les démarches du jeune Philanthrope pour procurer un médecin à la jeune dame, dont l'état nous intéreſſe trop pour l'y laiſſer plus long-temps.

Nos lecteurs ont peut-être remarqué qu'en racontant les ſoins généreux de notre Philanthrope & de ſon noble ami, nous avons gardé le ſilence ſur le Capitaine Edwin. La vérité eſt, qu'à l'exception de l'offre généreuſe de contribuer de ſa bourſe; il prit peu de part

au sort de cette victime du malheur. Il paroissoit mélancolique, pensif, troublé, se mêloit rarement à la conversation, & sembloit ne pas jouir de la présence de son ancien ami, quoiqu'il l'eût pressé avec tant d'instance de s'arrêter à S...

Comme Lord M.... avoit, pendant quelques années, vécu avec lui sur le pied de l'amitié la plus intime, & comme le changement de sa fortune le mettoit en état de lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin, il saisit une occasion de tirer le Capitaine Edwin à l'écart; & lui prenant la main, mon cher Tom, lui dit-il, excusez la liberté d'un ancien & toujours fidèle ami, qui desire que vous lui rendiez la confiance dont vous l'honoriez autrefois. Vous n'êtes pas heureux, Edwin; votre front est chargé de nuages, & vous gémissez sous le poids de quelqu'infortune. Est-il au pouvoir de l'amitié ou de la fortune de guérir votre ame du trouble qui l'assiége, & de vous rendre cette gaîté, cette vivacité qui vous rendoit si aimable?

Cher Lord, répondit le Capitaine Edwin, je suis en effet en proie au cha-

grin le plus dévorant ; la fortune ne peut le diminuer, & le baume même de l'amitié ne peut l'adoucir. Vous vous rappelez peut-être cette expédition où je fus commandé avec un parti, pour enlever un membre du Congrès, & sa famille, qui se rendoit au lieu où se tenoit l'assemblée. Je le manquai ; la nuit & un déguisement favorisèrent sa fuite ; mais je me rendis maître de son équipage, où étoit sa femme & sa fille, que je ramenai au camp. Vous vous rappelez aussi, que sur mes représentations, le Général leur rendit la liberté de continuer leur route. Mais ce qui, jusqu'à présent, étoit un secret pour vous, comme pour le reste de l'univers, c'est, qu'épris des charmes de Miss Midleton, je les accompagnai, sous un habit de livrée, jusqu'au lieu où le Congrès étoit assemblé, & je rendis mon précieux dépôt à un mari, à un père. Me voyant reçu de lui avec la plus vive reconnoissance du service que je lui avois rendu, & avec les témoignages les plus flatteurs d'estime & d'approbation, je me hazardai, avec la permission de l'aimable

Anna, de solliciter la seule récompense qu'il pût me donner, la main de sa fille, & j'offris de mettre sous ses yeux l'état de ma fortune, que la mort récente de mon oncle rendoit assez considérable.

Sans paroître offensé de ma demande, il me pria de lui donner du temps pour délibérer avec sa femme & sa fille, remit sa réponse au lendemain, & en même temps m'avertit, si je faisois quelque cas de ma sûreté, de m'éloigner de son logis, parce que tous les yeux étoient ouverts à l'examen, & toutes les oreilles au soupçon.

Trompé par ces spécieux prétextes, je me contentai de faire tenir un billet à ma chère Anna, pour lui faire part de mes espérances, & de la raison qui m'empêchoit de la voir; & j'allai passer la nuit dans une auberge à quelque distance de la ville, où je me dérobai à tout examen, en me mêlant avec des soldats & des laboureurs, & conversant d'un air aisé sur les affaires de la nouvelle République.

Mais j'avois l'ame trop inquiète, & ma situation étoit trop précaire pour me

permettre quelque repos ; je me levai au point du jour, & j'errai dans les champs jusqu'à l'heure où j'attendois la décision de mon sort.

Le père de mon Anna avoit donné l'ordre de m'introduire ; je fus admis sur le champ. Il me proposa de m'asseoir & de me rafraîchir ; mais je refusai l'un & l'autre, & j'attendis, en silence, mon arrêt, qui me fut bientôt prononcé en ces termes :

M. Edwin, je vous ai des obligations que je reconnoîtrai toujours ; heureux même si ce pouvoit être aux dépens de la moitié de ma fortune ; mais ce seroit insulter un homme d'honneur, comme vous, que de lui parler d'un pareil intérêt. Votre conduite envers vos captives, l'honnêteté avec laquelle vous me les avez rendues, m'ont donné la plus haute opinion de votre caractère, & je desire de tout mon cœur que vous me mettiez à portée de vous accepter pour gendre. D'après l'attachement inviolable que je porte à mon pays, vous donner ma fille, seroit l'abandonner, & me priver de la plus grande consolation de ma

vie.

vie. Vous faites profession d'être ennemi de la République qui m'a confié une partie de l'administration, & votre devoir, pour remplir vos engagemens, est de détruire un gouvernement que tous les principes de patriotisme me font une loi de défendre. Une alliance entre nous seroit donc monstrueuse, contraire à la nature, & nous déshonoreroit tous deux. Mais il y a une différence essentielle entre votre position & la mienne. Ma fortune & ma personne sont engagées au service de mon pays; & vous n'avez engagé au vôtre que votre personne. Vous pouvez donc quitter le service sans compromettre votre honneur, puisque vous renoncez dès ce moment à la rétribution qui y est attachée.

Si vous voyez l'affaire sous le même jour que moi, vous renoncerez au service de l'Angleterre. Je vous procurerai ici un établissement supérieur, à tous égards, à celui que vous avez maintenant; je vous donnerai ma fille, avec une fortune qui vous indemnisera de tout ce que vous laisserez en Europe; & vous aurez la glorieuse satisfaction de contribuer à la formation d'un empire libre,

où la vertu, le courage & les talens peuvent seuls mener à l'honneur, à la fortune & au commandement; mais si vous êtes sourd à toutes mes raisons; si, ni l'amour, ni l'ambition, ni la gloire ne peuvent vous déterminer à quitter l'étendart de la tyrannie, pour les trophées de la liberté; si vous persistez à être l'esclave d'un Monarque, & l'instrument mercenaire de l'oppression & du despotisme: adieu. Ma fille est maintenant à vingt-milles de cette place, pour s'éloigner à une plus grande distance; & elle ne vous verra plus qu'aux conditions que je viens de vous prescrire.

Un mot de plus, Sir, car il me vit prêt à lui répondre; un mot de plus, & j'ai fini. Si jamais vous avez un ami qui ait besoin de la protection de ce pays, votre recommandation la lui fera obtenir; si vous pouvez former un seul vœu qui s'accorde avec mon honneur, vous n'avez qu'à commander, je suis prêt à le remplir. Comme particulier, vous avez mon respect, mon attachement, mon admiration; mais comme l'instru-

ment de l'oppreſſion, vous avez mon dédain, ma honte & mon mépris.

C'étoit mon tour de répondre, & quoiqu'il me fût impoſſible de céder à des argumens qui, dans mon eſprit, n'avoient pas la moindre force, je m'efforçai d'éviter toutes les expreſſions qui pourroient choquer un zélé partiſan de la révolution, & détruire toutes mes eſpérances. Quoique mon honneur, mes principes, & mon intérêt, qui avoit le moins de poids dans la balance, ſe réuniſſant pour m'empêcher d'accepter le ſuprême bonheur auquel j'aſpirois, aux conditions qu'il venoit de me preſcrire, je me flattois, néanmoins, que tous les obſtacles ſeroient levés par ma promeſſe ſolemnelle, qu'auſſitôt après la concluſion prochaine des débats entre les deux contrées, non-ſeulement j'accompagnerois ſa fille pour lui rendre viſite, mais je la laiſſerois la maîtreſſe de choiſir le lieu de ſa réſidence, dût-elle la fixer en Amérique.

Mais ces raiſons, & mille autres, inſpirées par l'amour & par l'honneur; mais toutes mes ſollicitations furent ſans effet. Sourd à tous mes plans de con-

ciliation ; inacceſſible aux émotions que j'éprouvois, ce rigide Républicain perſiſta dans ſa réſolution, & preſſa mon départ par des motifs qui concernoient ſa ſûreté autant que la mienne.

Ainſi trompé dans mes eſpérances, je retournai au camp ; mais ce fut après avoir gagné un domeſtique, qui ſe chargea de rendre ma lettre à ſa jeune maîtreſſe. Je lui marquai le refus de ſon père ; en même temps je lui jurois une conſtance éternelle, & je lui indiquois le moyen de me faire tenir ſes lettres.

Nous avons donc entretenu une correſpondance de plus d'une année. Mais enfin pluſieurs de mes lettres ſont reſtées ſans réponſes ; & j'ai appris d'un officier Américain, que nous fîmes priſonnier, que Miſſ Midleton s'eſt échappée de la maiſon paternelle avec le capitaine d'un navire marchand, qui commandoit un vaiſſeau de M. Midleton.

Bientôt après cette affreuſe nouvelle, mes amis m'ayant fait obtenir une compagnie dans un autre régiment, je ſuis revenu en Angleterre, où j'ai paſſé pluſieurs mois dans l'état le plus cruel ; également

incapable d'effacer de mon cœur la première impression qu'il a reçue, & de recouvrer la tranquillité que m'a fait perdre l'infidélité de celle sur laquelle j'avois fondé mes plus douces espérances : hélas ! & la circonstance même qui devroit la bannir de ma mémoire ne sert qu'à nourrir & qu'à irriter ma douleur.

A peine le Capitaine Edwin eût-il rendu compte à son ami de la cause des chagrins qui avoient alarmé son amitié, que le Médecin vint leur dire que sa belle malade venoit d'être transportée, par son ordre, de son lit sur une chaise longue, où elle étoit tombée dans un profond sommeil ; qu'il ne doutoit pas qu'à son réveil elle ne se trouvât plus calme, & n'éprouvât quelque retour de raison ; & comme en ce cas, il étoit nécessaire de ne pas troubler son repos pendant quelque temps, il leur recommanda l'exécution immédiate du projet qui avoit été formé, pour se procurer quelque découverte.

Conformément à cet avis, toute la compagnie se rendit au logement de la malade, après avoir pris en route Mme

Melworth, qu'ils trouvèrent occupé à donner à sa petite famille les leçons du matin, & lui avoir fait ses excuses de l'interrompre dans une occupation si délicieuse pour le cœur maternel.

Arrivés à la maison, le médecin les informa que sa malade étoit encore endormie, & les pressa de terminer le plus promptement qu'il leur seroit possible; car son sommeil duroit déja depuis deux heures, & il étoit probable que son réveil n'étoit pas éloigné.

En conséquence, Mme Melworth entra dans la chambre, accompagnée du Médecin & des trois voyageurs, qui devoient être les témoins des recherches, & certifier par un écrit qu'elle n'avoit été faite qu'à leur requête.

Les coffres étoient placés à côté de la porte; le lit entr'eux & la fenêtre; en face, la jeune dame étoit assise sur le fauteuil, la tête appuiée sur l'épaule de la garde, assise elle-même à côté d'elle sur un pliant.

Pendant que Mme Melworth ouvroit les malles, & cherchoit quelques papiers, Lord M.... & le Philanthrope témoi-

gnèrent au Médecin leur desir de voir la malade, & sachant qu'il n'y avoit pas d'inconvénient à satisfaire leur curiosité, parce qu'au moindre de ses mouvemens, ils pouvoient se retirer derrière le lit; ils avancèrent deux ou trois pas, & apperçurent une image fidèle de la mort, mais de la mort sans horreur.

Pâle, maigre, affoiblie; son visage ne donnoit aucun signe de vie, excepté le mouvement des lèvres, en respirant une ou deux fois. Son bras droit, d'une blancheur éblouissante, tomboit languissamment sur l'épaule de sa garde; le bras gauche pendant sur le côté, de manière que son profil paroissoit exposé à leur vue, & présenta à leur regard une régularité de traits que les ravages de la douleur & de la maladie n'avoient pu altérer.

A la pitié succéda bientôt l'admiration, ils bénirent intérieurement l'occasion qui avoit retardé leur voyage, & rejoignant le Capitaine Edwin, qui n'avoit pris que fort peu de part à ce qui se passoit, ils lui reprochèrent son peu de curiosité, & s'efforcèrent de la faire naître par

un éloge pompeux de la belle inconnue.

Cédant à leurs instances, il s'avança vers le fauteuil, & jetant un regard froid & indifférent sur l'objet de leurs louanges, son chapeau s'échappa de sa main, il tomba sur ses genoux, & levant les mains au ciel, il s'écria, dans une espèce d'extase : C'est elle ! c'est elle ! bonté du ciel ! c'est ma bien aimée, l'infortunée que j'ai perdue, mon Anna Midleton !

Réveillée par cette exclamation, elle ouvrit les yeux, & les fixant un moment sur la compagnie qui s'étoit avancée pour relever & soutenir l'immobile Edwin, & de-là les tournant sur lui : où suis-je ? s'écria-t-elle ; j'ai cru entendre la voix de mon Edwin, & voir son ombre adorée. Ame bienheureuse ! es-tu venu pour me féliciter de mon arrivée dans les régions de l'innocence & du bonheur ? Es-tu toujours mon protecteur ? ne devons-nous jamais, jamais nous séparer ? Ensuite portant la main à son front, tout cela n'est qu'illusion, fantôme, chimère ! Je sens, je sens les chaînes de la vie. Oh ! rendez-moi ma raison. Et toi, ombre de mon Edwin, douce illusion ; ah ! reste

encore; reste, & bénis, du moins, en imagination, ta tendre, ta fidèle Anna, qui a tant souffert pour toi.

C'eût été une folie de vouloir retenir le désolé Edwin; il s'élance, se précipite aux genoux de sa malheureuse amante, il saisit ses mains, les presse contre ses lèvres, & dans une douleur muette & silencieuse, les baigne de larmes, de larmes qu'arrache du fond du cœur l'angoisse la plus déchirante.

Cette scène n'étoit pas pour être interrompue. Le silence étoit général; tous les cœurs répondoient à ses sanglots; tous les yeux répondoient à ses larmes. Elle le fixa avec un étonnement calme, une surprise tranquille. Mon Edwin, dit-elle, es-tu en effet mon Edwin; & te souvient-il encore de ton Anna? oh, non! mon Edwin est mort; mon Edwin à été tué. La guerre, l'impitoyable guerre a laissé son Anna en proie au malheur, au besoin, à la misère. Mais pourquoi m'insulter? Pourquoi me venir voir pour me déchirer le cœur? Si tu es l'ombre de mon Edwin, tu connois mon amour, ma fidélité, mon affection toujours durable.

Edwin retrouva enfin l'usage de la parole ; il s'adressa à la maîtresse de son cœur dans les termes les plus tendres & les plus passionnés ; il assura que l'idée d'être préféré par elle l'avoit préservé des dangers de la guerre, en l'engageant à se moins exposer : il releva sa tête languissante, & la pressa doucement contre son sein, il lui voua une éternelle constance & une fidélité inaltérable. Calmée & rassurée par ses protestations, elle l'examina attentivement, & jetant un cri, elle tomba dans une violente convulsion.

Le Médecin la fit aussi-tôt transporter sur son lit, & jugea à propos de laisser l'accès suivre son cours ; & la crise, comme il l'avoit prévue, se termina par un torrent de larmes. Les voyageurs avoient quitté la chambre, & Mme Melworth attendoit, dans la pièce voisine, le moment où la malade pourroit recouvrer l'usage de la parole.

Pendant l'espace d'un quart-d'heure, tous les esprits, & spécialement celui du Capitaine, restèrent dans une attente mêlée d'inquiétude, le digne Médecin les ayant flattés qu'à tant d'agitations

devoit succéder bientôt le retour de la raison. Son pronostic ne fut pas trompé; la garde, avertie par un signal, qu'elle pouvoit parler, & Mme Melworth, en entrant dans la chambre, eut le plaisir de l'entendre s'adresser à celle qui la gardoit en des termes qui justifioient l'opinion de l'habile Docteur. J'ai été très-mal, Madame, dit-elle; j'ai eu le délire, je pense; suis-je resté long-temps dans cet état? J'ai eu d'étranges songes, des visions; j'ai cru recevoir la visite d'un ancien & cher ami, d'un ami que j'ai long-temps cru au nombre de ces êtres bienheureux, dont je vais bientôt joindre la compagnie. Ai-je eu ces symptômes de fureur ou de mélancolie? m'est-il échappé quelque nom?

Dans ce moment, Mme Melworth s'approcha du lit, & lui prit la main: ma tendre, ma généreuse amie! lui dit la malade, avez-vous eu la bonté de me visiter pendant que je ne pouvois sentir vos bontés? Avez-vous aussi découvert la source de mes peines?

Ma chère Dame, répondit Mme Melworth, vous êtes encore extrêmement

foible ; ne vous fatiguez point par des questions ; le nom d'Edwin est connu de ceux qui vous approchent, & mérite bien de vous être cher.

Dites qu'il méritoit, ma tendre bienfaitrice ; hélas ! il n'y a plus d'Edwin pour moi. Je n'ai plus de secret pour vous. Oui, il étoit mon protecteur, l'ami de mon cœur, les délices de mon ame ; mais il a été tué en Amérique, & mon seul vœu est de le suivre dans des régions où nous nous réunirons pour ne plus nous séparer.

Elle prit alors quelque rafraîchissement, & son amie, la trouvant plus calme, entreprit de la convaincre de la réalité de la dernière entrevue, & de la préparer à celle qui devoit entièrement la détromper. Pour y réussir, sans lui donner le temps de revenir aux idées qu'elle vouloit prévenir, elle lui demanda comment elle avoit été instruite de la mort du Capitaine Edwin ; & sur sa réponse qu'elle la tenoit d'un scélérat qui, sous le voile de l'amitié, l'avoit mise à deux doigts de sa perte. Mme Melworth ajouta que ce traitre

avoit bien pu forger cette nouvelle pour venir à bout de ſes infames deſſeins.

Cette idée flattoit la raiſon autant que le ſentiment ; elle réveilla l'eſpérance. Mme Melworth, s'écria la malade, preſque hors d'haleine, eſt-ce un ſonge, ou ſuis-je bien éveillée ? Edwin vit-il encore ? Eſt-ce lui qui m'a preſſé aujourd'hui contre ſon ſein ? qui a pleuré ſur la malheureuſe Anna ? Eſt-ce le ſouvenir de la raiſon, ou l'impreſſion du délire ? Parlez, ma chère Melworth, ne me laiſſez pas plus long-temps en ſuſpens. Cette inquiétude ſuffit pour me priver de mes ſens, ſi toutefois j'en ai dans ce moment l'uſage.

C'étoit là le moment de lui tout apprendre. Vous êtes dans votre bon ſens, dit Mme Melworth, autant que moi-même. Oui, M. Edwin eſt vivant ; il y a deux heures qu'il étoit à vos pieds ; & tenez le voilà qui revient pour recevoir de vous à ſon tour les vœux d'un amour mutuel.

En effet, le Capitaine Edwin avoit écouté à la porte, pendant que l'aimable Mme Melworth rempliſſoit ſon meſſage ;

trop impatient pour retarder la confirmation de ce qu'elle venoit de dire; il courut au lit, & imprima un baiser sur les lèvres d'Anna Midleton, transportée de joie, convaincue, mais encore immobile d'étonnement.

Mais de peur que l'excès de la joie ne produisît l'effet qu'avoient produit la douleur & l'infortune, le Capitaine Edwin, à qui le Médecin avoit prescrit de ne pas entrer dans une longue conversation, fit violence au desir qu'il avoit de connoître des malheurs qui avoient réduit son Anna à la maladie, à la pauvreté, à l'abandon.

Mais sa fidèle Anna, qui lisoit dans son cœur, & vouloit lui donner la satisfaction qu'il desiroit, pria son amie de prendre dans une des malles un paquet adressé à son père, sur le couvert duquel elle supplioit tous ceux entre les mains desquels il pourroit tomber, de le faire parvenir à sa destination, aussi-tôt qu'on pourroit le faire après sa mort; & le remettant entre les mains du Capitaine Edwin, elle le pria d'en lire le contenu, pendant qu'elle feroit ses efforts

pour rétablir le calme dans ses esprits.

La lettre paroissoit avoir été écrite à plusieurs repriſes ; & la fin sembloit l'avoir été au moment où elle avoit perdu toute attention sur elle-même.

Après quelques réflexions sur les tristes suites de la désobéissance, & après avoir imploré le pardon de son père, elle commençoit le récit de ses malheurs. Elle avoit conservé une lueur d'espérance jusqu'à la réception de la lettre par laquelle le Capitaine Edwin lui avoit appris la dernière résolution de son père. Là, avoit commencé sa désobéissance ; elle avoit entretenu avec son amant une correspondance furtive, qui avoit engagé ses affections plus que jamais.

Dans ce moment critique, elle avoit perdu son excellente mère. L'absence de son père, employé pour le service de son pays, avoit ajouté à sa douleur. Edwin, dont la tendresse avoit été encore augmentée par ce triste événement, lui avoit proposé de fuir avec lui, & lui avoit offert la protection d'un époux & les consolations d'un ami. Agitée par un trouble que rien ne pouvoit calmer,

sans parens, sans conseil & sans guide, elle avoit cédé à ses sollicitations, & promis de se prêter à tous les plans qu'il pourroit former pour leur réunion.

Trompée indignement par un Capitaine de vaisseau américain, auquel elle avoit donné toute sa confiance, & sur le navire duquel elle s'étoit embarquée pour rejoindre son amant, elle s'étoit vue quelque temps sous la puissance d'un officier du même pays qui, depuis long-temps, avoit des vues sur elle; elle s'étoit alors cru perdue, lorsque, heureusement, ils avoient été pris par un vaisseau de guerre anglois qui, retournant en Angleterre, avoit renvoyé ses ravisseurs sur une barque de pêcheur. C'étoit ce moment qu'avoit choisi un des odieux complices pour lui annoncer, d'une manière barbare, la mort de son cher Edwin, qu'il disoit avoir vu tomber sur le champ-de-bataille. Cette nouvelle l'avoit altérée; elle avoit été en proie à de fréquens évanouissemens, à la fièvre, au délire, qui, heureusement, lui avoit épargné l'amertume de la réflexion.

A son arrivée en Angleterre, elle avoit

senti toutes les horreurs de sa situation; éloignée de son pays, renoncée par son père, sans amis, sans autre suite que celle d'une Négresse affectionnée, dont le zèle ne s'étoit jamais démenti; elle avoit inspiré l'intérêt d'une aventurière, une pitié insultante, elle avoit cherché successivement à se placer en qualité de gouvernante, de demoiselle de compagnie, avoit essuyé toutes les mortifications & les humiliations possibles, exposée dans une maison aux caprices d'une parvenue; dans une autre, aux sollicitations odieuses d'un seigneur libertin, qui, irrité de sa résistance, l'avoit fait congédier ignominieusement; obligée de changer plusieurs fois de route pour se soustraire à sa poursuite. Enfin, le poids accumulé de l'infortune & de la persécution étoit devenu si accablant, qu'il lui avoit été impossible de continuer son voyage ni sa lettre. Elle la finissoit en demandant pardon à son père, & en priant les ames sensibles d'avoir soin de sa pauvre Négresse, de la plus fidèle & de la plus affectionnée des domestiques.

En lisant ce mélancolique récit, le

Capitaine Edwin éprouva mille émotions différentes. Pendant que la fidélité, le courage & la patience de sa chère Anna rempliſſoit son cœur d'amour, d'admiration, de reconnoiſſance; ses malheurs lui tiroient des larmes, & la baſſeſſe de ceux qui l'avoient trahie ou calomniée, excitoit toute son indignation. Il auroit vengé son honneur aux dépens de sa vie; mais il étoit lui-même convaincu de sa pureté, & la défendre, l'épée à la main, c'étoit reconnoître qu'elle avoit été exposée à l'outrage d'être soupçonnée. Il prit le parti en conséquence d'abandonner ces miſérables au mépris & aux reproches de leur conscience; de veiller sur la santé renaiſſante de sa chère Anna, de ranimer ses eſprits abattus par la perſpective d'une félicité inaltérable, & de raſſurer son cœur trop ſenſible par les effuſions d'un amour pur & ſincère.

Bientôt il eut la ſatisfaction d'apprendre à ses amis, qu'après avoir dormi deux heures, elle s'étoit réveillée avec toute sa tête, qu'elle étoit tombée dans un doux ſommeil, & qu'il avoit envoyé promptement à B... chercher sa bonne Né-

greſſe, dont les ſoins & les attentions contribueroient au prompt rétabliſſement de ſa ſanté.

Nous laiſſerons les aventures de M. Melworth, qui n'offrent rien de bien intéreſſant. Il ſuffira de dire que tour-à-tour commerçant, ruiné par la vanité qu'il avoit de vivre avec de grands ſeigneurs, abandonné de ſes nobles amis, réduit à ſe ſervir de ſa plume ; écrivain périodique, hiſtorien aux gages des libraires ; comédien, directeur de troupes, en proie au beſoin, à l'humiliation, au mépris ; il eut à ſe louer de l'heureuſe occaſion qui lui donna la connoiſſance de nos généreux amis.

Il fut impoſſible de faire accepter au digne Médecin aucune récompenſe. Il conſentit ſeulement à aller paſſer quelque temps avec chacun d'eux, auſſi-tôt qu'il ſeroit établi dans ſon habitation. Le Capitaine Edwin promit de leur donner de fréquentes nouvelles de Miſſ Midleton ; & il pria le Lord de lui ſervir de témoin dans la cérémonie qui devoit aſſurer ſon bonheur.

Enfin, ils prirent congé des Dames,

& les laissèrent en pleurs, ainsi que le sensible Directeur. Le front serein du bon Médecin ne put s'empêcher de se couvrir d'un nuage, & le cœur généreux du courageux Edwin ne put se défendre d'un serrement qui suspendit un moment la joie dont il étoit enivré.

CHAPITRE XVI.

Où la toile tombe, après que tous les Personnages du drame ont fait la révérence au Public.

COMME nos amis persistèrent dans leur intention de voyager toute la nuit, & qu'aucun accident n'interrompit leur voyage, ils arrivèrent chez M. Thompson le matin du jour suivant, & présentèrent à ce respectable vieillard leur requête unanime. Le lendemain, M. Thompson, accompagné de son petit-fils & de son noble ami, en fit part à Sir William & à Ladi Fairborn; &

comme il n'y avoit d'autre objection que la jeuneſſe du Philanthrope, difficulté que levoit aiſément la maturité de ſes vertus, & la ſolidité de ſon jugement; il ne reſtoit plus qu'à mettre des bornes à l'excès de généroſité de Lord M..... & de M. Thompſon, en dotant les deux époux, & dans cette vue, notre héros fut obligé d'appeler à ſon ſecours Sir Félix Benefold.

Le mariage, à la requête de M. Thompſon, fut célébré par ſon vieux & reſpectable Chapelain, dans l'égliſe d'Eaſt-Burn, en préſence de Sir Félix & de Ladi Benefold, qui avoient conſenti à conduire leur belle pupile, & à aſſiſter à la célébration. Comme Lord M.... avoit deux maiſons montées, dont l'une étoit à une journée de chemin d'Eaſt-Burn-Hall, il preſſa ſon frère & ſa ſœur d'y fixer leur réſidence, alléguant la commodité de cette ſituation pour entretenir une correſpondance prompte & fréquente entre les différentes branches de la famille, & en particulier pour les viſites de M. Thompſon, qui avoit conçu la plus tendre affection pour ſa

petite-fille, affection qui le cédoit à peine à celle qu'il avoit toujours portée à son bien-aimé adoptif.

Nous pourrions peut-être donner encore une autre raison du zèle que Lord M... mit à faire accepter son offre. Les charmes & le mérite de Miss Fairborn avoient fait une profonde impression sur son cœur ; & comme il se proposoit de passer une grande partie de son temps avec sa sœur bien-aimée, avec son bienfaiteur, son ami, son frère ; tous ses vœux furent remplis par leur consentement.

La joie dont notre héros étoit enivré ne lui fit pas oublier ceux qui avoient des droits à son amitié, à son estime ou à sa reconnoissance. Il offrit au fidèle compagnon de ses études & de ses voyages, à l'honnête Jérémie, un revenu honnête & indépendant ; mais ce fidèle domestique refusa décidément cette preuve de son affection, déclarant que son existence ne pouvoit avoir de prix à ses yeux, qu'il la tiendroit de son ancien maître, de son respectable bienfaiteur. Bientôt il proposa d'unir son sort à celui de l'honnête veuve qui l'avoit remplacé dans l'inf-

pection de la basse-cour; & quelque surprise que cette proposition causât à M. Thompson, qui ne l'avoit jamais connu pour être fort assidu auprès du beau sexe, ce généreux Patron lui signifia son intention de se charger des premiers fruits de son mariage, & de lui faire bâtir & meubler une jolie maison dans le parc, pour sa résidence & celle de sa future épouse.

Le bon vieux Chapelain, dont le cœur étoit déja bien récompensé par l'honneur d'unir le héros de notre histoire avec la vertueuse Elisa, reçut, le jour des noces, des mains de Sir William Fairborn, la nomination d'une bonne cure, compatible avec son bénéfice.

Par le crédit de Lord M.... le digne M. Lowther fut bientôt élevé de sa situation obscure à un emploi des plus lucratifs & des plus honorables, analogue à sa profession, & par la générosité de ses premiers bienfaiteurs, Sir Felix & Ladi Benefold, le transport de sa nombreuse famille fut effectué sans gêner sa bourse; & son entrée dans son nouvel emploi, marquée par un train conforme

à son mérite & au rang qu'il venoit d'obtenir. Nous croyons que le lecteur nous saura gré de lui faire connoître plus particulièrement cet honnête citoyen, & le récit de ses aventures ne sera pas déplacé lorsqu'il ne suspendra plus l'intérêt de l'action principale.

Une année après le mariage de Sir Francis, la place de Collecteur de la douane, au port de D... dans le voisinage de Lord M.... étant venu à vaquer, le Lord & son ami, qui venoient d'obtenir une place dans le Parlement, réunirent leur crédit pour procurer cette place au généreux Melworth, & lui rendirent l'aisance, la paix & le bonheur.

Sur cette liste des humbles amis & des obligés de notre Philanthrope, nous n'oublierons pas l'honnête & fidèle Irlandois. Sir Francis ayant raconté son intéressante histoire à Lord M... cet excellent citoyen qui, ayant lui-même versé son sang pour la défense de sa patrie, ne pouvoit manquer de respecter un soldat blessé, proposa de l'établir comme portier à la porte de son parc; & en conséquence, Terry Connel, sa fidelle Sukey, &

& sa petite famille, se virent tous établir dans une aisance qui ne leur laissoit d'autre vœu à former que celui de pouvoir exprimer leur reconnoissance.

Il ne nous reste plus qu'à informer nos lecteurs, qu'aussi-tôt après le parfait rétablissement de Miss Midleton, elle donna sa main à son cher Edwin, & que Lord M.... se rendit à Bath pour représenter son père dans cette occasion. Comme la cessation des hostilités avoit fait réformer le régiment où servoit le Capitaine, il se rendit de bon cœur aux desirs qu'avoit son épouse de se reconcilier avec son père; & Lord M.... eut la satisfaction d'apprendre que, non-seulement il avoit pleinement réussi par rapport au motif de son voyage, mais que le vieillard & son gendre étoient maintenant engagés dans un combat d'amitié, le Capitaine voulant disposer de ses possessions en Angleterre, & M. Midleton de ses propriétés d'Amérique, afin que le père & la fille ne fussent plus séparés.

HISTOIRE DE M. LOWTHER.

Nous avons promis de faire connoître cet homme généreux qui a joué un si beau rôle dans la partie la plus intéressante de notre histoire. Il va lui-même faire le récit de ses aventures.

LA première partie de ma vie ne fut pas marquée par des événemens singuliers ou malheureux. Mon père, Ecclésiastique respectable, qui résidoit dans la partie de l'oueſt, avoit donné lui-même à ses enfans une fort bonne éducation, dans une école qu'il avoit établie pour augmenter son modique revenu. Du petit nombre de ses élèves étoit le second fils du Lord S.... qui, malgré sa hauteur, & un assez mauvais caractère, faisoit profession d'être mon ami, & me donnoit une préférence marquée sur mon frère & sur mes autres camarades. A l'âge de quinze ans, mon père me plaça chez un Chirurgien fort employé, dans

une ville voisine. Au bout de cinq ans, mon patron fut si content de moi qu'il m'offrit de m'intéresser dans ses affaires; mais ses dépenses imprudentes, les dettes qu'il contractoit, & dont je ne voyois pas la possibilité de le tirer; l'amour que m'avoit inspiré la fille, recherchée par un parti fort riche, & que je ne voulois pas associer au sort d'un homme qui n'avoit point encore d'existence assurée; tous ces motifs m'empêchèrent d'accepter sa proposition.

Un legs modique d'un de mes oncles, qui m'échut alors, me fit former la résolution de l'employer à me perfectionner dans mon art; & dans ce dessein, je me rendis à Londres, où je suivis les cours & les hôpitaux l'espace d'une année, à la fin de laquelle, trouvant mes finances considérablement diminuées, & me trouvant en état de commencer ma profession, je me disposai à retourner dans mon pays natal dans l'intention de m'y établir.

Quelques jours avant celui de mon départ, le hazard me fit rencontrer mon ancien camarade d'étude, M. S..., alors

Capitaine de vaisseau, qui me reconnut & m'invita fort honnêtement à déjeûner chez lui le lendemain, à Piccadilly. Je me rendis à son invitation, & je fus reçu avec autant de politesse que d'amitié.

Dans le cours de la visite, le Capitaine S.... fit tomber la conversation sur mes projets de fortune, & apprenant que mon intention étoit de quitter la capitale pour aller m'établir dans le voisinage de mes amis, il désapprouva mon plan, & me suggéra une idée si analogue à mes inclinations, que je ne balançai pas un moment à l'adopter.

Il étoit nommé Commandant d'un vaisseau de ligne qui venoit de sortir du chantier. Il me proposa de subir les examens requis, & de devenir Chirurgien en second sur un vaisseau en activité, se faisant fort, au bout de quelques mois, de me faire nommer en chef sur son propre vaisseau, qui seroit prêt à mettre à la voile, & dont la destination étoit de renforcer la flotte angloise dans les Indes occidentales.

Je pris congé de mon futur Com-

mandant avec les sentimens de la plus vive reconnoissance, & trois jours après je retournai le voir, muni des attestations nécessaires. Une lettre qu'il me donna, me procura la place de Chirurgien en second sur une frégate, alors à Porstmouth, mais destinée à croiser dans le canal; & après avoir fait mes adieux à mon patron, je me rendis à bord.

Après une croisière de deux mois, la prise d'une frégate françoise, après le combat le plus vif, me fournit l'occasion de déployer mes talens. Le Capitaine fut si content de ma conduite qu'il m'offrit la place du Chirurgien en chef, qui se retiroit. Mais mes engagemens avec le Capitaine S... me forcèrent de refuser sa proposition; & une seconde croisière fut aussi utile à mes connoissances qu'à ma fortune.

A mon second voyage, je trouvai le vaisseau du Capitaine prêt à mettre en mer, & une lettre par laquelle il m'annonçoit ma nomination au poste de premier Chirurgien sur son navire, & une semaine après, il arriva lui-même à

Portsmouth, m'installa dans la place, & me présenta aux Officiers du vaisseau comme son ancien camarade d'étude, & comme un ami digne de toute son estime.

Pendant la traversée, je reçus du Capitaine un traitement au dessus de mes vœux les plus ardens ; notre commerce étoit sur le pied de la familiarité la plus intime, & j'avois toute sa confiance. Il n'est donc pas étonnant que je fermasse les yeux sur son humeur insolente & capricieuse dont se plaignoit hautement la majeure partie des officiers de l'équipage.

A notre arrivée à la Jamaïque, il eut ordre de prendre le commandement d'une petite escadre, destinée à protéger une Isle que sembloient menacer les préparatifs de l'ennemi, & fut reçu avec le respect & les égards que méritoient son rang & sa mission, chaque habitant se faisant un devoir de traiter magnifiquement le Commodore & les autres Officiers de l'escadre.

Parmi ceux qui se distinguèrent le plus dans cette occasion, fut M. Sainthill, dont la générosité égaloit l'opulence. Le

Capitaine mangea souvent chez lui, & fut invité, ainsi que ses meilleurs amis, à venir toutes les fois qu'il lui plairoit. A ce titre je fus admis fréquemment dans une maison qui me plaisoit beaucoup ; c'étoit le séjour de l'harmonie & du bonheur. L'honnêteté de Mme Saint-hill étoit aussi distinguée que sa beauté, & son mari n'étoit pas moins sensible aux charmes de son esprit qu'à ceux de sa personne.

Quelques visites dans cette heureuse famille me firent connoître le caractère de mon patron sous un jour bien moins favorable. Je découvris que c'étoit un libertin sans aucun principe, & peu délicat sur les moyens de contenter ses passions, quelques criminelles qu'elles fussent.

Cette découverte étoit affligeante ; mais quelles furent mes alarmes, lorsqu'il me fit entendre, d'une manière trop claire pour en douter, qu'il comptoit sur moi comme sur un confident sûr, & même comme le ministre de ses infames desirs, emploi contre lequel mon ame se révoltoit avec tant d'horreur, que sa première tentative essuya un refus

formel. Alors bien convaincu qu'il s'étoit méprís sur mon compte, à sa vile amitié succéda la froideur, & bientôt la haine la plus active & la plus funeste.

Il avoit loué une petite maison sur le rivage pour le temps que continueroit sa station. Son projet étoit d'inviter les deux époux à dîner à bord, de faire demander M. Sainthill par un prétendu exprès pour des affaires pressantes; de garder Mme Sainthill jusqu'au soir, & de l'attirer, sous quelque prétexte, dans sa maison, où le diable seroit bien malin, disoit-il, s'il lui faisoit manquer son coup. Je devois jouer un rôle dans cette abominable intrigue, & il eut l'insolence de me répéter deux fois son infame proposition.

Le tonnerre m'avoit frappé; J'eus besoin de quelques minutes pour faire ma réponse. J'affectai de sourire, & lui demandai s'il me regardoit comme le plus grand misérable qui fût sur la terre. Je n'ai jamais eu cette idée de vous, me répondit-il avec hauteur; mais dès ce moment je vous regarde comme tel, si vous refusez de répondre aux obligations

que vous m'avez, ou si vous osez trahir ma confiance.

Nous arrivons à la porte de sa maison; je le quittai sans lui répondre, & me retirai dans ma chambre, où je passai une nuit fort agitée, me flattant toutefois que le lendemain, devenu plus raisonnable, il chercheroit à me faire oublier une conduite aussi insultante, ne fût-ce que par la crainte de voir divulguer ses intentions coupables, contre le repos & l'honneur d'un homme respectable & de sa vertueuse épouse.

Mais je fus bien trompé dans mon attente; je ne connoissois pas encore toute la perfidie & l'audace du scélérat dont j'étois malheureusement l'obligé. Il étoit loin de renoncer à ses projets; & au lieu de chercher encore à me gagner, il m'envoya de grand matin ordre de me rendre à bord & de ne pas quitter le vaisseau sans sa permission spéciale.

J'obéis, & comme le premier Lieutenant étoit un homme respectable, & mon ami intime, je lui communiquai ce qui s'étoit passé la veille, & deman-

dai ſon avis dans la ſituation critique où je me trouvois.

Mon récit ne le ſurprit pas; ſa pénétration & ſon expérience l'avoient mené à des obſervations qui avoient échappé à ma jeuneſſe. Il connoiſſoit bien ſon Capitaine, & éludant avec reſpect toute intimité avec lui, il avoit échappé aux chagrins où j'étois tombé.

D'après ſon avis, je ne laiſſai pas même ſoupçonner à aucun officier la méſintelligence ſurvenue entre le Capitaine & moi. A ſon retour à bord, je ne fis point attention à ſa froideur, toute marquée qu'elle étoit; mais je continuai à le traiter avec civilité par-tout où je le rencontrois ſur le tillac; car je ne mangeois plus à ſa table; je n'entrois plus familièrement dans ſa chambre.

Décidé à ne demander ainſi qu'à ne recevoir aucune grace de lui, je reſtai conſtamment à bord pendant qu'il fut toujours à terre, juſqu'à ce que l'ordre arriva de la Jamaïque de revenir à notre première ſtation; & comme le vaiſſeau devoit faire voile dans deux ou trois jours, ayant quelques affaires à regler dans l'Iſle,

je me hazardai d'aller à terre à la faveur de la nuit, & de l'aveu du premier Lieutenant, qui commandoit alors le vaisseau. Cependant il me recommanda d'éviter, s'il étoit possible, d'être vu par notre tyran, qui pourroit se prévaloir de ma prétendue désobéissance, pour se venger de moi, & lui causer quelque désagrément à lui-même, jaloux comme il l'étoit de la supériorité de son mérite, & du respect que lui portoit tout l'équipage.

Conformément à son avis, je me rendis à la ville par des sentiers peu fréquentés, & mes affaires terminées, je repris le même chemin, enveloppé dans une large redingotte, pour n'être pas reconnu, & armé d'un couteau de chasse que je portois à la main, lorsqu'au milieu de ma route, mon oreille fut frappée des cris perçans d'une femme, assez près de moi, & dans le même sentier; & comme la voix qui appeloit du secours sembloit venir d'une personne qui couroit le plus grand danger, je tirai mon couteau de chasse, & m'avançai avec toute la vîtesse dont j'étois capable.

Il étoit dix heures du soir, & la nuit étoit très-noire. Je crus que c'étoit quelque voyageur tombé entre les mains des voleurs, & qui se débattoit pour n'être pas tiré hors du chemin, & au moment que je m'approchai, j'apperçus deux hommes, dont l'un étoit couvert comme moi, d'une large redingotte, & tiroit violemment une femme, qui résistoit de toute sa force; mais dont la voix, presque éteinte, annonçoit l'affoiblissement ou la terreur.

Comme je menaçois les auteurs de cette violence de leur donner la mort s'ils ne lâchoient la dame, ils quittèrent prise; l'un se mit à fuir, & pendant que je saisissois l'autre, embarassé dans sa redingotte, il se tourna brusquement vers moi, & d'un ton que je ne reconnus que trop, & qui retentit encore à mes oreilles : infame, s'écria-t-il, c'est vous! qu'est devenue cette prétendue délicatesse dont vous vous parez? Vil hypocrite, votre tête me répondra de cette détestable entreprise. — Mme Sainthill, ma chère Mme Sainthill, je me flatte ne vous n'avez pas été insultée. La pro-

vidence m'a guidée ici pour défendre votre honneur, & probablement vos jours.

Il n'eſt pas beſoin de vous apprendre que l'aſſaſſin n'étoit autre que le Capitaine, dont l'audace effrontée, tournant l'apparence du crime contre l'innocent, me frappa d'étonnement, & qui eut le front de répéter l'accuſation avant que j'euſſe pu reprendre mes eſprits pour me juſtifier; ſilence qui parut une conviction. La jeune dame y fut trompée, & recouvrant l'uſage de la parole, qu'on lui avoit ôté en lui mettant un mouchoir ſur la bouche, elle devint un témoin contre moi. J'eus beau proteſter de mon innocence, & vouloir lui ouvrir les yeux, je ne pus la tirer d'erreur, & mes efforts paſsèrent pour une nouvelle preuve d'impudence.

Le ſcélérat triomphoit; il oſa même me demander le nom de mon complice. La Ladi déclara que, retournant chez elle, après avoir rendu viſite à un voiſin malade, elle avoit été attaquée par deux hommes qui avoient forcé ſes deux Nègres, ſous peine de mort, de la laiſſer à leur merci. Ils l'avoient fait ſortir par

force du sentier, lui avoient fermé la bouche avec un mouchoir, & paroissoient décidés à lui faire prendre le chemin d'une maison assez éloignée, où l'on appercevoit de la lumière, & que leurs motifs, quels qu'ils fussent, auroient vraisemblablement été remplis sans son généreux secours. Elle le regardoit comme le protecteur de son honneur, & jusqu'au dernier moment de sa vie, elle le béniroit comme l'heureux instrument dont la providence s'étoit servie pour la sauver d'un danger dont l'idée seule la faisoit frissonner d'horreur.

A ce triste récit, elle ajouta que de tous les hommes, celui qu'elle auroit le moins soupçonné d'un pareil outrage, c'étoit M. Lowther, dont les manières honnêtes, le caractère doux & complaisant, & la bienveillance apparente lui avoient mérité l'estime de ses connoissances & l'attachement de ses amis.

Ce discours de Mme Sainthill étoit bien dur pour moi; cependant il me donna un rayon d'espérance. La maison dont elle avoit parlé étoit celle que le Capitaine avoit louée, & cette circonf-

tance, dont je ne pouvois douter, m'inſpira la réſolution de répéter mes proteſtations d'innocence, & de récriminer contre mon lâche accuſateur avec aſſez de force pour le couvrir de confuſion.

Encouragé par cette idée, je le défiai de répéter ſon accuſation en préſence de M. Sainthill, ou du Gouverneur de l'Iſle, devant lequel je me déclarai prêt à paroître pour venger ma réputation; mais ce n'étoit pas là ſon deſſein. Il ſentoit que ſes vains prétextes ne pourroient pas plus ſoutenir la lumière que ſes actions, & trembloit à la ſeule idée de paroître devant un tribunal impartial & pénétrant. Cependant pouvoit-il s'y refuſer ſans s'expoſer aux plus violens ſoupçons?

Mais le diable n'abandonna pas ſon digne élève dans ce moment critique. Les Négres de Mme Sainthill, qui n'avoient fait que ſe cacher derrière une haie, reparurent, ainſi que le domeſtique de confiance du Capitaine, accompagné de trois ou quatre perſonnes, qu'il prétendit avoir amenées au ſecours de la dame artaquée.

La ſcène changea; l'embarras de mon

persécuteur fut dissipé ; il rejeta avec mépris mon offre de comparoître devant le Gouverneur, & le représenta comme un subterfuge pour échapper des mains de la justice, & ordonnant à son domestique & à ses dignes adjoints de m'arrêter, il leur dit de me conduire sur le champ à bord, & de me remettre entre les mains de l'officier qui commandoit à sa place, avec injonction positive de m'enfermer dans ma chambre, & de mettre une sentinelle à ma porte, & de me priver de plume, d'encre & de papier.

Je me soumis à ma destinée, mais ce ne fut pas sans avertir la jeune dame de se défier d'un traître qui avoit médité depuis long-temps sa ruine, & qui l'auroit consommée, sans un obstacle qui l'avoit sauvée, à la vérité aux dépens d'une réputation qui m'étoit plus chère que la vie ; mais j'espérois qu'elle seroit un jour vengée d'une si fausse imputation. Je l'exhortois à examiner, autant par justice pour son vrai défenseur, que pour sa propre sûreté, les circonstances de cette affaire, & de ne pas rester la dupe d'un scélérat qui avoit rejeté sur

moi l'infamie dont il étoit coupable, & qui s'efforceroit de lui faire partager ou son crime ou mon malheur. Alors le Capitaine observant que Mme Saint-hill paroissoit frappée de mes avis, & craignant quelque nouvel éclaircissement, il la pressa de ne pas écouter plus long-temps un malheureux, ni de s'exposer à la fraîcheur de la nuit, & en même temps renouvela l'ordre de s'assurer de ma personne à son complice & à ses compagnons.

Ce fidèle ministre des infames plaisirs de son maître, qui sentoit tout ce qu'il devoit attendre d'un pareil service, me menaça de me tuer si j'ouvrois la bouche, & m'ordonna insolemment de marcher, ce qu'il étoit prudent dans ma situation de faire sans résistance. Arrivés au rivage, je trouvai que nous étions fort éloignés de l'endroit où le bateau qui m'avoit amené devoit m'attendre, & j'en vis avec quelque surprise un autre tout prêt, monté par six vigoureux drôles, dont deux seulement nous accompagnèrent. Le premier Lieutenant, convaincu que ce n'étoit pas le temps de s'opposer aux

ordres qu'il recevoit, donna les siens pour les faire exécuter, & je fus conduit à ma chambre, où l'on m'abandonna à des réflexions dont l'amertume ne pouvoit être adoucie que par le témoignage de ma conscience, & une ferme confiance dans ce grand Etre qui n'abandonne jamais l'homme vertueux.

Je restai dans cette solitude jusqu'au troisième jour après notre arrivée à la Jamaïque, lorsqu'un des Lieutenans, entrant dans ma chambre, me dit de me préparer à descendre à terre, où une barque devoit me conduire dans une heure. Quel fut mon étonnement quand, après avoir mis pied à terre, l'Officier qui m'avoit accompagné, & qui avoit gardé jusques-là un profond silence, me prit cordialement par la main, m'annonça que je venois d'être nommé Chirurgien sur un autre vaisseau du même rang, & me félicita de n'être plus sous un tyran abhorré de ses propres Officiers & détesté de tous ceux qui le connoissoient.

Il m'apprit aussi que M. Forrester, mon ami, venoit d'être nommé Com-

mandant d'un Sloop ; il avoit cru devoir aller remercier l'Amiral de la promotion, & étoit arrivé dans la maiſon où il réſidoit préciſément au moment où le Capitaine S.... venoit d'entrer. Sa préſence inattendue avoit paru embaraſſer ſon ancien Commandant, & interrompu un récit qu'il avoit bientôt compris être mon prétendu crime. L'accuſateur avoit voulu continuer ; mais il avoit paru ſi troublé, que l'Amiral s'étoit adreſſé au Capitaine Forreſter pour être inſtruit de ma conduite précédente, & de mon caractère ; Il avoit été ſi ſatisfait des éloges zélés de ce digne Officier, qu'il avoit fait entendre à mon accuſateur qu'il craignoit un peu d'exagération, & lui avoit annoncé que ſon intention étoit de m'envoyer chercher & de m'examiner en ſa préſence.

La ſeule idée de la confrontation avoit tellement augmenté le trouble de mon accuſateur, déja déconcerté, que le pénétrant Amiral n'eut pas beſoin d'autre preuve de mon innocence. Ne voulant pas entrer dans un éclairciſſement déſagréable avec un homme du rang du Ca-

pitaine, & qui avoit de si puissans amis, il se contenta de lui proposer l'échange du Chirurgien du R.... contre moi, & cette offre, le Capitaine S... la reçut avec un air de satisfaction, abandonnant une accusation à laquelle, si elle eût eu la vérité pour base, il n'eût pu renoncer sans renoncer en même temps au caractère d'homme d'honneur, d'Officier & de Gentilhomme.

D'après ces nouvelles, je me mis à chercher mon bon ami le Capitaine Forrester, & ayant eu le bonheur de le rencontrer, il m'introduisit chez l'Amiral, qui me reçut fort honnêtement & me confirma ma nomination à la place du R —., mais garda le silence sur la cause de ce changement; cette précaution me fit beaucoup de peine. J'aurois bien désiré me justifier devant cet excellent homme. Mais je ne crus pas devoir hazarder de ramener un sujet qu'il sembloit affecter d'oublier.

A mon retour en Angleterre, pendant qu'on réparoit le vaisseau, je saisis ce temps pour visiter mes amis. Mais avant que je pusse revoir la paisible de-

meure de ma jeuneſſe, & pendant que mon cœur ſe livroit d'avance à la joie de me retrouver avec mes tendres parens, j'eus le chagrin d'apprendre qu'ils avoient payé tous deux la dette de la nature. Pour comble de mortification, j'appris auſſi que mon vieux Patron étoit mort, laiſſant ſa fille, ſans fortune, à la merci d'un monde inſenſible, & d'un amant intéreſſé qui n'avoit pas manqué de diſparoître à ſa grande ſatisfaction, & qu'elle ſollicitoit actuellement ſes amis de la placer dans quelque état où elle pût tirer parti de l'éducation ſoignée & brillante qu'elle avoit reçue.

Je ne pouvois qu'être ſenſible à la détreſſe de ma bien aimée. Mais j'avois au moins la conſolation de lui donner une preuve de la ſincérité, d'un ſentiment tenu juſques-là renfermé dans mon cœur, en la preſſant d'accepter ma main dans un temps où l'on ne pourroit me prêter aucune vue intéreſſée, & je courus au lieu où réſidoit le plus cher objet de mes vœux, avec l'ardeur la plus pure, avec un empreſſement animé par l'amitié, la tendreſſe & la compaſſion.

Ma réception fut telle que je pouvois l'attendre du sens droit & de la vertu de ma chere Jémima; sa conduite fut tout à la fois délicate & franche. Elle avoua l'attachement que je lui avois inspiré; mais s'efforça d'éluder une proposition qu'elle dit être trop noble & trop généreuse pour être acceptée.

Je trouvai bientôt cependant les moyens de vaincre des scrupules fondés sur des raisons fausses, quoique spécieuses, & après m'être assuré la possession d'un trésor, dont le prix n'a fait qu'augmenter à mes yeux, je retournai avec ma prise à Plymouth. La femme & la famille du Capitaine Forrester, étoient établies dans un village charmant, à une petite distance du port. J'y louai une maisonnette pour ma femme dans le voisinage, je la fournis de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, & mon départ, car je m'étois engagé à repartir avec le Capitaine Forrester, quoique plus pénible que je ne puis l'exprimer, n'étoit pas au moins rendu le plus douloureux par la crainte de la laisser dans l'embarras.

Après quatre mois d'absence, je retournai à Plymouth avec ma part d'une prise considérable. Comme il n'y avoit pas de malade à bord, le Capitaine me permit d'aller à terre, &, chargé d'un ménage pour son épouse qu'il comptoit rejoindre le lendemain matin, je volai sur les ailes de l'amour auprès de ma chere Jémima.

Mais, à ma grande surprise, je rencontrai le même Lieutenant de vaisseau qui m'avoit fait sortir de ma prison en arrivant à la Jamaïque. Il m'apprit le retour du Capitiane S... en Angleterre, & quoique je ne fusse plus dans la dépendance de cet homme sans pitié, cette nouvelle me causa un serrement de cœur dont je ne pus me rendre maître; en approchant de ma maison, je fus saisi d'un tremblement & d'une sueur froide qui me laissa à peine la force d'arriver jusqu'à la porte.

Dans ce moment mes terreurs furent justifiées par les cris de mon épouse, qui du ton le plus plaintif, dans les termes les plus touchans, imploroit l'assistance du ciel & la pitié d'un misérable qui

ne sembloit guère disposé à lui en témoigner.

La rage me rendit les forces ; d'un coup de pied, je jetai la porte en bas, & j'entrai dans la salle où je vis ma pauvre Jémima, pâle, échevelée, en désordre courant pour se jeter dans mes bras & tomber évanouie à mes pieds.

Mais quel fut mon étonnement, lorsque, jetant les yeux autour de moi, j'apperçus l'infame Capitaine, que la terreur avoit cloué sur le parquet. L'état de mon épouse ne put m'empêcher de tirer sur le champ vengeance de son attentat, je courus à lui, je l'accablai de coups qu'il reçut sans la moindre résistance, je le jetai dans la rue, & je revins porter du secours à ma femme que quelques sels firent revenir à elle, & qui me conta tout ce qui s'étoit passé.

A son retour d'Amérique, le Capitaine S... lui avoit écrit un billet fort honnête pour lui faire compliment sur son mariage, & lui demander la permission de lui rendre visite, dans le dessein de lui donner quelques éclaircissemens sur la mépriſe qui avoit causé tous

tous ses torts avec moi, qu'il promettoit au reste de réparer par tous les services.

Elle s'étoit déterminée à le recevoir par le conseil de M. Forrester, qui lui avoit tenu compagnie à sa première visite. Il avoit obtenu la permission de les voir sur le pied d'un ami, & n'avoit jamais manqué de faire annoncer sa visite par un message. Enfin sa conduite avoit été si délicate & si mesurée, qu'il avoit gagné l'estime des deux Dames, & qu'elle, en particulier, s'étoit félicitée de se voir reconcilier avec moi, un ami qui pouvoit m'être utile.

Mais l'après dîner de ce jour fatal, elle avoit envoyé sa domestique à Plymouth, pour voir s'il y avoit des lettres de moi. Elle avoit tardé beaucoup à revenir, arrêtée comme nous le fûmes depuis par un stratagême de l'ennemi de notre repos. Vers le soir, le Capitaine S — avoit frappé à la fenêtre de la salle où elle travailloit, & lui avoit demandé si elle étoit disposée à venir avec lui jusques chez son ami, où il avoit déjà passé & promis de revenir pour prendre le thé. Elle avoit eu l'im-

prudence d'accepter, & l'avoit prié d'entrer, & de se reposer pendant qu'elle iroit prendre son chapeau. Durant cette courte absence, il s'étoit hâté de fermer la porte, & à son retour l'avoit prié de s'asseoir, parce qu'il avoit des choses de la plus haute importance à lui communiquer. Elle avoit commencé à l'alarmer, & l'avoit supplié instamment de différer sa confidence quelle qu'elle fut, jusqu'a ce qu'ils fussent arrivés chez M. Forrester. Alors il lui avoit pris les mains, s'étoit mis à louer sa beauté, éloge qu'elle avoit interrompu en insistant pour qu'il la laissât. Il avoit persisté à la retenir, & commencé à prendre des libertés dont elle s'étoit défendue de tout son pouvoir, jusqu'à ce qu'il plût au ciel de faire un miracle en sa faveur, en m'envoyant à son secours au moment que ses forces étoient épuisées.

Sans en parler à mon épouse, à laquelle je ne voulois pas donner une nouvelle alarme, je m'attendois à recevoir le lendemain matin un message, où il me demanderoit raison de l'insulte qu'il avoit reçue, & j'avoue que je ne sentois pas

la moindre répugnance à délivrer le monde de cet infame scélérat. Contre mon attente, je n'entendis pas parler de lui ; en conséquence, après avoir promis à M. Lowther de revenir dîner, je courus à Plymouth, armé de pistolets, & je me rendis à son logement où j'appris avec surprise qu'il étoit parti pour Londres à cinq heures du matin.

Ne pouvant obtenir d'autre satisfaction, je me consolai en publiant partout l'histoire de son insulte & de ma vengeance, & comme le vaisseau où j'étois employé étoit sur le point de partir, je me disposai à mon voyage, déterminé à ne plus laisser M. Lowther dans une situation peu sûre, mais de la placer dans quelque respectable famille, jusqu'à mon retour.

Mais le génie infernal de mon persécuteur avoit trop bien médité ma ruine. Il avoit employé tout son crédit à me nuire, & j'eus la mortification de trouver un autre Chirurgien nommé à ma place. Hors d'état de combattre un si puissant adversaire, je résolus d'employer mon foible Capital à m'établir dans

quelque Ville de province, & fortement approuvé par M. Lowther qui se réjoüissoit dans l'idée d'avoir toujours son protecteur auprès d'elle, je me fixai dans la Ville de T —, & je commençai l'exercice de ma profession avec les plus flatteuses espérances de succès.

A peine avois-je eu le temps de rasseoir mes esprits que, le Capitaine S... me fit attaquer en réparation d'honneur. La plainte portoit que j'avois publié des particularités qui attaquoient sa réputation, & comme gentilhomme & comme officier. Après avoir dépensé à me défendre le peu d'argent comptant qui me restoit, ne pouvant produire de témoins des faits que j'avois avancés, je fus condamné à mille livres de dommages & intérêts.

Incapable de payer une somme aussi exorbitante, je ne pouvois éviter la prison que par la fuite, & après avoir fait de l'argent comptant de tous mes effets, je partis furtivement pour Bristol, accompagné de la fidelle compagnie de mes disgraces, & d'un enfant dont la naissance avoit été hâtée par l'issue malheureuse de mon procès.

Obligé de m'engager en qualité de Chirurgien sur une lettre de marque, après l'avoir été d'un vaisseau de ligne fait prisonnier par les François, delivré par le crédit d'un supérieur de Couvent, qui, condamné par la faculté de son rétablissement à mes soins, ensuite employé sur un corsaire, dont les prises avoient un peu restauré ma petite fortune, poursuivi par-tout par l'ennemi qui étoit altéré de mon sang, je résolus d'aller m'enterrer dans quelque coin du pays de Galles, & de chercher à me procurer une modique subsistance au milieu des montagnes. Mais, à mon arrivée dans cette Ville, trouvant une place qui s'accordoit avec l'état de mes finances, je me déterminai à essayer ici la fortune, sans aller plus loin.

Je commençois enfin à goûter les douceurs de la paix domestique, & à me livrer à l'espoir consolant de l'aisance, mes malades n'étoient pas riches; mais ils étoient honnêtes, & mes honoraires me mettoient à portée de donner des soins gratuits, à ceux que leur pauvreté privoit des moyens de préserver une vie

souvent précieuse pour leur famille. L'exercice de ces devoirs de l'humanité, mon assiduité infatigable auprès des malades, mon désintéressement, même à l'égard de ceux qui étoient en état de me payer, établirent bientôt ma réputation, & me concilièrent l'estime de tout le voisinage.

Mais le dispensateur des biens & des maux me réservoit une épreuve plus cruelle que toutes les autres. Le misérable qui avoit secondé le Capitaine S... lorsqu'il m'insulta en Amérique, ayant échoué dans quelque infame entreprise pour servir ses plaisirs ou ses vices, avoit été renvoyé de son service. Les fruits de ses iniquités avoient bientôt été épuisés en débauches; obligé de s'en retourner en Irlande, sa Patrie, il étoit tombé ivre de la voiture, à un Mille de cette Ville, & s'étoit cassé la jambe. Appelé pour le voir, je le reconnus sur le champ, cependant, commendant à mon ressentiment, non content de réduire la fracture, je lui fournis tout ce qui lui étoit nécessaire, jusqu'à ce que le généreux Sir Félix Bénéfold, instruit de cet accident, vint pour en savoir les détails.

Instruit de ce qui s'étoit passé, il m'envoya chercher, & donnant les plus grands éloges à ma conduite, il se rendit mon débiteur pour tout ce dont le malade auroit besoin, & pour une somme destinée à son voyage, lorsqu'il seroit parfaitement rétabli. Il eut même la bonté d'exiger que je lui portasse le mémoire à Félix-Park, désirant, disoit-il, faire connoissance avec moi, & être assez heureux pour trouver les occasions de m'obliger. Ainsi je voyois s'ouvrir devant moi une nouvelle perspective, aussi inattendue qu'encourageante.

Mais, ce que l'on auroit peine à croire, si je n'en avois pas conservé les preuves les plus authentiques, le monstre qui m'avoit reconnu, lorsque les fumées de l'ivresse furent dissipées, & m'avoit témoigné son repentir du rôle qu'il avoit joué, ne fut pas plutôt rétabli, que pour regagner les bonnes graces de son ancien maître, il lui écrivit pour lui livrer l'homme auquel il devoit la vie, & environ une semaine après son départ, je fus arrêté à la requête du Capitaine S.— & conduit en prison.

Mon courage pour la première fois m'abandonna. Ma chère Jémima venoit d'accoucher de son second enfant, & n'avoit point encore quitté son lit. La somme à laquelle j'étois condamné étoit trop exorbitante pour que je pusse concevoir l'espérance même la plus éloignée de recouvrer ma liberté. Je n'avois d'autre perspective que celle de terminer une misérable vie dans les horreurs d'une prison ; réflexions accablantes, & rendues encore plus amères par l'idée d'une femme adorée, abandonnée avec ses enfans à une misère sans ressource.

Mais la même main qui m'avoit présenté la coupe de l'affliction me préparoit celle de la consolation. Aussi-tôt que la nouvelle de mon malheur parvint aux oreilles de mon protecteur, du généreux Sir Félix, dont le cœur sensible & la main bienfaisante sont toujours à l'unisson, il eut l'humanité de me venir voir lui-même, pendant que l'aimable rivale de ses vertus rendoit les mêmes bons offices à ma femme, désolée & réduite au désespoir. Après avoir écouté avec attention le récit de ma mélanco-

lique hiſtoire, il m'aſſura, d'un ton qui me rendit l'eſpoir, qu'il alloit ſur le champ conſulter ſon procureur ſur les moyens de me rendre à ma famille & à mes affaires.

Avant la fin du mois, je reçus une ſeconde viſite de mon ange gardien, dont l'air ſerein annonçoit d'heureuſes nouvelles. En effet, ſans s'arrêter à écouter les expreſſions de ma reconnoiſſance pour l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à un être obſcur & peu important; il prit par la main Mme Lowther qui m'étoit venu voir dans ma priſon, & lui apprit, avec la plus vive ſenſibilité, que ſon mari étoit enfin libre; que ſon procureur venoit de lui mander qu'on avoit découvert un vice dans la procédure, & en conſéquence duquel la ſentence avoit été retirée, & le geolier avoit ordre de me rendre la liberté; que ſon caroſſe m'attendoit à la porte, & qu'il vouloit nous conduire lui-même dans notre maiſon, pour jouir de la ſatisfaction de nous rendre au repos qui avoit été ſi cruellement troublé par la perſécution la plus barbare.

Durant notre petit voyage, nous re-

çûmes de notre bienfaiteur les assurances les plus flatteuses d'amitié & de protection, & notre retour ne fut pas plutôt annoncé, que nos bons amis & voisins, s'attroupant autour de nous, vinrent en foule nous faire compliment sur notre heureuse délivrance, & appelèrent les bénédictions du ciel sur l'auteur de leur joie & de notre félicité.

Libres de toute alarme, aimés, protégés, recommandés par Sir Félix & Ladi Benefold, nos esprits, depuis ce moment, ont été tranquilles, & nos affaires ont prospéré. Nous ne desirons pas le superflu, & nous avons le nécessaire. Si nos fronts sont quelquefois obscurcis par ces légers nuages, dont la vie la plus heureuse n'est pas exempte, un retour sur les dangers que nous avons courus, & sur les difficultés que nous avons surmontées ramène bientôt la sérénité. Cette idée nous rappelle la gratitude que nous devons à cet Etre miséricordieux qui nous a conduits à travers les épines de l'affliction, à la consolation, à l'aisance, au contentement, & nous inspire une nouvelle reconnois-

sance pour le couple bienfaisant que le ciel a choisi pour être l'instrument de notre délivrance.

L'Auteur est aussi attentif à nous montrer le vice puni que la vertu récompensée. Le Capitaine S.... secondé du digne ministre de ses plaisirs, entreprend d'enlever la fille d'un riche Négociant. Le père, instruit du complot, se prépare à la défendre, & dans un combat, le vil ministre du Capitaine reçoit de son propre maître un coup de pistolet à travers le corps, dont il meurt sur la place. Le meurtrier est arrêté, & quoique renvoyé absous, sa réputation en souffre tellement, il sort de cette affaire avec tant de confusion, qu'il tombe dans un état de mépris & de pitié, capable de désarmer même le ressentiment de ceux auxquels il a fait les plus sanglans outrages.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr. le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque Universelle des Romans*, pour le mois de Novembre 1787.

Donné à Paris le 31 Décembre 1788,

SÉLIS, Censeur Royal.

TABLE.

LE PHILANTHROPE,	Page 3
CHAPITRE I, *Introduction*,	5
CH. II *nécessaire & inutile*,	13
CH. III, *Progression naturelle*,	21
CH. IV, *Connoissance du Héros*,	34
CH. V, *première suite du Héros*,	44
CH. VI, *Sans titre*,	65
CH. VII, *Fin du voyage, &c.*	75
CH. VIII, *Long voyage, &c.*	94
CH. IX, *Voyage agréable, prompt retour*,	117
Suite du même, *Vieille connoissance*,	142
CH. X, *Le plus court & le meilleur*,	153
CH. XI, *Connoissance peu reconnoissable*,	157
CH. XII, *Voyage, aventures, &c.*	166
CH. XIII, *Rencontre imprévue*,	179
CH. XIV, *Où la toile tombe.*	212
Hist. de M. Lowther.	218

Fin de la Table.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, françois, ou traduits dans notre langue, avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les Circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

DECEMBRE 1787.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins, N° 7.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DES ROMAINS;

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

DISSERTATION HISTORIQUE
SUR
JEANNE D'ARC,
DITE
LA PUCELLE D'ORLÉANS.

ROMAN ETRANGER.

CETTE dissertation qui, du genre de l'hiſtoire, fait tomber les aventures de Jeanne d'Arc dans le genre des romans, eſt tirée d'une hiſtoire des

guerres civiles entre les maisons d'York & de Lancastre, écrite en italien par Jean-François Biondi, gentilhomme de la chambre privée de Charles I, roi d'Angleterre, imprimée à Venise en 1637, & divisée en 3 vol. *in*-4°.

Elle a été traduite en anglois par le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, & decapité en 1665.

En 1429 (1), les Anglois, maîtres de Paris, faisoient le siége d'Orléans. Il y avoit apparence qu'ils emporteroient cette place, & l'on avoit déjà conseillé au roi de France Charles VII, de se retirer dans le Dauphiné. Ce prince, qui ne possédoit pas la moitié du royaume qui lui appartenoit, se trouvoit dans la plus affreuse perplexité, lorsqu'il en fut tout d'un coup, tiré, d'une manière inattendue, par une jeune fille appellée Jeanne d'Arc.

L'histoire de cette fille est remplie d'extravagances, & racontée diversement par les historiens des deux nations, les poètes françois eux-mêmes ne sont pas d'accord entr'eux sur son compte. Des deux partis, l'un la célèbre comme une

(1) L. 4, p. 103.

vierge pure, sainte, & envoyée de la part de Dieu pour délivrer le royaume de l'oppression des étrangers ; l'autre la peint comme une fille impudique, hérétique, sorcière, magicienne, & écrit que c'est comme telle qu'elle fut condamnée à perdre la vie. D'autres différant de ce second parti sur les derniers articles, diffèrent du premier sur tout le reste, la regardant comme une fille prostituée, & produite par la ruse de quelques grands, qui voyant que les motifs de la valeur n'étoient pas capables de relever les cœurs abattus, s'avisèrent de les ramener par les ressorts de la superstition, qui dans les temps de disgrace, sur-tout, agit puissamment sur les esprits.

Je ne balance point à me ranger à l'opinion de ces derniers, ne trouvant point de motifs assez forts pour me faire adopter le sentiment des premiers, ni de preuves suffisantes pour admettre le jugement des seconds, parce que les uns & les autres me paroissent ou flotter dans l'incertitude, ou animés par leurs passions.

Je sais qu'il ne nous est pas permis

d'approfondir les œuvres de Dieu ; mais on m'accordera qu'il eſt permis, & même que l'on eſt obligé de vérifier ſi les événemens humains, donnés pour ſurnaturels, ont ou n'ont pas cette qualité.

Jeanne d'Arc naquit en Lorraine, dans la paroiſſe de Saint-Remi, aux environs de Bar. Ses père & mère étoient de ſimples villageois. Son état étoit de mener paître les troupeaux ; &, ſelon *Paſquier*, de filer & de coudre. Pour ſon âge, au temps qu'elle parut à la cour de France, il étoit, ſelon les uns, de dix-huit, ſelon d'autres, de vingt ou de vingt-deux ans.

Si l'on en croit Dupleix, elle avoit un penchant à la dévotion, que fortifia la fréquentation d'un hermitage appellé Notre-Dame de Beaumont, qui étoit aux environs de ſon village. Après Dieu, elle honoroit particulièrement la vierge mère, les anges, Michel & Gabriel ; puis les ſaintes, Catherine & Marguerite, leſquelles lui étant, diſoit-elle, apparues pluſieurs fois, lui avoient révélé, que ſaint Charlemagne & ſaint Louis, prioient Dieu pour Charles VII, ſon roi, à l'effet d'obtenir de lui la délivrance d'Orléans, après

laquelle les Anglois seroient vaincus & chassés de France; que le duc d'Orléans le même, qui fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt en 1415, recouvreroit dans peu sa liberté; que le dauphin Charles seroit couronné dans Reims, où elle l'accompagneroit; que ce fut en conséquence de ces révélations, qu'elle se revêtit d'un habit d'homme, & qu'elle alla le trouver, & se fit donner des hommes, des armes & des chevaux, pour les employer à son service; que pour accomplir sa mission, elle se fit présenter à Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleur, qui, bien que d'abord il n'y ajoutât aucune foi, vaincu néanmoins par son opiniâtre persévérance, la fit conduire ainsi travestie à Chinon, où se trouvoit alors le roi, à qui la chose parut d'autant moins étrange, qu'une autre fille appellée Marie d'Avignon, qui passoit aussi pour avoir le don des révélations, lui avoit prédit que sa personne & son royaume, après une infinité de peines & de traverses, seroient enfin, par le moyen d'une vierge, affranchis de la tyrannie des Anglois; que le roi la fit entrer dans

sa chambre, où, simplement vêtu, il étoit entouré des princes & grands seigneurs de sa cour magnifiquement parés; que sans se laisser éblouir par leur parure, elle s'adressa directement au roi, & lui exposa d'un ton modeste les raisons pour lesquelles Dieu l'avoit envoyée vers lui; qu'ayant été visitée par plusieurs sages-femmes, en présence de la reine Marie, de la reine de Sicile, & de quelques autres dames, elle se trouva exactement vierge; que c'est à cause de cela que depuis, elle fut appellée la pucelle d'Orléans; qu'elle demanda avec instance une épée qui étoit dans l'église de Sainte-Catherine de Forbois en Touraine, & que l'on trouveroit dans le tombeau d'un chevalier, derrière l'autel, & qui étoit marquée de trois croix; que cette épée s'étoit effectivement trouvée au lieu qu'elle avoit désigné, & qu'étant toute rouillée lorsqu'on la tira du tombeau, la rouille tomba sur le champ sans avoir été nettoyée & à peine touchée. Qu'un homme d'armes l'ayant rencontrée & interrogée, ayant appris d'elle qu'elle étoit la pucelle, & ayant manifesté ses desseins insolens

par quelques propos malhonnêtes accompagnés de juremens, elle lui dit: misérable, tu touches à l'instant de ta mort, & tu blasphêmes Dieu; qu'une heure après, il tomba de son cheval dans une rivière & s'y noya; que tous les témoignages qu'elle donnoit d'être animée de l'esprit de Dieu, déterminèrent le roi à lui confier des troupes, & un convoi de vivres pour rafraîchir. Orléans, sous les ordres néanmoins du maréchal de Rieux & de l'amiral de Cullant, qu'il lui fit présent de plusieurs chevaux, & d'un équipage pour son usage personnel, & lui envoya pour veiller à sa sûreté le vieux Dolon, sénéchal de Beaucaire, l'un des membres de son conseil.

Tout ce récit est tiré de Dupleix, écrivain moderne, qui blâme aigrement ceux qui refusent de croire à sa mission, comme s'il étoit aussi nécessaire d'y croire qu'à un article de foi: il est conforme en plusieurs points au récit de ceux qui sont de son opinion. Mais sur les autres points, il dit des choses qu'ils ne disent pas, telle que la prophétie accomplie par la mort de l'homme d'armes, le miracle de l'épée,

devenue claire & nette sans qu'on y eût touché; & au lieu de trois croix dont Dupleix la marque, ils la marquent eux de trois lis de chaque côté. Ils ne disent pas non plus qu'elle fut trouvée dans le tombeau d'un chevalier ; mais qu'elle étoit suspendue à la voûte de cette église, parmi une grande quantité d'autres épées rouillées, & des fers de prisons qu'on y avoit apportés par dévotion, ou pour l'accompissement de quelques vœux.

Gilles & Belleforêt, écrivent que Baudricourt ne sut que penser de cette fille jusqu'à la journée *des harengs ;* que ce jour-là elle lui dit: queles François avoient reçu un grand échec, & que la France éprouveroit bien d'autres malheurs, si l'on ne se disposoit pas à la faire paroître devant le roi; & que Baudricourt ayant reçu la nouvelle de la perte que les François firent à la journée *des harengs*, le jour même qu'elle lui fit cette prédiction, il se persuada que ce seroit offenser Dieu & manquer au roi, que de ne la lui pas envoyer, & qu'il la lui envoya sur le champ. Qu'elle dit au roi de certaines choses dont le roi ne parla

jamais à perſonne, mais qu'on le vit auſſi-tôt ſortir de la mélancolie où il étoit plongé, & que depuis ce moment il parut toujours extrêmement gai; que ſur l'inſtance qu'elle lui fit pour avoir l'épée dont il a été parlé, il lui demanda ſi elle avoit connoiſſance certaine qu'elle fût dans cette égliſe, & qu'elle lui répondit que non, que tout ce qu'elle en ſavoit étoit par une révélation divine, qui lui avoit annoncé qu'elle devoit lui ſervir à chaſſer les ennemis, & à le conduire à Reims pour être oint & ſacré.

Pour fortifier leur témoignage, ils l'appuient de l'autorité d'un écrivain flamand nommé Mier, qui, quoique taxé d'infidélité & d'être peu favorable à la France, paſſe néanmoins dans leur eſprit pour être ſur ce point & véridique & favorable à la France. Mais c'eſt une choſe eſſentielle que les Anglois ne différant pas entr'eux, ce ſoit les François qui ne s'accordent pas avec eux-mêmes : Vaſſebourg, Paradin & du Haillan, en ayant écrit tout différemment l'un de l'autre. Ajoutons-y pour quatrième d'Argentré. Si celui-ci n'en parle pas au gré d'une

passion personnelle, il suit au moins celle du connétable (1), comme nous le verrons.

Je vais rapporter ce qu'en dit du Haillan, & dans son histoire & dans son livre intitulé : De l'état & succès des affaires de France. « Le merveilleux de cette » fille, dit-il, ou faux ou vrai, releva » les courages abattus du roi, des sei- » gneurs & du peuple. Telle est la force » de la religion, & bien souvent de la » superstition. Les uns la croyoient con- » cubine de Jean, bâtard d'Orléans, les » autres la maîtresse de Baudricourt, » d'autres de Saintrailles, qui étant des » gens rusés, & considérant que le roi » étoit étourdi, de manière à ne savoir » plus que dire ni que faire, & le peuple » tellement abattu, qu'il n'y avoit pas » d'espérance de ranimer son courage » par des moyens humains, s'avisèrent » de se servir pour cela d'un miracle » imaginaire, comme d'un ressort qui » donne de la vigueur & de l'activité aux » esprits, qui sur-tout persuade aux gens

(1) De Richemont.

» simples ce qui n'existe pas, le peuple
» étant naturellement disposé à subir ce
» joug de la superstition ; c'est pourquoi
» on ne doit blâmer ni ceux qui la regar-
» dent comme une fille inspirée de Dieu,
» ni ceux qui ne la croient point telle.
» Ces seigneurs l'endoctrinèrent pendant
» plusieurs jours, sur-tout ce qu'elle
» devoit répondre aux demandes du roi,
» & à celles qu'ils lui feroient en sa
» présence ; car ils étoient convenus
» qu'ils l'interrogeroient eux-mêmes. Et
» afin qu'elle pût le reconnoître au
» milieu de ses courtisans, car elle ne
» l'avoit jamais vu, ils lui faisoient con-
» templer son portrait plusieurs fois par
» jour ; & le jour qu'elle dut lui être
» présentée, ils ne manquèrent pas de
» se rendre auprès de lui, étant eux-
» mêmes de cette partie de jeu ; les pre-
» miers qui lui demandèrent ce qu'elle
» vouloit, furent le bâtard d'Orléans &
» Baudricourt. Elle répondit qu'elle vou-
» loit parler au roi. Ils lui présentèrent
» un seigneur de la cour, en lui disant
» que c'étoit le roi. Elle dit que ce n'é-
» toit point lui, & qu'il étoit caché près

» de son lit, où elle alla le trouver. Plus » bas il ajoute: cette pieuse fraude fut » d'une telle ressource pour la France, » qu'elle en ranima tous les courages, » qui depuis long-temps étoient abattus » par le désespoir. » Telles sont les propres paroles de du Haillan, mais qu'on le crut alors plutôt de cette manière que de l'autre, c'est le sentiment de d'Argentré. Il lui fait rencontrer quelque temps après connétable.

Ce seigneur avoit introduit la Trimouille dans la faveur de Charles, & cet ingrat avoit été l'auteur de la disgrace du connétable, l'avoit fait exiler de la cour, avoit fait diminuer ses pensions, & avoit envoyé des ordres aux gouverneurs des villes de lui fermer leurs portes, & de le traiter en ennemi. Ce procédé avoit paru dur à la plupart des honnêtes gens: néanmoins Jeanne d'Arc, que l'on affectoit de consulter sur toutes les opérations, avoit opiné pour que cela s'exécutât: cependant l'avis contraire ayant prévalu, elle alla à sa rencontre avec les autres qui lui rendoient cet honneur, & en sa qualité de prince, & en celle de con-

nétable, dignité qui le conſtituoit leur ſupérieur.

Le connétable informé des mauvais offices qu'elle avoit voulu lui rendre, lorſqu'elle ſe préſenta pour lui faire la révérence, lui dit : Jeanne, j'ai appris que vous aviez intention de me faire la guerre, je ne ſais qui vous êtes, de qui vous êtes envoyée, ſi c'eſt de Dieu ou ſi c'eſt du diable. Si vous êtes envoyée de Dieu, je ne vous crains pas, parce qu'il connoît mes intentions, comme il connoît les vôtres. Si c'eſt de la part du diable, je vous crains beaucoup moins; ainſi faites-moi du pis que vous pourrez.

On voit clairement par-là quelle eſt l'opinion que l'on en avoit de ſon temps, & qu'ayant varié ſur le compte du connétable, comme dans pluſieurs autres occaſions, l'eſprit qui l'animoit n'étoit point l'eſprit divin, autrement elle n'auroit été ſoumiſe ni à l'incertitude dans ſes différentes réſolutions, ni à l'inconſtance dans leur exécution.

Quant au témoignage de Meier, tous ceux qui, comme lui, parlent ſur les rapports d'autrui, ne croient & ne diſent

jamais que ce que dit & croit la foule des écrivains, ſans ſe mettre en peine d'entendre ceux qui croient le contraire. Outre cela, quoique flamand de nation, il paroît malgré cela attaché aux intérêts de la France; & ſi dans quelques circonſtances il a écrit contre elle à l'avantage de Philippe (1), il a écrit bien plus ſouvent en faveur des François, partout où il ne s'agit point des intérêts de Philippe, comme dans l'affaire de Jeanne d'Arc.

Mais le jour qu'il répand ſur les deſſeins de cette fille, au ſujet du duc de Bourgogne, ne devoit pas lui perſuader ce qu'il avoit précédemment dit de favorable. Il la donne comme envoyée de Dieu, mais non contre Philippe. Il aſſure qu'elle n'eut pas le même bonheur contre les Bourguigons que contre les Anglois; & quelques-uns diſent que ſi elle eut de la valeur contre ceux-ci, elle n'en eut point contre ceux-là: comme ſi la grace de Dieu lui eût été donnée conditionnellement, elle fut en défaut contre Philippe,

(1) Duc de Bourgogne.

& surabondante contre les Anglois. Pour le prouver, il en apporte deux exemples, l'un, qu'étant allée au siége de Senlis, que défendoient outre les Anglois un grand nombre de Bourguignons sous l'île Adam & Croy, après avoir perdu trois cents hommes en plusieurs escarmouches, elle fut d'avis, tantôt de livrer l'assaut à la place, tantôt de ne le point faire, c'est-à-dire, qu'elle auroit pris Senlis si elle n'avoit été défendue que par des Anglois. Que la même chose lui arriva sous les murs de Paris, d'où elle se retira blessée à une jambe. En un mot, Sodome fut épargnée tant que Loth fut dans l'enceinte de ses murs. Mais si cela est ainsi, je ne vois point qu'il y eût lieu d'avoir beaucoup de foi à ses révélations, dont tant d'événemens contraires démontroient la fausseté. Pour peu qu'on la suive, on voit qu'elle a varié : or, les variations ne viennent point de Dieu. D'un autre côté, s'il prétend que ses révélations furent vraies, mais qu'on ne suivit point ses conseils, comment croire que Dieu qui livra un prophète désobéissant en proie à un lion, ait accordé sa grace & un royaume, à un roi rebelle à ses volontés.

Les principales raisons qui portent les François à juger qu'elle étoit envoyée de Dieu sont, la demande d'une épée qu'elle n'avoit jamais vue, & trouvée dans une église où elle ne mit jamais le pied, & d'avoir dit au roi plusieurs choses secrètes dont il ne parla jamais à personne. Par rapport à l'épée, l'argument est des plus foibles : en effet, si sa mission fut l'effet de la fraude, cette fraude en suggéra d'autres sans lesquelles on ne pouvoit pas ajouter foi à la principale. Mais dans la diversité des récits sur le lieu, le miracle de la rouille tombée d'elle-même, la différence de la marque; il n'y a point d'homme tant soit peu versé dans les loix criminelles, qui n'y trouve des preuves d'une fausseté manifeste. Je ne parle point de cette, je ne sais quelle fatalité qu'on est obligé, comme dans le paganisme, de supposer dans cette épée, & de l'air de roman & de férie, que donne l'idée de la délivrance de la France, attachée à cette arme par préférence à toute autre. A l'égard du silence du roi, sur les choses secrètes que Jeanne lui dit, loin d'appuyer la révélation

divine de Jeanne, il eſt au contraire très-ſuſpect. Il devoit révéler le fait au moins depuis ſa mort, de pareils ſecrets n'appartenant qu'à lui-même & devant être révélés un jour, puiſqu'il n'eſt pas dit qu'enlevée au troiſième ciel comme ſaint Paul, elle lui ait fait part de ceux qu'il n'eſt pas permis à l'homme de pénétrer. Enfin, il y a un orgueil extrême à taxer d'infidèles, ceux qui refuſent d'y ajouter foi.

Nous méritons le nom d'infidèles, lorſque nous n'avons point des objets de la foi, ces ſentimens pieux que cette foi exige de nous, lorſque nous ne regardons & n'admirons pas les œuvres ordinaires & journalières de Dieu, par nous appellées du nom de la nature, comme des effets de la toute-puiſſance; enfin, lorſque nous ne croyons pas à ſes œuvres extraordinaires, leſquelles étant en même temps ſurnaturelles & viſibles, comme les miracles ne peuvent ſe nier ſans infidélité. A l'égard de celles qui ſont ou peuvent être des effets de l'induſtrie & de l'adreſſe humaine, ſi les témoignages n'en ſont pas plus qu'évidens, nous pouvons, ſans la

moindre infidélité, je ne dis pas en douter, mais les nier hardiment.

Deux raisons solides portoient les Anglois à étouffer promptement ces deux opinions; la première, que ce manége faisoit impression sur les esprits, & persuadoit aux François qu'ils étoient assistés spécialement par le ciel, & les excitoit à entreprendre ce que le sentiment de leur propre abattement leur faisoit rejeter. L'autre, que la fraude étant donnée pour miracle; il s'ensuivoit que les droits de Charles étoient déclarés égitimes, & les prétentions de Henri injustes, parce que Dieu ne protège point l'injustice.

Monstrelet, qui en parle comme les autres, s'accorde avec les écrivains anglois sur un point, savoir: qu'elle avoit longtemps servi comme domestique dans une hôtellerie, où son devoir étant d'abreuver les chevaux, elle s'étoit habituée à les monter hardiment, en quoi elle réussissoit avec une adresse fort extraordinaire à son sexe. Les historiens françois ne le disent pas en propres termes, mais ils en conviennent effectivement, lorsque décrivant son entrée dans Orléans, & la repré-

ſentant armée d'armes blanches, ils diſent qu'elle montoit un cheval de cette même couleur, tandis qu'on doit préſuppoſer, ou qu'elle ne l'eût pas ſu gouverner, ſi elle ne ſe fût précédemment livrée à cet exercice, ou qu'elle le gouvernoit par une adreſſe ſurnaturelle. Si c'eſt ce dernier, c'eſt avilir les miracles avec une audace trop profane. Si c'eſt de la première façon, c'eſt une impoſture bien manifeſte de préſenter une femme qui ſait faire des choſes extraordinaires à ſon ſexe, comme une femme qui fait des choſes extraordinaires dans l'ordre de la nature.

Le rendez-vous des troupes & le magaſin des vivres qu'on vouloit faire entrer dans Orléans, étoit à Blois. On y conduiſit Jeanne. Elle en partit avec ce ſecours par la route de la Pologne. Elle faiſoit porter devant elle ſon étendard déployé. ſur lequel étoient figurés trois anges, un de chaque côté, tenant un lis à la main. Au milieu d'eux étoit la repréſentation de la Vierge mère; le troiſième étoit vis-à-vis d'elle, & il lui préſentoit un lis. Son intention étoit d'entrer dans Orléans de vive force, mais les

commandans des troupes & du convoi, qui n'avoient pas de foi à ſes révélations, & qui ſavoient que le gros des aſſiégeans étoit du côté de la Beauſſe, abandonnèrent cette route, & prirent celle de la Pologne comme la plus ſûre. Arivés au bord de la rivière, ils firent paſſer les vivres, ſans que les Anglois fiſſent aucun mouvement; puis ils entrèrent dans la ville, où ils furent reçus des habitans avec la démonſtration de la joie la plus éclatante.

Selon les hiſtoriens anglois, ils y entrèrent de nuit, à la faveur d'un temps obſcur, d'un orage violent & d'une pluie conſidérable, qui empêchèrent les aſſiégés de les voir ni de les entendre.

Les principaux conducteurs de ce convoi retournèrent de là à Blois pour en ramener les vivres & les munitions qui y reſtoient, tandis que le bâtard d'Orléans faiſoit venir de Montargis, Châteaudun & autres places fortes des environs, toutes les troupes qui s'y trouvoient, avec leſquelles il alla à leur rencontre accompagné de Jeanne. Ils paſsèrent au milieu des forts des ennemis,

sans que d'aucun d'eux on leur fît la moindre insulte, & ils entrèrent en toute sûreté dans les murs de la ville.

Je ne pense pas que ce nouveau secours, tout heureux qu'il fut, puisse être regardé comme un miracle; 1°. parce qu'en pareil cas on a vu & l'on voit arriver ailleurs des choses toutes semblables. En second lieu, deux causes naturelles contribuèrent à la réussite, l'une que l'opinion de la divinité de sa mission attira au siége d'Orléans jusqu'à sept mille guerriers volontaires, qui, sans cette opinion, n'eussent jamais pris les armes pour le roi Charles, quelques prières qu'il leur en eût faites, quelques ordres même qu'il leur en eût donnés.

L'autre cause fut que, (selon le récit de quelques-uns d'eux) les Anglois les laissèrent passer exprès, dans la pensée que le nombre des bouches étant augmenté, la ville en seroit plutôt affamée. Elle fut donc ravitaillée par deux fois, la première de nuit. Tout le miracle de la seconde fut opéré par le grand nombre des gens de guerre, sur lesquels d'abord il n'y avoit aucun lieu de compter, &

depuis à l'aide desque's Jeanne devant entreprendre de grandes choses, voulut, en sa qualité d'envoyée du ciel, persuader avant tout aux ennemis de se retirer tranquillement, & cela par la force d'une lettre rapportée en substance par l'historien de Serres, mais dont voici la teneur & les véritables expressions : « Roi d'Angleterre, faites raison au roi » du ciel de son sang royal. Rendez » à la pucelle les clefs de toutes les » bonnes villes que vous retenez injuste- » ment. Elle est venue de la part de » Dieu pour redemander ce qui est dû » au sang royal. Elle est disposée à la » paix si vous lui en faites raison, & si » vous lui abandonnez ce que vous » lui retenez : sinon, roi d'Angleterre, » je suis un capitaine, en quelque partie » de la France que je rencontre vos » troupes, je les en ferai sortir bon gré » malgré, si elles obéissent à mes ordres » je les recevrai à miséricorde. La » pucelle vient de la part du roi du » ciel pour vous chasser de la France ; » & si vous ne lui obéissez pas, elle » vous fera éprouver un si terrible échec,

» que

» que depuis mille ans on n'en a point
» éprouvé un pareil en France. Soyez
» intimement persuadés que le roi du
» ciel lui prêtera, & aux braves guerriers
» qui l'accompagnent, plus de forces,
» que vous ne pouvez jamais en avoir
» de par Dieu : allez-vous-en dans votre
» pays, & ne vous obstinez point à de-
» meurer ici, car vous n'obtiendrez point
» la France du roi du ciel, fils de sainte
» Marie, comme fera le roi Charles qui
» en est le véritable héritier, à qui Dieu
» l'a donnée, & qui entrera dans Paris
» bien accompagné. Vous, Guillaume
» Pole, comte de Suffolk ; vous, Jean,
» seigneur de Talbot ; vous, Thomas,
» seigneur de Scales, lieutenant du duc
» de Bedfort ; & vous, duc de Bedfort,
» qui vous qualifiez de régent du royaume
» de France, épargnez ce sang innocent,
» laissez Orléans en liberté ; car si vous
» ne faites pas raison à ceux à qui vous
» portez préjudice, les François feront
» la plus belle action qui jamais ait été
» faite dans toute la chrétienté ; faites
» une sérieuse attention aux avis de Dieu
» & de la pucelle. »

Il n'y a perſonne qui ne juge que cette lettre ne produiſit d'autre effet que d'exciter la riſée : cependant la ſuite fit bientôt changer de ton. Les François diſent que le trompette qui en fut le porteur, fut contre le droit des gens retenu par les Anglois, & qu'il eut beaucoup de peine à éviter en s'échappant le ſupplice d'être brûlé. Chartier & Dupleix ajoutent qu'il fut trouvé dans les priſons après la levée du ſiége. Je ne ſaurois dire ce qui en fut : les Anglois n'en parlent point, & les François varient dans leurs récits ; ainſi chacun peut en croire ce qu'il lui plaira. Cependant il eſt bien difficile de ſe perſuader, ſi cela fût ainſi, que la fureur des Anglois, qui avoient eu d'abord intention de le faire brûler, ne ſe ſoit pas portée à lui ôter la vie avant de lever le ſiége ; car, ſelon Chartier, ils ne ſe retirèrent point avec aſſez de précipitation pour n'en avoir pas eu le temps, un inſtant leur ayant ſuffi pour lui donner le coup de la mort.

Les aſſiégés à qui Jeanne promettoit une victoire certaine, conſultèrent entre eux par où ils devoient commencer leurs

opérations. Ils s'accordèrent à attaquer d'abord le fort Saint-Loup, ſitué vis-à-vis la porte de Bourgogne, & gardé par quatre cents hommes d'infanterie. La fortune ſeconda leur audace. Ils l'attaquèrent le 4 de mai avec une telle furie, que quoiqu'il fût défendu vigoureuſement, ils l'emportèrent néanmoins après un combat très-opiniâtre. La garniſon fut paſſée au fil de l'épée, le fort fut brûlé, & l'on tranſporta dans la ville l'artillerie & les munitions.

De Serres écrit que ce fut Jeanne qui y entra la première, en criant : « Mont-» joye, Saint-Denis, place priſe : » nous conſentons volontiers à lui accorder auſſi cet honneur, quoique les autres hiſtoriens qui parlent d'elle comme d'une merveille, & de la priſe de ce fort comme d'un grand exploit, n'en diſent pas un mot.

Les François firent une ſortie le jour ſuivant, & emportèrent deux autres forts, le fort Saint-Jean & le fort de Londres. Ils ſe rendirent aſſez facilement maîtres du premier ; mais ils éprouvèrent plus de difficultés au ſecond. Ils taillèrent en pièces les ſoldats qui y étoient logés,

& recouvrèrent un grand nombre des leurs qui y étoient prisonniers.

Le 6, ils attaquèrent la tour du pont défendue par Gladditdale, qu'ils nomment Classidal, & dont ils parlent avec les plus grands éloges. On y combattit depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil; Gladditdale y fut tué avec un grand nombre de soldats & deux barons Morlin & Punnges; Jeanne y fut blessée d'un coup de flèche entre le cou & l'épaule, ce qui ne l'empêcha point de combattre & d'animer les siens au carnage. Dupleix écrit deux choses manifestement fausses; la première, que le bâtard d'Orléans voyant la bravoure intrépide des défenseurs, voulut faire sonner la retraite, mais qu'il n'en fit rien à la prière de Jeanne; que cette fille s'étant retirée environ un demi-quart d'heure pour faire sa prière, retourna au combat avec plus d'intrépidité qu'auparavant, & qu'à son exemple tous les autres guerriers combattirent avec une nouvelle vigueur. L'autre fausseté, c'est qu'ayant été jusqu'à ce moment tournée en ridicule par les Anglois, lorsqu'ils virent la valeur

qu'elle fit paroître dans cet assaut, ils furent persuadés qu'il y avoit en elle quelque chose de surnaturel, ce qu'ils avoient refusé de croire jusqu'alors; & que ce qui aida à les en convaincre fut une prophétie de Merlin, qui avoit prédit que leur décadence en France arriveroit par le moyen d'une pucelle.

A la première des deux fausſetés, on répond que tout ce qu'il rapporte est controuvé, puisqu'il avance des faits dont tous les autres historiens ne parlent pas, dans la vue d'établir la prétendue sainteté de Jeanne. Quant à la seconde, on affirme que, dans toutes les prophéties de Merlin, il ne s'en trouve pas une pareille; & que quand il s'en trouveroit une, il n'y a personne en Angleterre, possédant un peu de jugement, qui ne regarde les prophéties de Merlin comme des fables inventées pour se moquer de la sottise des gens crédules. Cela se prouve évidemment par la diversité des éditions, qui sont toutes différentes entr'elles, à proportion de la prédilection des auteurs, chacun pour la sienne. Mais laissant à part ces choses communes, il est le seul de

tous les hiſtoriens qui rapporte de pareils faits : de ſorte que les Anglois n'ont jamais pu avoir d'autre opinion de cette fille, ſinon que c'étoit une hableuſe qui avoit été choiſie pour jouer un pareil rôle ; & ils ne ſont pas les ſeuls qui penſent ainſi ſur ſon compte, puiſque ç'a toujours été, & c'eſt encore le ſentiment de la plus ſaine partie des François.

Les choſes en étoient au point que les aſſiégeans étoient menacés d'une ruine totale. C'eſt pourquoi les aſſiégés, ſuivant le cours de leur bonne fortune, ſe diſposèrent à attaquer les autres forts. Le premier qu'ils attaquèrent fut celui du baron Talbot. Sa bravoure ne lui ayant pas permis de s'y tenir renfermé en les attendant, il fit une ſortie, les battit, & les obligea à ſe retirer avec perte de quelques-uns des leurs, & de pluſieurs pièces d'artillerie. Mais cet avantage ne fut d'aucune utilité aux autres forts. L'obſtination avec laquelle les Anglois pourſuivoient un ſiége auſſi périlleux, la libération de la ville du côté de la Pologne, la multitude des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours &

surpassoit déjà celui des assiégeans, l'impossibilité de couper les vivres aux assiégés & de recouvrer ce qu'ils avoient perdu, tous ces motifs les déterminèrent à lever le siége, ce qu'ils exécutèrent du commencement unanime de tous les chefs. Mais pour n'avoir point l'air d'avoir été repoussés, ils délibérèrent qu'après avoir abandonné les forts ils se mettroient en bataille, qu'ils attendroient l'ennemi dans cette posture, que s'il s'approchoit ils lui livreroient le combat, & que s'il ne paroissoit point ils se retireroient : ce qu'ils firent. Car les François leur ayant fait un pont d'or en se tenant renfermés dans les murailles de la ville, les Anglois, après les avoir attendus la plus grande partie du jour, se retirèrent en bon ordre après un siége de sept mois.

Le comte de Suffolk entra avec quatre cents hommes dans Jargeau, Talbot dans Meun, & les autres dans d'autres places.

Jean Chartier rapporte qu'à la fin du siége il n'en restoit qu'environ quatre mille. De Serres, qu'ils se retirèrent la même nuit en grand silence, formant un *escadron* de neuf mille hommes, & qu'ils

prirent le chemin de Beaugency. Mais taxé d'infidélité par ceux de son propre pays, il est superflu de réfuter cette fuite nocturne, tous les autres historiens ayant rapporté la chose telle que nous venons de l'exposer.

Telle fut la fin du siége d'Orléans. Ce siége fut un coup de partie; car si Charles eût perdu cette place, il étoit en danger de perdre le reste de son royaume, au lieu qu'en la conservant, cela fit que les Anglois perdirent tout ce qu'ils possédoient en France.

Il est difficile d'exprimer quelle fut la joie des bourgeois de cette ville & l'alégresse des soldats, & jusqu'où monta en ce moment la gloire de Jeanne d'Arc. Les forts furent rasés, les tranchées furent comblées, & l'on plaça sur le pont un crucifix en bronze à l'un des côtés duquel étoit le roi Charles, de l'autre la pucelle, tous deux à genoux & sous les armes. Ce monument subsiste encore aujourd'hui (1). On ordonna par un décret

(1) Il n'est plus sur le pont qui a été reconstruit, mais dans la principale rue de la ville.

que la mémoire de cette journée se célébreroit tous les ans à perpétuité.

Ce fut ainsi qu'Orléans se trouva délivrée des maux dont elle étoit menacée : mais il en arriva comme de ces fièvres malignes qui se répandent sur ceux qui les ont traitées, à la différence, qu'ayant rencontré un corps robuste, elles eurent de la peine à le terrasser. A la fin néanmoins, les forces de ce corps étant épuisées par des secousses violentes & réitérées, il commença, après une longue & vigoureuse résistance, à tomber dans un état de langueur, ensuite dans une impuissance générale, qui se termina par une destruction totale.

Le premier des deux maux qu'éprouvèrent les Anglois, fut la foiblesse causée par la mort d'un si grand nombre de braves gens. Ces pertes, quoiqu'ils n'en conviennent pas, montèrent au nombre de huit mille hommes suivant les historiens françois. J'en crois aussi Chartier, qui fait monter leur reste à quatre mille. Comme ils les divisèrent pour en garnir les places les plus importantes, ils ne se trouvèrent plus de camp-volant dont ils pussent s'aider au

besoin, de sorte qu'on peut dire que ce premier revers de fortune causa leur ruine totale en France, quoiqu'elle ne se soit opérée que partie à partie.

Le second malheur fut que leurs ennemis se multiplièrent de tous côtés, & dépouillant leur antique frayeur, se revêtirent, pour ainsi parler, de l'assurance d'une protection du ciel, d'autant plus certaine, que le moyen dont ils croyoient que Dieu s'étoit servi, étoit foible & méprisable, ce qui leur paroissoit conforme à la manière dont Dieu opère la plupart des choses: préjugé qui prouve à quel point le vulgaire est dupe, & combien peu il sait raisonner. L'on pourroit dire que Dieu se seroit servi de la pucelle, si elle eût délivré Orléans, ou seule, ou avec le secours des assiégés, qui toutefois ne pouvoient pas se défendre long-temps: mais si l'on met en ligne de compte l'opinion qui, bien qu'en soi-même elle ne soit qu'une chimère, a néanmoins un pouvoir réel pour animer les esprits, & qui rassembla réellement autour des drapeaux de la pucelle sept mille combattans, sur lesquels on ne comptoit en aucune façon, de surcroît à

ceux dont on avoit déjà rafraîchi la ville & la garnison; on verra que ce ne fut point cette fille, mais les effets de l'opinion qui en opérèrent réellement la délivrance.

La pucelle partit toute couverte de gloire des murs d'Orléans, pour aller trouver le roi à Chinon. Elle en fut reçue avec de grands honneurs, & il lui accorda un renfort de troupes qu'elle lui demanda. La cour n'étoit plus déserte comme elle étoit quelque temps auparavant. Il s'y trouvoit un nombreux concours de princesses & de seigneurs; rien n'attirant les hommes comme la prospérité, rien ne les repoussant comme la mauvaise fortune.

Avant de tenter aucune entreprise, on délibéra de recouvrer les places situées sur la Loire, & de profiter de l'occasion où les Anglois étoient dans l'abattement, & les François en triomphe. Charles nomma pour son lieutenant-général Jean de Valois, duc d'Alençon; pendant que le bâtard d'Orléans croyant n'avoir pas besoin de secours pour prendre Jargeau, fut contraint de se retirer à cause des eaux

de la Loire qui avoient inondé tous les environs. Mais Alençon étant arrivé à Orléans, accompagné du comte de Vendôme, auſſi prince du ſang, & de la pucelle, ſe tranſporta à Jargeau avec eux.

Le comte de Suffolk étoit dans cette place avec deux de ſes frères, Jean & Alexandre. Ils donnèrent de trois côtés un aſſaut furieux à la ville, de ſorte que la garniſon, qui étoit peu nombreuſe, fut obligée d'y accourir toute entière. Pendant ce temps-là Saintrailles, voyant les murailles dégarnies des autres côtés, les eſcalada ſans peine, & tailla aiſément en pièces ceux qui accoururent pour ſe défendre, parmi leſquels ſe trouva Alexandre. Le comte, avec Jean ſon autre frère & un grand nombre d'autres, furent faits priſonniers, & conduits à Orléans, où les François ne pouvant s'accorder entr'eux ſur le partage, s'accordèrent à les tuer de ſang-froid, à la réſerve des deux frères, l'avarice triomphant en ce moment de la cruauté. Ils reçurent dans le même temps un renfort de ſept mille hommes, que Charles leur envoya ſous

la conduite de Guy de Laval, du maréchal de Loheac son frère, de Chavigny, de la Tour, & du vidame de Chartres. Avec ce renfort, joint à celui qu'ils avoient reçu précédemment, Alençon & Vendôme allèrent attaquer Meun. Ils commencèrent par le pont & l'emportèrent. Après y avoir laissé une garnison suffisante, ils remirent le siége de la place à un temps plus favorable, jugeant plus à propos de se rendre d'abord maîtres de Beaugency.

Cependant Talbot prit *Laval* d'assaut, il s'en étoit précédemment rendu maître; mais cette ville, suivant le penchant qui la portoit à obéir à son premier maître, en avoit peu de temps après arboré l'étendard. Il y trouva de grandes richesses: mais pour rendre sa victoire complète, il lui restoit à prendre la citadelle.

André de Laval, seigneur de Loheac, s'y étoit enfermé, sans trop espérer de s'y maintenir, parce qu'il manquoit de provisions, mais à dessein d'obtenir une composition raisonnable; c'est pourquoi s'étant obligé à payer, pour tous ceux qui s'étoient sauvés avec lui, vingt-cinq mille écus

de rançon, avec la clause de demeurer prisonnier jusqu'au paiement de cette somme, ou au moins, jusqu'à ce qu'il eût donné des sûretés; après y avoir mis garnison, Talbot se retira à Paris. A peine y fut-il arrivé, qu'il en partit avec le baron de l'Estal, sur l'avis qu'il eut du siége de Baugency, pour aller au secours de cette ville : mais s'y étant présenté avec quatre mille hommes, il la trouva environnée si exactement de l'armée ennemie, qu'il fut contraint de se retirer.

Le connétable s'étoit rendu à ce siége, accompagné des seigneurs d'Albret, de Rieux, Châteaubriand, Beaumanoir, maréchal de Bretagne, Montauban, Saint-Gilles & plusieurs autres, avec douze cents hommes d'armes & quinze cents hommes de pied, par la jonction desquels ils avoient rendu l'armée de Charles si redoutable, que les ennemis n'étoient pas en état de lui tenir tête. Et quoique les Anglois la fassent de ving-deux à vingt-trois mille, ils se trompent de peu, en comptant, savoir, sept mille François sous Jargeau, (sans ceux que ledit d'Alençon & la pucelle y amenèrent) sept mille que

Charles y envoya sous le commandement de Guy de Laval, & deux mille sept cents sous les ordres du connétable, qui allèrent alors joindre l'armée avec autant d'ardeur qu'ils s'en éloignoient dans d'autres temps. La fortune qui favorisoit leurs desseins, sembloit les multiplier de moment à autre. Les assiégés s'en étant apperçu, & voyant que le secours qu'ils attendoient leur manquoit, prirent le parti de se rendre, & obtinrent leurs armes, chevaux & bagages.

Belleforêt dit, que quant aux bagages on ne leur accorda que la valeur d'un marc d'argent par tête, & qu'on leur imposa la clause de ne point prendre les armes de dix jours contre le roi de France. Quoi qu'il en soit, la retraite des deux généraux anglois leur fut plus préjudiciable, que leur arrivée n'avoit été avantageuse : car ils s'étoient flattés de forcer la tour du pont de Meun, & de s'y retrancher en sûreté, & ils ne purent en venir à bout, étant suivis par toute l'armée ennemie de si près, que l'avant-garde se trouva à Meun dans le même moment qu'ils en partoient.

Ils tâchèrent de se retirer sous Janville, mais ils en furent empêchés par ceux qui les suivoient; c'est pourquoi arrivés à Patay en Beausse, & se trouvant environnnés des ennemis, ils se résolurent à combattre; & ils ne pouvoient guère faire autrement, investis *avec fureur* par quatorze mille hommes d'armes choisis dans toute l'armée pour leur faire tête. On s'escarmoucha jusqu'à l'arrivée des troupes, qui venoient sous les ordres des seigneurs de Vignoles, Saintrailles, Tilloy, Lore, Termes & Illius.

Talbot voyant qu'on le serroit de près, avoit donné ordre aux siens de se retrancher derrière leurs *pieux pointus*, ne croyant pas devoir être attaqués que par ces troupes réunies; mais cette nuée inattendue de cavalerie étant tombée tout-à-coup sur lui, il ne fut plus à temps de se retirer. Le combat dura jusqu'à ce que le gros des ennemis étant arrivé; & Talbot étant blessé & ensuite fait prisonnier, ils perdirent le courage, & changèrent la résolution où ils étoient de mourir ou de vaincre. Ils prirent la fuite de divers côtés. Les uns s'enfuirent à Cor-

beil, les autres à Meun. Janville refusa de les recevoir, parce qu'ils étoient mêlés avec les ennemis qui leur marchoient sur les talons; c'est pourquoi le carnage fut grand, & l'on fit un petit nombre de prisonniers. Les principaux furent Talbot, Scales, Hungerfort, tous trois barons, & Thomas Rampston chevalier. Jean Fastol sortit sans avoir donné ni reçu aucun coup, dans ce combat, qui fut regardé comme une action très-téméraire. C'est aussi mon sentiment. Il y avoit effectivement trop de désavantage à livrer la bataille en rase campagne à un aussi grand nombre de troupes. Sa bravoure dans les combats précédens, lui avoit mérité l'honneur d'être reçu cette année dans l'ordre de la Jarretière. Le duc de Bedfort, irrité de sa conduite dans cette dernière affaire, lui retira l'ordre de Saint-George, le priva des marques de l'ordre de la Jarretière. Il est vrai que dans la suite on les lui rendit à la sollicitation de ses amis, & qu'admis à se justifier, il allégua des motifs qui furent jugés plausibles, mais ce ne fut jamais de l'aveu de Talbot.

La prise de ce général eut des conséquences si funestes, que l'on ne crut plus que les Anglois pussent rien faire d'important en France. Ainsi qu'il arrive après de grandes pertes, ils perdirent Janville, Meun, & toutes les autres places qu'ils possédoient dans la Beausse; de manière que Charles regagna dans ce canton en très-peu de temps, ce qu'il avoit perdu pendant le cours de plusieurs années. En effet, outre qu'il conserva Orléans, où fut situé le comte de Salis, l'un des principaux soutiens de l'Angleterre, il recouvra Jargeau, Baugency, Janville, Meun & toute la Beausse, par l'effet de la prise de Talbot, la seconde colonne de cette puissance.

Tous ces événemens doivent-ils persuader qu'une femme d'une naissance & d'un état vil & bas, & qui plus est de mœurs très-équivoques, ait été envoyée du ciel pour relever les uns & punir les autres? Avant qu'elle eût paru, la France étoit dans un découragement tel, que personne n'osoit prendre les armes pour sa défense. Elle désespéroit du roi, du royaume & d'elle-même. Et il n'y

a rien d'étonnant là-dedans. En effet, comme l'esprit ne conçoit rien que par les sens, de même les forces n'opèrent que par l'imagination. La crainte les affoiblit, l'espérance les multiplie; ainsi il faut croire que les bons effets des actions morales proviennent de bien imaginer avant que de bien opérer, l'un dépendant de l'autre.

Il reste à discuter (nonobstant toutes ces conquêtes) le voyage de Charles à Reims, pour son couronnement. Les raisons qu'on en alléguoit sont toutes de conséquence. Il falloit traverser des lieux occupés par les ennemis; Auxerre, Troyes & Châlons, lui faisoient obstacle d'un côté; Laon & Soissons de l'autre. Le Gâtinois, la Brie, la Picardie, & tout le pays qui s'étend depuis la Loire au nord, & de ce fleuve à la mer, étoit en leur pouvoir. Le couronnement n'étoit qu'une pure cérémonie, qui ne pouvoit donner ni ôter de droit à la couronne. On prouve qu'elle n'étoit pas usitée universellement. L'usage en dérivoit, non d'une loi qui la rendit indispensable, mais d'une espèce de nécessité, si toutefois il y en a, de montrer par-là le prince à

ſon peule. Or, Charles ne ſe trouvoit point dans cette néceſſité. Tout le monde le regardoit, ſelon les loix, comme le ſouverain légitime. Les obſtacles qu'il eut à ſurmonter venoient de la part d'étrangers, & non de la part de ſes ſujets. Si cependant il en eut de la part de ſes ſujets, ce fut par force, par crainte, & point volontairement; encore moins, l'effet d'aucune averſion. Mais quand cette cérémonie eût été néceſſaire, Henri ne l'ayant pas regardée comme telle, lorſqu'il oſa monter ſur le trône, Charles devoit encore moins s'y aſſujettir, je ne veux pas dire qu'il en fallut ſupprimer l'inſtitution; l'uſage ayant amené les choſes au point qu'on ne pouvoit la ſupprimer ſans ſcandale. Mais on pouvoit la ſuſpendre pour le moment: différer n'eſt pas détruire, ſur tout lorſque le délai eſt le fruit de la prudence & de la ſageſſe.

Toutes ces raiſons ne plurent point à la pucelle, en ce qu'elles contrarioient un des trois points de ſa miſſion. Car après la délivrance d'Orléans, il falloit que le roi fût couronné à Reims, & enfin, que les Anglois fuſſent chaſſés, afin que

les prophéties fussent accomplies, comme elles le furent effectivement, si ce n'est que la troisième ne le fût pas dans son vrai sens; les Anglois ayant véritablement été chassés, mais non par elle, comme elle les en avoit menacés par sa lettre. Ainsi, ayant varié dans ses volontés, elle varia de même dans ses résolutions.

Charles fut accompagné dans ce voyage par tous les barons de son parti, excepté le connétable (la Trimouille ne le voulant pas parmi l'infanterie) & le comte de Perdriac gascon, qui étoit haï de la Trimouille par la raison qu'il étoit l'ami du connétable; & afin que le mécontentement qu'ils en auroient ne les portât pas à prendre un parti préjudiciable aux intérêts du roi, pour couvrir son refus d'un prétexte honnête, il donna au premier l'emploi de commandant sur les frontières de Normandie, & il nomma l'autre lieutenant-général dans la Guienne, & il les sépara de la sorte afin qu'il n'y eût point entr'eux de communication de leurs troupes. Ils s'appercurent très-bien l'un & l'autre des intentions de la Trimouille, & ils acceptèrent chacun

leur emploi avec la même dissimulation qu'ils leur avoient été conférés. Néanmoins Dupleix, contre l'opinion commune, dit: que le connétable suivit le roi avec les autres.

L'armée de Charles étoit de douze mille hommes, avec lesquels il arriva aux portes d'Auxerre. Les Anglois disent que les habitans demandèrent un temps limité pour se rendre, en cas que pendant ce temps il ne leur vînt point de secours, & qu'ils l'obtinrent. Mais les François accusent la Trimouille d'avoir, par corruption, engagé le roi à passer outre, sans inquiéter les Auxerrois. Saint-Florentin se rendit sans résistance. Il n'en fut pas de même de Troyes: le roi n'ayant pas les choses nécessaires pour forcer la place, aussi le plus grand nombre étoit d'avis de s'en retourner. Mais la pucelle, selon Belleforêt, ayant promis de la lui faire emporter en deux jours, employa jusqu'à la noblesse elle-même à construire des plates-formes, élever des forts, & creuser des tranchées, comme si on avoit eu tout ce qui étoit nécessaire pour la prendre de force. Par ce

moyen on l'amena, par la seule crainte, à se rendre. Néanmoins les Anglois disent affirmativement qu'elle soutint le siége pendant douze jours, & que le cavalier Philippe Ral, qui y commandoit, manquant d'hommes & de vivres, & n'ayant aucune espérance de secours, capitula, & obtint de sortir lui & la garnison vie & bagues sauves. Les garnisons de Châlons & de Reims, forcées par les habitans, sortirent avec les mêmes conditions, ces villes s'étant rendues au roi Charles. Il fit donc son entrée dans Reims, & y fut sacré & couronné solemnellement.

Je n'en décrirai point les cérémonies, comme inutiles à notre histoire. Je dirai seulement, que comme le couronnement pour un roi qui n'a point de compétiteur, est une cérémonie inutile & vaine, aussi est-elle plus que nécessaire pour un prince qui se trouve avoir des concurrens, comme dans cette circonstance ; les peuples ne jugeant pas les choses telles qu'elles sont, mais comme elles paroissent. En effet, aussitôt que Charles fut couronné, toutes les villes s'empressèrent d'aller lui rendre

hommage, comme si cette action lui eût donné la justice & le droit qu'il n'avoit pas auparavant.

Auxerre n'ayant point reçu de secours dans le temps limité, lui envoya ses clefs. Laon envoya des députés pour lui rendre obéissance. A son passage, il reçut celle de Soissons, Château-Tierry & Provins.

Le duc de Bedfort jugeant qu'il ne pouvoit arrêter ce torrent que par une bataille en rase campagne, sortit de Paris avec dix mille Anglois, & quelques troupes normandes. Arrivé à Brie, il écrivit par un héraut à Charles : Que ses prétentions, qui étoient la cause de la mort d'un aussi grand nombre d'hommes & de la ruine des peuples, étant contraires à toutes les loix, & spécialement au traité de Henri V, avec Charles VII, & avec le royaume de France, l'avoient obligé de sortir des murs de Paris, pour lui en prouver l'injustice ; qu'il eût à choisir un champ de bataille, & qu'il se trouvoit disposé à le combattre en tel lieu qu'il voudroit. Charles accepta le défi, ou en fit semblant. Les deux armées parurent en présence l'une de l'autre dans les

les environs de Senlis. Elles y demeurèrent l'espace de deux jours & deux nuits sans rien faire, que se livrer quelques légères escarmouches, où chacune tâchait d'avoir le dessus. Mais les Anglois ayant assuré leurs derrières, afin de n'être point surpris entre deux corps d'ennemis, (Charles se trouvant de beaucoup supérieur à lui en troupes, sur-tout en cavalerie) & les François ne voulant point risquer de perdre par une bataille toutes leurs conquêtes, & toutes celles qu'ils se promettoient de l'affection des peuples qui, journellement, se rangeoient à leur parti; enfin, la pucelle prophétesse étant aujourd'hui de l'avis de combattre, & le lendemain d'un avis contraire, les deux armées se retirèrent, & Bedfort retourna à Paris, parce que la fidélité des habitans lui étoit suspecte.

Cette retraite est rapportée diversement par les historiens. Ce que j'en viens de rapporter est conforme au récit de Monstrelet. Les Anglois assurent que Charles partit de nuit, n'ayant point voulu risquer la bataille, ni s'amuser plus long-temps, pour

n'être point taxé d'avoir eu peur. Belleforêt, au contraire, dit que Bedfort ne passa point Melun, où faisant réflexion sur l'inconstance de la fortune, il se disposa en prudent prince à ne point la tenter, en laissant Charles maître de la campagne. Gilles le conduit en Brie près la Motte-Naugir, où ayant appris que le roi l'attendoit, il prit le parti de ne point passer outre, & de s'enfuir à Paris avec son armée. Du Haillan le fait camper si avantageusement, que le roi fut dissuadé de le combattre, & que ce fut par cette raison, que le jour suivant il s'en retourna à Paris. Ducheſne, après avoir rapporté la longue lettre de défi, envoyée par Bedfort à Charles, ajoute : « mais comme une » pareille lettre étoit plus remplie de bra» vades & d'humeur, que de desir & d'in» tention de se battre, le duc de Bedfort » s'étant enfin approché de Charles près de » Senlis, n'osa jamais l'attaquer : au con» traire, il sonna honteusement la retraite, » ce qui donna le temps au roi de mener » son armée du côté de Compiègne. » Ces quatre écrivains ont chacun leur opinion qui diffèrent entr'elles. Le premier ne

veut pas que Bedfort ait passé Melun, le second le conduit en Brie: celui-là le représentant comme un homme de cœur; celui-ci, comme un lâche. Le troisième en fait un homme prudent, qui prend des précautions pour se bien retrancher; ce qui détourna, dit-il, le roi Charles de l'attaquer. Le quatrième le fait avancer jusque dans le voisinage de Charles; mais après lui avoir mis les armes à la main, il le fait braver par Trason, & lui fait prendre la fuite.

Dupleix dit que les deux armées parurent en présence, & croit qu'elles en vinrent aux mains; mais qu'il n'y eut cependant que quelques escarmouches, dans lesquelles il y eut environ trois cents hommes de tués, de part & d'autre. Il dit que les François se retranchèrent si avantageusement contre la cavalerie françoise, que le conseil & Jeanne furent d'avis de ne les point attaquer; tandis que les Anglois, de leur côté, se gardèrent bien de sortir de leurs retranchemens, pour éviter d'en venir à une bataille; que les histoires angloises rapportoient que Charles fit la retraite de nuit, dans

la crainte d'être forcé de combattre, il y a au contraire plus d'apparence qu'il ne tint pas à lui, qu'il ne se livrât un combat, puisqu'il marcha, enseignes déployées, droit à Paris, où les Anglois auroient pu lui livrer la bataille, avec avantage pour eux, le pays leur étant entièrement soumis. Et à l'appui de son récit, il cite en marge, Monstrelet & Chartier. Monstrelet écrit qu'on s'escarmoucha, mais non pas que les Anglois n'osèrent sortir de leurs tranchées, puisqu'ils ne purent escarmoucher sans en sortir. Il ajoute: qu'ils s'étoient si bien retranchés, qu'ils ne pouvoient être attaqués par derrière, les François ayant un nombre de gens d'armes très-supérieur à celui des ennemis; particularité dont Dupleix ne fait pas mention. Ainsi, si Bedfort est digne de blâme pour avoir assuré ses derrières au grand désavantage des combattans; combien ne doit-on pas blâmer Charles d'avoir craint, avec un si grand avantage, d'attaquer Bedfort qui, sans s'être retranché devant lui, se tenoit prêt à le recevoir? Et comme on ne doit point taxer l'un de lâcheté, pour n'avoir

point laissé tous les avantages à l'ennemi ; ce ne fut point en l'autre une preuve de grand courage de n'avoir point voulu combattre, parce qu'on ne lui avoit pas laissé tous ses avantages. Monstrelet ne dit pas que Jeanne conseilla de ne point attaquer l'ennemi ; mais il dit qu'elle varia sans cesse dans son opinion, conseillant tantôt de combattre, tantôt de ne point combattre, ce qui prouve qu'elle étoit toute autre chose que ce qu'on la croyoit sur son propre témoignage. Mais rien ne m'étonne plus que de voir que Dupleix cite Chartier, tandis que Chartier écrit tout le contraire de ce qué dit Dupleix.

Chartier place les deux armées en présence à la portée du canon pendant un jour entier, sans qu'elles en vinssent aux mains, & sans qu'il y eût autour d'elles ni haies ni ronces, c'est-à-dire, rien qui les fortifiât, ou les empêchât de s'avancer ; suivant lui, elles n'avoient pas eu le temps de se fortifier. Il dit que ce fut Charles qui se retira le premier, & Bedfort ensuite : Charles, le soir même par Crépy, & le lendemain par Com-

piègne, où il écrit qu'il s'arrêta tranquillement pendant huit jours. Si Charles partit le premier, Bedfort ne prit point la fuite. S'il partit de nuit, les hiſtoires angloiſes ont plus d'apparence de vérité, en diſant qu'il partit de nuit pour ne point combattre, que Dupleix, qui ne ſe fonde que ſur un faux voyage de Paris dont aucun hiſtorien ne fait mention. Ducheſne & Chartier diſent clairement qu'il alla à Compiègne où il s'arrêta huit jours, & où Bedfort n'eût pu le combattre avec avantage, ce pays étant à ſa dévotion & ſous ſon obéiſſance, comme le veut Dupleix.

Parmi les opinions ſi différentes de ces auteurs, qui en ſont d'autant moins dignes de foi, mon ſentiment eſt que, ſi Charles ne fût pas parti, Bedfort auroit livré le combat à tout événement; les Anglois, qui ſont naturellement fermes dans leurs réſolutions, s'étant dans tous les temps & dans toutes les guerres, tant étrangères que civiles, déterminés facilement à la bataille, en quoi l'on peut dire que leurs coqs & leurs chiens tiennent de leur naturel, puiſqu'ils engagent promptement

le combat, & ne lâchent prise que par leur mort ou par l'extinction de leurs forces. Mais sans cela, la raison vouloit que les Anglois en vinssent à une bataille, parce qu'en temporisant, les forces des François ne pouvoient qu'augmenter & les leur diminuer. Charles, au contraire, ne devoit pas l'accepter, pour ne point risquer mal-à-propos d'interrompre le cours de ses victoires, & parce qu'une bataille perdue pouvoit ruiner les affaires; de sorte qu'en tenant la fortune dans sa main, il ne devoit qu'en suivre le cours, & non pas, en la tentant, lui donner une occasion de l'abandonner.

Cependant Beauvais & Aumale (1) étant rentrés sous l'obéissance de Charles, le régent qui craignit d'éprouver quelque revers, courut en Normandie, province qu'il devoit conserver par préférence à tout le reste de ses conquêtes, comme patrimoine spécial de la couronne d'Angleterre, & plus à sa portée que toutes les autres, & laissant dans Paris,

(1) Page 134.

avec deux mille Anglois exercés par de bons capitaines, Louis de Luxembourg, évêque de Térouanne, qui étoit pour Henri, chancelier du royaume de France. Charles ne voulut point perdre l'occasion de cette absence, pour voir si la fortune voudroit le favoriser de la conquête de cette ville. Saint-Denis se rendit à lui sans résistance. De-là ses troupes se mirent à battre la campagne jusque sous les murs de Paris; mais les principaux de l'armée ennemie s'étant logés à la Chapelle, ils dressèrent leur artillerie contre la porte Saint-Honoré, & en ayant bombardé le rempart, ils le prirent. Ce fut là que la pucelle s'étant précipitée dans le fossé, & s'étant obstinée à vouloir, contre l'avis de M. d'Alençon & de tous les autres, que l'on livrât l'assaut, (ses prétendues révélations ne lui ayant pas révélé la profondeur du fossé & de l'eau) elle fut blessée à la jambe, ce qui n'ayant point diminué son impétuosité, mais au contraire, l'ayant amenée à faire porter des matériaux pour le combler, elle y auroit été faite prisonnière sans un des gens du duc d'Alençon

qui l'en retira; de sorte que la tentative ayant été inutile, après y avoir perdu plusieurs braves soldats, ils abandonnèrent le rempart & se désistèrent totalement de l'entreprise.

Louviers & Soissons étant rentrés sous l'obéissance de Charles, duc de Bourgogne, que Charles n'avoit pu détacher du parti des Anglois, alla faire le siége de Compiègne. Cette ville étoit fournie d'hommes, de munitions & de vivres pour long-temps, de sorte que les Bourguignons ne pouvant espérer d'en faire la conquête qu'avec beaucoup de temps & de dangers, après y avoir planté leurs batteries, ils y construisirent des forts & creusèrent des tranchées, tant pour leur sûreté que pour bloquer les assiégés. Les comtes d'Arondel & de Suffolk se rendirent au camp avec deux mille Anglois. La pucelle alla au secours de la place, & y entra avec cinq cents soldats qu'elle y amena de Lagny. Guillaume de Flavy en étoit gouverneur. C'étoit un brave officier qui ne manqua pas de donner de l'exercice aux assiégeans. La pucelle, peu de temps après son arrivée, sortit pour s'emparer du fort

du seigneur de Randeau, absent, qui étoit allé à Marigny pour le service de Philippe; mais ayant été accablée par le nombre de ceux qui accoururent pour s'opposer à son entreprise, elle fut obligée de l'abandonner. Les soldats de la suite fuyant dans la ville, y entrèrent en désordre, parce que les barrières étoient fort étroites, & les corps-de-garde craignoient (1) qu'on ne les emportât, & que les ennemis n'y entrassent pêle-mêle avec les François. Parmi les derniers qui y arrivèrent se trouva la pucelle, parce qu'elle résistoit à ceux qui la poursuivoient, ce qui donnoit le temps aux autres de se sauver; un homme d'armes l'ayant prise par ses vêtemens & jetée à bas de son cheval, elle fut faite prisonnière malgré les efforts de tous ceux qui voulurent la défendre. On dit que les barrières lui furent fermées par méchanceté, quelques officiers, & en particulier Guillaume de Flavy, ne pouvant supporter que toute la gloire des succès ne fût attribuée qu'à elle. Quoi qu'il en soit,

(1) Page 137.

elle fut conduite à Marigny, & de là à Rouen; où, ayant été enfermée dans une étroite prison, on lui fit son procès, & la mort à laquelle on la condamna, fut peut-être une juste peine, (quand elle ne l'auroit pas méritée à d'autres égards) de la cruauté avec laquelle elle avoit fait mourir de sang-froid; peu de temps auparavant, Franquet d'Arras, brave Bourguignon, au lieu de le traiter comme un prisonnier de guerre: livrée à un mouvement de vengeance, naturel à son sexe, elle voulut punir cet officier de la longue & vigoureuse résistance qu'il lui avoit opposée à Lagny, & lui fit trancher la tête. Elle ne fut exécutée que quelque temps après.

L'université de Paris (1) fut la première à faire l'office de procureur-fiscal contre elle. Ce corps écrivit au roi Henri pour le supplier qu'elle fût remise au pouvoir de la puissance ecclésiastique, par la raison qu'elle avoit causé de grands scandales parmi les peuples, au préjudice de la religion & de la foi catholique. Elle

(1) Page 140.

fut donc remiſe à l'évêque de Beauvais & à l'inquiſiteur, parce qu'elle avoit été priſe à Compiègne qui eſt du diocèſe de Beauvais (1). Elle fut examinée ſur ſoixante-huit articles, entr'autres, ſon traveſtiſſement, les cruautés, les dégâts & les homicides, les uns commis, les autres cauſés par elle; on l'accuſa d'avoir ſéduit les peuples en faiſant accroire qu'elle avoit été envoyée de Dieu; d'avoir publié de fauſſes révélations; d'être empoiſonneuſe, magicienne, devinereſſe; d'avoir détourné Charles de faire la paix avec l'Angleterre; de s'être vantée de connoître l'avenir & de ſavoir le préſent; d'avoir dit que les ſaints qui lui parloient avoient été vus du roi, du duc de Bourbon, & de deux ou trois autres ſeigneurs; d'avoir ſéduit le peuple au point que pluſieurs, trompés par ſon hypocriſie & ſa feinte dévotion, l'avoient adorée comme ſainte. Sur tous ces articles comme ſur les autres, elle répondit quelquefois convenablement, d'au-

(1) Compiègne eſt aujourd'hui du diocèſe de Soiſſons.

tres fois très-impertinemment. Gilles, l'un de ses principaux défenseurs, dit : « Mais quant à moi, je n'entends point » ôter absolument la liberté à qui que » ce soit sur le jugement des visions » dans lesquelles cette fille s'est mon- » trée un peu trop superstitieuse, m'en » tenant simplement en particulier à dire » qu'elle ne fut, comme quelques-uns » l'ont dit, ni une libertine, ni une » aventurière. Je pense aussi que ce n'est » point par l'opération du diable qu'elle » a fait lever le siége d'Orléans & conduit » le roi à son sacre : mais si dans ses » interrogatoires il se trouve quelques » traits de folie ou de légèreté, on doit » les rejeter sur la foiblesse de son sexe, » & le désordre de son esprit causé par » son malheur & sa prison. Je dis la » même chose de son audace, qu'elle » pousa un peu plus loin que la modestie » chrétienne ne le permet. » Ces paroles sont d'un homme intègre, qui ne veut point d'un côté être taxé de manquer de jugement (1), & d'un autre côté ne veut

(1) Page 142.

pas nier les folies dont Jeanne étoit accusée. Quant aux autres qu'elle proféra, interrogée de quel nom elle étoit appellée par les voix qui lui parloient en vision; elle répondit que depuis le siége d'Orléans, elles l'appelloient Jeanne la pucelle, fille de Dieu, comme si la délivrance d'Orléans, son prétendu ouvrage, l'eût rendue digne de ce nom. Quant à sa vertu, quoique ce soit un mauvais préjugé en sa faveur, que ceux mêmes de sa nation en aient douté, néanmoins je ne la lui contesterai qu'en tant qu'une vie déréglée est incompatible avec la mission divine qui est la base de la dispute. La délivrance d'Orléans & le couronnement du roi; je ne les crois pas plus arrivés par l'opération du diable que tous les autres événemens auxquels elle eut part, car j'ignore si elle savoit ce que c'est que le diable. Je la loue, avec Polydore (1), comme l'émule de Clélie, puisqu'il le veut, mais je ne mets pas leurs actions en parallèle. Clélie ne combattit point, ne joua point la comédie, elle ne fit de mal à personne;

(1) Traité des prodiges.

la pucelle nuisit, & autant à elle-même qu'aux ennemis. Je ne la loue point avec du Tillet (1), en la comparant à Debora, à Jaël, à Judith. Elle n'a pas plus de rapport avec ces femmes que les François & les Anglois n'en avoient avec les Chananéens & les Israélites : l'Israélite étoit le peuple fidèle élu de Dieu ; le Chananéen, étoit idolâtre réprouvé. Les Anglois & les François étoient également chrétiens. A l'égard de Débora, Jaël & Judith, qu'il me soit permis de dire des deux dernières, que Jaël (2) viola les loix de l'hospitalité & de l'amitié, & que ce ne fut point par ordre de Dieu. Judith se signala par une action plutôt courageuse que juste ; la justice n'admettant point les caresses, les supercheries, les mensonges, ne permettant point de tromper & ensuite d'assassiner l'ennemi. On loue son action à cause des avantages dont elle fut suivie, & elle fut d'autant plus héroïque qu'Holoferne étoit un infidèle,

(1) Chronique des rois de France.
(2) Qui tua Sisara, en lui enfonçant un clou dans la tête.

qu'elle étoit femme, & qu'elle agit pour l'intérêt de son pays, motif qui légitime souvent des actions blâmables en elles-mêmes. La ruse & la supercherie sont ordinairement regardés comme permis vis-à-vis d'un ennemi. Si cela est compatible ou non avec la religion chrétienne, je le laisse à décider aux théologiens. Mais accordons à la pucelle tel parallèle que l'on voudra. Si sa conduite, comme celle de Clélie, eût été exempte de fictions, si elle eût été animée du seul amour de la patrie, il n'y a point de panégyrique qu'elle ne méritât; mais l'hypocrisie (sans laquelle elle ne pouvoit arriver à son but) en effaça tout le mérite, pour ne lui en laisser que celui d'avoir formé une résolution hardie. Au reste, elle fit paroître beaucoup de foiblesse lorsqu'elle se confessa coupable, pour éviter la mort, & lorsqu'après avoir été condamnée au feu, elle se dit grosse, pour prolonger sa vie. On la condamna d'abord à une prison perpétuelle, au pain & à l'eau, après l'abjuration de ses fautes & de ses sentimens contraires au véritable esprit de la religion: mais ses fautes étoient moins sus-

ceptibles de l'abjuration que de repentir ; quant à ses opinions contraires à l'esprit de la religion, elle en étoit d'autant plus exempte, qu'elle étoit très-ignorante, à moins qu'on n'entende par-là ses impostures, ses mensonges, comme d'avoir dit qu'elle avoit été envoyée du ciel, & qu'elle s'étoit entretenue avec les saints, vanité qui, l'ayant conduite à rétracter ses aveux, la fit juger comme relapse & livrer au bras séculier qui la condamna au feu ; sur quoi ayant dit qu'elle étoit grosse, & cette raison ayant fait différer son supplice jusqu'au neuvième mois, au bout duquel temps n'ayant point accouchée & ne s'étant pas même trouvée enceinte, elle fut, au mois de mai de l'année suivante 1431, brûlée dans la place du marché de Rouen où est aujourd'hui l'église de Saint-Michel, & ses cendres furent jetées au vent.

Belleforêt raconte un des deux miracles mentionnés dans les vers suivans de Valésano-Vasano.

« Enfin, la sainteté de la pucelle parut » à sa mort dans tout son éclat ; car pen- » dant que la flamme réduisoit son corps

» en cendres, les veines du cœur (chose » merveilleuse) demeurèrent intactes, » le feu ne put altérer le siége de son » cœur généreux, & l'on vit alors sortir » de la flamme une colombe blanche, » qui à la vue d'un si grand nombre de » spectateurs s'envola vers le ciel. » Mais Belleforêt en oubliant le miracle de la colombe, & en préconisant celui de son cœur incombustible, laisse douter si Varano les a écrits par une exagération poétique, ou comme de vrais miracles. Si c'est une hyperbole, il n'en devroit faire aucune mention; si ce furent des miracles, en parlant de l'un, il ne devroit pas oublier l'autre. Mais supposé que l'incombustibilité fût une vérité historique, & la colombe une figure poétique, comment se peut-il que cette vérité n'ait été écrite que par un poète, & que les Anglois aient été assez barbares pour ne pas être attendris par une si grande merveille? Si l'un & l'autre sont des miracles, & que les Anglois eussent dérobé la connoissance de l'un en emportant furtivement son cœur, ils ne pouvoient cacher l'autre, puisque l'on écrit que la colombe

s'envola du feu du bûcher dans le ciel, à la vue de tout le monde. Ainſi, tout le monde eût été témoin, d'un côté, de l'innocence, de la ſainteté, & du martyre de cette fille; & de l'autre, de l'injuſtice des juges, & de l'infidélité des Anglois, qui auroient fermé les yeux à un miracle auſſi évident. Et puis Vaſano n'eût pas été le ſeul qui l'eût recueilli; la France, tout le monde, l'Angleterre même l'auroit avoué en dépit d'elle-même.

On dit que tous les juges qui la condamnèrent périrent malheureuſement; ſi le fait eſt vrai, on en pourroit conclure que lorſqu'un homme meurt tranquillement, &, comme on le dit dans le monde, heureuſement, c'eſt en lui une preuve de ſainteté; ſur ce pied-là, preſque tous les juges du monde pourroient être regardés comme des ſaints, puiſque, parmi les mauvais juges, qui ſont en très-grand nombre, il y en a très-peu, preſque pas un, en qui l'on remarque l'apparence d'un châtiment. Pour moi, je penſe qu'il ſeroit plus conforme à la piété chrétienne de croire que, comme il y a

plus de gens de bien infortunés qu'heureux, & plus de méchans heureux que d'infortunés, Dieu se réserve les récompenses & les peines, & compense les biens & les maux du siècle avec les biens & les maux de la vie à venir; que nos jugemens sur cette matière sont indiscrets & trompeurs, & qu'il ne nous convient pas d'en prononcer.

Le dernier argument en faveur de l'innocence de la pucelle, est le plus aisé à réfuter; on allègue que vingt-six ans après, les Anglois étant chassés de la France, & Charles rétabli dans son royaume, elle fut déclarée innocente par des commissaires délégués par Calixte III. Mais le pape n'y eut d'autre part, que la délégation usitée en pareilles matières. Les témoins qui la firent condamner, montrèrent de la partialité pour Henri; les témoins qui la firent absoudre, vouloient faire leur cour à Charles: elle fut condamnée par des juges dépendans du roi d'Angleterre, & justifiée par des juges soumis au roi de France. Pour quelle raison plusieurs de ceux qui furent cités, selon le récit de Gilles, ne comparurent-

ils pas, si ce n'est, ou pour ne pas déposer contre leur conscience, ou pour ne pas offenser le roi en déposant le vrai?

Néanmoins les lecteurs sans préjugés, ne doivent point lui refuser les louanges qu'elle mérite. Ce fut une brave & courageuse amazone, elle eut en partage une intrépidité fort au-dessus de son sexe; elle ranima les François découragés; & si elle ne chassa point les Anglois, comme elle s'en étoit vantée, elle fut certainement, depuis le siége d'Orléans, sinon l'unique, du moins la principale cause, pour laquelle les Anglois perdirent la France.

MON RADOTAGE, ET CELUI DES AUTRES.

Un vol. in-12 de 284 pages.

Imprimé à Bagatelle, chez MONLOISIR, au Temple du Délassement.

CET ouvrage, imprimé en 1759, est de M. de B***, gentilhomme breton, qui sans doute a gardé l'anonyme, afin de pouvoir donner un essor plus libre à son imagination vive & plaisante.

DANS la préface il croit devoir donner cet avis au lecteur : « Les théologiens, » dit-il, ne trouveront rien ici qui soit » de leur ressort, les jeunes personnes » n'y verront rien de leur compétence, » les gens tristes & sérieux découvriront » dans le titre même un préservatif; enfin » les personnes scrupuleuses n'y apprendront rien qui tende à leur édification; je les invite à ne point lire » cet ouvrage, comme il est des livres » de toutes espèces, chacun doit les » proportionner à son caractère. »

L'introduction a la même tournure originale.

« Mes penſées, mes loiſirs, mes principes, mes ſyſtêmes, mes paradoxes; chacun ſe croit en droit d'intéreſſer le public ſur ſes productions; eh! pourquoi ne riſquerois-je pas auſſi de l'ennuyer par mon radotage, pendant que les uns radotent triſtement, d'autres follement, ceux-ci théologiquement, ceux-là ſyſtématiquement, ſans s'en douter? eh bien, je veux radoter joyeuſement, il vaut autant employer ſon temps à cet uſage, qu'à manier des cartes; d'ailleurs, j'aime mieux les radotages écrits; on les eſquive en ne les liſant pas, au lieu qu'il eſt impoſſible de ſe défendre du radotage verbal, mâle ou femelle, auquel il faut ſe prêter dans la ſociété. »

Libre de ſoins, je fais uſage
De mes jours de tranquillité,
Pour faire éclorre un radotage,
Souvent utile à ma ſanté;
Ce n'eſt qu'un joyeux aſſemblage
Des fruits d'une ſociété,
Dont j'oſe vous faire hommage;

Et s'il obtient votre ſuffrage,
Vous aurez bien de la bonté;
Un lecteur indulgent & ſage
Me ſaiſira du bon côté,
Et verra, ſans cauſticité,
Que j'ai joui de l'avantage
De me livrer à la gaîté,
Et de radoter avant l'âge
Où l'on obtient l'impunité;
Il ſentira que cet ouvrage
Sans art, ſans fiel, ſans dignité,
N'eſt qu'un facile badinage
Sous un toit ruſtique enfanté,
Dans le ſein de la liberté;
Mais des zoïles plus rigides,
Au lieu de ſe prêter au ton,
Par des raiſonnemens ſolides,
Voudront prouver qu'il n'eſt pas bon.
Eh! Meſſieurs, rayez-moi de vos éphémerides,
Et tâchez d'oublier mon nom;
Vous ne pourriez lâcher que des traits homicides
Contre un pot-pourri ſans raiſon,
Et le public outré des ſatyres perfides,
Croiroit voir un eſſaim de mouches cantharides
Fondre & mordre ſur un . . . . .

L'épître

L'épître dédicatoire est adressée à l'auteur lui-même. Je prends, dit-il, la liberté de m'adresser une épître dédicatoire, à moi qui ne suis ni beau, ni bien fait, ni important, ni riche, ni spirituel, mais sans fatuité; je m'aime mieux que tous ceux qui possèdent ces qualités éminentes; une épître dédicatoire est un tribut d'amitié ou de reconnoissance; à ces deux titres, n'ai-je pas droit plus qu'un autre à prétendre à la dédicace de mon ouvrage?

Depuis quarante ans je me rends journellement des services les plus assidus, à *moi*, mon individu pris en total, est une espèce de petite république dont tous les membres s'empressent à l'envie de me marquer leur zèle; courtisan attentif, j'assiste régulièrement à mon lever & à mon coucher, je m'y sers avec complaisance; je m'y donne sans dégoût tous les soins capables de me plaire: faut-il solliciter une place, un procès, en un mot, veiller à tout ce qui m'intéresse, c'est toujours *moi*, dont le zèle est le plus actif, rien ne me rebute: je ne me fais point valoir la peine que

je me donne, & je ne m'abaisse jamais jusqu'à me la reprocher.

Des personnes, des amis, m'honorent quelquefois d'une invitation à leur table; mais c'est chez *moi* que je mange habituellement, & c'est *moi* qui fais les frais de toutes les dépenses auxquelles je suis journellement assujetti.

Confident discret, je me conte mes peines & mes plaisirs, je les ressens & je les partage avec une sensibilité que je ne dois me flatter de trouver dans la personne d'aucun autre : si j'ai des fautes ou des défauts à me reprocher, j'emploie des ménagemens & des précautions qui marquent l'étendue de ma délicatesse, & combien je crains de m'offenser; enfin, mes réflexions & une longue expérience, me font croire que personne n'a plus d'attention pour moi, que *moi*, je suis ma plus ancienne connoissance, ma plus vieille habitude; si j'avois un secret d'où dépendît ma vie, ma fortune, mon honneur, pourrois-je sensément le confier plus sûrement qu'à *moi*, qui ne me défie jamais de *moi;* je me fais le bien que je puis, je redoute de

me faire du mal; je voudrois pouvoir me procurer des honneurs, du bien, du crédit, de la réputation, des bonnes fortunes; je ne dis jamais de mal de *moi*, je souffre même impatiemment qu'on en dise; j'épouserois sans crainte & sans balancer mes querelles & ma vengeance; pour mieux dire, je suis un ami solide, & je pense sans cesse à *moi*, tandis que les autres m'oublient; je dois donc, par un juste retour, mériter ma préférence pour me dédier mon livre.

Les bienfaits que j'attends de *moi*, ont seul le droit de m'y déterminer, parce que sans cesse occupé des bons offices que je pourrai me rendre dans la suite, je prévois mes besoins futurs, & je tâche d'y pourvoir, c'est *moi* qui excite ma prévoyance, & c'est *moi* qui s'inquiète de *moi*; ma façon de penser passée & présente m'est un garant sûr que je ne m'abandonnerai pas par la suite; mon inquiétude sur les besoins de la vie, sur les infirmités de la vieillesse, sur l'horreur de la misère, prouvent que j'ai un bon cœur pour *moi*, & que je serai toujours le tendre ami de *moi*.

Les hommes en général, & spécialement les grands seigneurs, n'aiment les autres que relativement à eux-mêmes; mais *moi*, je m'aime à cause de *moi*; & moins je suis aimable, plus je dois m'avoir d'obligation de m'aimer aussi sincèrement, lorsque tant d'autres ont de la répugnance ou de l'aversion pour *moi*.

Si malheureusement il m'arrive des chagrins, c'est *moi*, en qui je trouve les ressources les plus efficaces; je l'ai éprouvé cent fois : un jour entr'autres, j'avois perdu beaucoup d'argent; le désespoir s'empara de mon ame; je voulois me tuer, qui est-ce qui m'en dissuada? ce fut *moi*; qui est-ce qui paya? ce fut *moi*; je me dissipai, je me rendis à la société, & je fus si content de *moi*, qu'au lieu de me détruire, je ne songeai plus qu'à me divertir : s'il me survient encore de nouvelles disgraces, les uns se contenteront de me plaindre stérilement, d'autres m'accuseront publiquement d'imprudence & de légèreté; celui-ci, en déplorant mon sort, détestera avec un air d'importance & de mystère, ses fausses

conjectures comme des réalités; celui-là, sans me connoître, m'imputera des torts & des foiblesses que je n'ai jamais eus; qui trouverai-je alors pour fidèle consolateur? toujours *moi*, il ne m'abandonnera pas, & il cherchera finement à me dissimuler une partie de mon état; ne lui dois-je donc pas dès à présent de la reconnoissance, de ce que je suis sûr qu'il fera pour *moi?* & ne suis-je pas intéressé à captiver sa bienveillance, puisque s'il me délaissoit une fois, je me trouverois exposé aux plus grands écarts & aux coups du dernier désespoir?

Suis-je dans la langueur, dans la tristesse? c'est de *moi* que je prends des leçons de gaieté: suis-je au contraire emporté par un excès de folie? c'est de *moi* que je reçois des conseils de sagesse; oui, sage ou fou, c'est en *moi* que réside ma plus ferme espérance, dans ce *moi*, poli, indulgent, qui ne m'a jamais reproché que je fusse laid, gauche, mal bâti, décontenancé, étourdi, bête, ennuyeux; mais qui au contraire promet de me suivre, & de me caresser jusqu'au tombeau.

Le livre que je lui dédie, bon ou mauvais, ne peut échapper à la critique, ou à la pitié qui est encore pire; nombre d'automates triomphent d'avance, des jolies choses dont ils vont, avec un air satisfait, orner la conversation des cercles; dans ce soulèvement, que me restera-t-il pour appui? *moi*, *moi*, dis-je; ce *moi* sentira mon humiliation, & la partagera en bon frère; il m'aidera à lever les épaules pour rire de leurs sottises, dès qu'il nous auront débarrassé du pesant fardeau de les entendre: non, *mon cher moi*, je ne dois imputer votre faveur qu'à cette sympathie, à cette union de sentiment qui nous rend inséparables, elle exige de ma part un sincère retour & le sacrifice entier de ma tendresse; elle mérite, en un mot, la dédicace d'un ouvrage que j'ai produit par votre concours, puisque nous trouvant unis pour toujours de cœur & d'esprit; je suis, par représailles, avec un attachement sans égal, le courtisan, le soutien, le consolateur, le conseil, l'ami, le vengeur, & pour tout dire enfin, le très-humble & très obéissant serviteur de *moi*.

LE BON ESPRIT,

PAR UNE GROSSE BÊTE,

OU

MON HISTOIRE VÉRITABLE.

Nota. CETTE histoire nous a paru tout-à-fait consolante pour messieurs les gobe-mouches, dont la famille est plus étendue qu'on ne pense, elle est même accréditée, & cela est très-juste ; l'on doit se soutenir entre parens, quoique par une vanité mal entendue, plusieurs de ces messieurs refusent ouvertement de reconnoître cette ancienne maison, ou que, par une distinction injurieuse à beaucoup d'autres, ils prétendent être exclusivement les bons gobe-mouches ; mais le public éclairé peut-il prendre le change sur les généalogies ? voici donc un apperçu de l'histoire de notre bon esprit, dont nous allons rendre compte.

Il dit que ceux qui écrivent leur vie vous fatiguent de détails relatifs à eux ; ils ont tout vu, ils sacrifient sans cesse l'intérêt de la vérité à l'intérêt de leur

vaine gloire : à mon égard, ſi j'écris mon hiſtoire, l'on verra que ce n'eſt pas pour me faire valoir ; les faits en ſont peu importans, mais ils contiennent des moralités qui peuvent être utiles & conſolantes pour bien des gens : je vais donc, dit-il, dépouiller tout amour propre, pour rendre une exacte juſtice à moi & aux miens ; il eſt bien éloigné de vouloir manquer de reconnoiſſance & de reſpect à leur mémoire, mais il ne croit pas qu'il lui ſoit permis de leur faire, aux dépens de la vérité, un naturel différent que celui qu'ils poſſédoient réellement ; il faut, ajoute-t-il, ne point écrire, ou être exact contre ſoi-même ; le père, la mère, & la famille d'un hiſtorien, c'eſt la vérité.

Il commence ſon hiſtoire par dire que ſon père, la plus groſſe bête, ſans contredit, de la province du Beaujolois, ne quitta de bonne heure ſon pays natal, que pour venir être à Lyon, la plus groſſe bête de ſon quartier ; j'ai toujours entendu dire que ſa bêtiſe étoit héréditaire & grevée d'une ſubſtitution graduelle & perpétuelle ; Ambroiſe étoit le nom de

baptême de son auteur, ne savoit ni lire ni écrire, mais il n'étoit pas mal-adroit des mains; & le curé de sa paroisse voulant soulager sa famille du poids de le nourrir, l'adressa à un fabricant de bas demeurant à Lyon, rue Gerbière; cet ouvrier étoit lui-même chargé d'une nombreuse famille, mais il avoit un emploi considérable dans son métier; & par considération pour le curé son ami, il voulut bien garder son père pour faire les commissions de la boutique.

L'on a beau être bête, l'on a toujours quelques talens qu'il s'agit de découvrir, & la nature se plaît souvent à nous dédommager des privations de l'esprit, par la force ou l'adresse du corps.

Son père, par son ingénuité, sa dextérité & sa bêtise même, trouva le secret d'intéresser en sa faveur tous les ouvriers de la fabrique; on lui faisoit des tours, il ne se vengeoit pas; on le railloit, il ne répondoit pas; on lui disoit des injures, il les souffroit patiemment; enfin on le battoit, il tendoit le dos sans rien dire; ce caractère rare de bonhommie le fit d'abord prendre en pitié; on vint ensuite

à l'aimer, & tous les ouvriers s'empressèrent de lui apprendre leur métier.

Ambroise, qui n'étoit dissipé par rien, fit des progrès rapides dans cette fabrique de bas; & dans l'espace de cinq ou six années, il étoit un des fabricans le plus expérimentés de la ville; son talent lui mérita l'affection de son maître à qui il étoit devenu nécessaire, & ce sentiment se communiqua jusqu'à la fille aînée de la maison, qui, se trouvant avec Ambroise en conformité rare, s'enflamma vivement, & mit son père dans la nécessité de lui donner un mari qu'elle avoit pris sans ses ordres.

Nota. Il entre dans des détails sur les amours de son père, que sans mot dire nous supprimons; & pour remplacer cette lacune historique, nous ajouterons que le fabricant étoit riche, & luttoit contre cette alliance, que les bêtes ont plus de volonté & de tempérament que d'autres; que leur animalité devint si vive, qu'il fallut la légitimer pour l'empêcher d'être scandaleuse.

Le père & la mère de notre bon esprit formèrent un établissement pour leur

compte, & bientôt l'aiſance accompagna leur induſtrie; ſon père étoit laborieux, taciturne; ſa mère étoit cauſeuſe, ménagère & aigre; du reſte, ils n'avoient rien à ſe reprocher; d'abord il eut deux ſœurs qui étoient marquées au coin de la manufacture d'où elles ſortoient, elles ne ſavoient pas dire deux mots, il lui vint auſſi deux frères qui ne le cédoient en rien à leur père; enfin, il arriva le cinquième; ſa gaieté fit croire qu'il ſeroit l'eſprit de la famille; mais, dit-il, je reſtai bientôt en chemin, & l'on s'apperçut que je n'avois point dégénéré; ſon père & ſa mère ſe traitoient aſſez amicalement entr'eux deux de bêtes, & faiſoient à leurs enfans le même compliment; ce mot leur devint ſi familier, qu'ils ſe reprochoient à tout moment l'un & l'autre leur ſtupidité, & malheureuſement ils avoient tous raiſon; ſes frères & ſes ſœurs furent deſtinés à apprendre des métiers, & lui fut envoyé à l'école, où il étoit encore à l'âge de douze ans, ſachant à peine lire & écrire.

A quelques coups de fouet près, il menoit une vie aſſez tranquille; mais un

événement funeste vint changer son régime, & lui apprendre le danger qu'il y a à aller faire ses affaires à la porte des grands.

Mon père, dit-il, étoit logé dans le voisinage d'un des principaux habitans de la ville de Lyon; je passois tous les jours devant sa porte pour aller chez mon maître; nous sommes assez volontiers des animaux d'habitude, & je m'étois accoutumé, en revenant tous les soirs, à aller satisfaire des besoins dans une place, que j'avois affectionnée le long de la muraille.

Des domestiques me surprirent, & m'avertirent charitablement plusieurs fois d'aller me soulager ailleurs; je ne tins compte de leur avis & continuai mon irrévérence; on me menaça avec aussi peu de succès, & enfin les gens de la maison conspirèrent contre moi; il fut résolu qu'on me guetteroit pour me punir en flagrant délit; en effet, au bout de quelques jours, j'étois, sur la brune, à mes fonctions ordinaires, lorsqu'il sortit d'un évier qui étoit derrière moi, une traînée de poudre enflammée, accompa-

gnée d'une fusée qui vint, avec éclat, me frapper dans un endroit où il n'étoit pas possible de me crever les yeux; dans un instant un déluge d'eau me tomba sur la tête; deux laquais, placés l'un en bas, l'autre en haut, étoient convenus que, dès que le premier auroit fait jouer la mine, le second lâcheroit les écluses; ainsi je me sentis assailli pour tous les élémens à la fois; la surprise, la frayeur & la position gênée où j'étois, ne me permirent pas de conserver l'équilibre de mon corps, je tombai tout de mon long dans mon forfait matériel; pour comble de malheur, j'entendis des ris & des huées, qui m'apprirent qu'on ne perd pas toujours en sensibilité ce que l'on gagne en bêtise; je me relevai confus, dépité, sali, mouillé, & dans un déshabillé embarrassant, je gagnai heureusement, sans être vu, le grenier où je gîtois, & je me couchai, pour dérober, s'il étoit possible, ma honte aux yeux & à l'odorat de toute ma famille.

Mes parens, surpris de ne me pas voir, vinrent me chercher; je leur dis que j'avois une colique violente, & que

j'étois tombé mal-proprement dans la rue ; il étoit aisé, en effet, de s'en appercevoir ; ma mère s'employa bonnement à ma toilette ; je mourois de faim, on me fit prendre trois lavemens pour toutes choses, & on m'invita ensuite à me livrer au sommeil ; mais la diète, la rage, & le desir de la vengeance, me causèrent des agitations qui valoient une maladie.

Je parus le lendemain guéri de tous mes maux, & je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter en secret mon désastre à trois de mes camarades qui avoient plus d'esprit & de malice que moi ; nous tînmes conseil, & il fut résolu de voler à la vengeance, mais la forme en paroissoit peu sûre ; il fut cependant arrêté, que le lendemain, qui étoit fête, nous prouverions, sur les dix heures du soir, qu'on ne nous insultoit pas impunément.

En effet, je sortis secrètement de chez mon père après le souper, & j'allai joindre mes amis à qui j'avois donné rendez-vous sur le champ de bataille ; témoin de mon infortune, l'un de mes adjoints nommé Pinery, avoit apporté un chat

& un paquet de fusées que nous attachâmes à la queue de l'animal, nous lui passâmes la moitié du corps dans l'évier qui donnoit à la cuisine où nous entendions les gens souper; alors nous mîmes le feu aux fusées & laissâmes courir notre artificier, qui, en bondissant, traversa impétueusement l'assemblée, sans qu'on eût le temps de démêler ce que ce pouvoit être; les gouvernantes, en tremblant, certifièrent qu'elles avoient vu passer le diable ou un revenant; mais les laquais moins crédules & par l'odeur de la poudre, soupçonnèrent la vérité du fait; il se fit dans toute la maison une grande rumeur, dont le résultat fut de visiter par-tout, pour vérifier si l'animal enflammé n'auroit point porté le feu dans quelque grenier à paille ou à foin, & ne trouvant aucune apparence de péril, l'on conclut que le météore postiche s'étoit échappé par-dessus les toits.

Nota. Ici le maître de la maison, instruit de l'aventure, fait des informations; tous les soupçons se réuniſſent contre notre grosse bête; il envoie chercher son père, à qui il fait une pein-

ture auſtère de la ſottiſe de ſon fils, & exige qu'il ſoit livré à une correction mémorable; le bon Ambroiſe diſſimule ſa colère toute la journée; mais le lendemain matin il entre dans la chambre de ſon fils, la main armée d'un nerf de bœuf, &, ſans lui parler ni l'entendre, il lui briſe les os & le met tout en ſang; il croit en être quitte, mais arrivé à l'école, ſon maître le livre à une correction publique, qui doit recommencer, lorſque l'agent & le patient auront pris un peu de repos; fort décontenancé, ſe ſoutenant à peine, il avoit encore la bordée des inſultes de ſes camarades & des laquais à ſouffrir; les uns contrefaiſoient le chat, les autres les fuſées, & pour comble d'infortune, ſon père lui annonça, en rentrant à la maiſon, qu'il recommenceroit tous les huit jours, pendant un mois, la cérémonie du matin; ſa mère, plus compatiſſante, ſe contente de l'accabler d'injures & de le condamner au pain & à l'eau. Ce genre de pénitence achève de le déconcerter, il prend bravement le parti de déſerter, il monte dans la chambre de ſes ſœurs, prend un

petit bénitier d'argent, une chemise, une paire de bas de soie à sa mère, & un bonnet de laine, puis s'esquive sans savoir quelle route il veut suivre.

Ici nous reprendrons notre historien.

Je marchai, dit-il, au hasard, soutenu sur les ailes de la crainte, & j'arrivai sur les sept heures du soir dans un village; il m'eût été impossible d'aller plus loin, exténué par le jeûne, la lassitude & les coups que j'avois reçus; je me traînai à une ferme, & me laissai tomber sur le fumier de la cour, un des gens de la maison vint me questionner, & il connut à mes réponses embarrassantes, que je n'avois pas assez d'esprit pour mentir; la fermière vint m'interroger elle-même, elle ne tira pas de moi plus d'éclaircissemens, mais elle demeura convaincue que j'étois excédé de besoin & de fatigue, on me donna par son ordre du pain & du lait, après quoi elle me fit conduire dans une grange, où je fus saisi d'un sommeil, dont peu de gens de cour connoissent la béatitude.

Le lendemain matin je rendis d'humbles actions de graces à ma bienfaitrice, qui

me gratifia encore d'un copieux morceau de pain ; & m'étant informé du chemin qui conduiſoit à la grande route de Paris, je le ſuivis & marchai ſans inquiétude, mangeant peu & dormant où l'envie m'en prenoit.

Je fis rencontre, auprès de Rouaſme, de deux porte-balles avec qui je cherchai à lier converſation ; mon but étoit de leur vendre le bénitier & les bas de ſoie dont j'étois muni ; l'occaſion leur parut favorable, & ils m'en donnèrent ſept francs, ſans s'informer de quelle main je les tenois.

Je continuai ma route juſqu'à Moulins, où ma bonne fortune voulut que je m'arrêtaſſe ; ſur la porte d'une auberge, un petit homme ſec, qui regardoit les paſſans, me fixa par haſard ; la curioſité l'engagea à me demander qui j'étois, d'où je venois & où j'allois ; je lui dis que je me nommois Portien, que je quittois des parens qui m'aſſommoient de coups, & que j'allois chercher à vivre à Paris ou ailleurs.

Mon air de ſimplicité l'intéreſſa ; & après m'avoir parcouru de la tête aux pieds : eh bien, dit-il, viens me joindre

à Paris, tu demanderas M. de Canaredos de Nîmes, rue des Fourreurs, chez madame Rouſſe; je ferai quelque choſe pour toi ſi tu en vaux la peine.

Jamais nouvelle ne fut accueillie avec tant de joie, j'avois déjà réfléchi ſur les malheurs de l'avenir, je les abandonnai pour me livrer aux plus douces eſpérances, je repris mon chemin avec courage & légèreté, & ne fus accoſté en route que par des garçons perruquiers qui venoient chercher de l'ouvrage à Paris; mais les trouvant plus déliés que moi, je tremblai pour mon pécule, & ſous prétexte de laſſitude, je m'en ſéparai; Paris ſembloit fuir à l'aſpect de mes deſirs, quand j'y arrivai accablé de laſſitude, & ſans qu'il parût que mes parens euſſent fait aucuns frais pour interrompre ma courſe; je traverſai la ville, mon adreſſe à la main, & je parvins juſqu'à M. de Canaredos, qui me revêtit ſans plus d'examen, de tous les emplois de ſa maiſon; Paris étoit alors dans la plus vive fermentation; une douce illuſion s'étoit emparée de toutes les têtes, & la ſubſtitution des chimères aux réalités, avoit mis de

nouveaux poſſeſſeurs au haut de la roue de fortune, en précipitant les anciens dans le bas; cette rotation ſubite avoit attiré des acteurs de toutes les provinces, & M. de Canaredos étoit du nombre.

Mon principal ſervice auprès de lui étoit de le ſuivre & de porter ſes papiers rue Quincampoix, à l'hôtel de Soiſſons, & dans toutes les ſynagogues où le démon de l'intérêt raſſembloit des fanatiques de tous les âges, de tous les pays, & de tous les ordres de l'état.

M. de Canaredos fut bientôt gonflé de richeſſes & enivré de fantaiſies; le luxe, les femmes, le jeu, la table, tout acquit des droits ſur lui, & il forma en peu de temps un établiſſement de grand ſeigneur; je me reſſentis de ſa proſpérité, j'étois ſon plus ancien domeſtique. Et à ce titre, il me décora de la qualité de ſecrétaire; quoique je ne compriſſe rien à tous ſes termes d'actions, de dividendes, d'occident, il me donna un maître d'écriture & d'arithmétique, & me fit dans les tranſports de ſon enthouſiaſme, préſent de 8000 livres en billets de banque, que je le priai en grace de me garder.

Nous nagions dans l'opulence ; mais un événement qui survint le 21 mars 1720, éveilla mon maître au milieu du plus beau songe, & le plongea dans la désolation la plus profonde.

Nota. Portien avoit ignoré la cause productrice de son élévation, il n'en comprit pas mieux la cause destructrice ; les chevaux, le carrosse, les bijoux, les ameublemens, tout disparut successivement. M. de Canaredos étoit intelligent, il continua de se mêler de change, de courtage & de banque, il se soutint assez pour occuper *un joli* appartement, rue de Grenelle Saint-Honoré.

M. de Canaredos dit un jour à Portien : la fortune est volage, & je t'offre un exemple de son inconstance ; il me reste à peine la millième partie de ce que j'ai cru posséder ; tu m'as remis huit mille livres, qui se sont éclipsés avec mes effets ; mais je ne veux pas que ta confiance en moi te soit fatale, il n'est pas juste aussi que tu ne prennes aucune part à ma disgrace & à celle de tout le monde ; je veux bien, pour m'acquitter avec toi, te faire un billet de quatre mille francs, dont

je te ferai le rembourſement par quart, tous les ans.

Nota. Portien accepte la propoſition; mais au bout de quelques mois, il apprend douloureuſement que M. Canaredos eſt hors d'état de le garder, il lui donne le moyen, par un de ſes amis, ami d'un ami d'un maître des requêtes, d'avoir un viſa ou commiſſion, qui ne lui ſera pas inutile s'il ſait en profiter: Portien eſt inſtallé dans un bureau, où il eſt avec un grand nombre de commis, *qui l'appellent* cul de plomb, à cauſe de ſon aſſiduité.

J'avois, dit-il, une tête de fer pendant douze heures; aſſis, je rêvois, ſans penſer à rien; je taillois peſamment une plume, & je trouvois ainſi le bout de la journée; les dupes me tenoient compte de ma gravité, de mon ſilence, ils me croyoient un homme profond, un homme réfléchi; & en cette qualité, ils exigèrent des ſervices de moi, qui me furent beaucoup plus profitables qu'à eux.

Nota. Après un certain temps, Portien & tous les commis ſont congédiés, il eſt obligé de chercher un nouvel emploi.

Nota. Sa réputation pacifique & appliquée, lui firent trouver une place chez un banquier; il se lie d'intérêt avec plusieurs personnes, & voit prospérer ses affaires sans qu'il ait la peine de s'en méler; mais revenons à notre historien.

Un monsieur Mulard, intéressé dans les vivres, lia connoissance avec moi; & charmé de ma bonhommie, il me livra sa confiance : c'étoit un homme de mon espèce, il étoit borné, pesant, & toujour incertain; mais il étoit heureux, & on lui faisoit l'honneur, dans la société, de l'appeller le Philosophe; je lui donnai une vingtaine de mille francs que j'avois gagnés, & il m'associa avec lui sur des vaisseaux, & dans quelques entreprises dont il connoissoit le détail.

Il étoit veuf, sans enfans, riche, économe, & passoit sa soixantaine. Lorsque notre liaison fut cimentée, il me proposa d'épouser une de ses filleules, qui, dit-il, n'étoit pas jolie; mais bien élevée, d'un bon caractère, & qui possédoit près de cinquante mille livres.

J'aurois pu sans indiscrétion, m'informer si cette fille avoit père & mère, de quel

pays elle étoit, & à qui elle tenoit; mais je crus en bon esprit devoir éviter toute tracasserie. M. Mulard étoit mon ami; la future avoit cinquante mille francs, je consentis à la prendre, & au bout de quinze jours, nous fûmes mariés sans bruit ni étalage.

Cette union resserra encore les nœuds qui nous attachoient à M. Mulard; il venoit passer avec nous tout les momens qu'il avoit libres, & cette habitude le conduisit à nous proposer de ne plus former avec lui qu'une maison; nous adhérâmes à ses offres, & nous n'eûmes plus qu'un cœur & un ménage.

Mes jours étoient filés d'or, je voyois ma fortune s'accroître sans être agité par le travail & l'inquiétude; ma femme, mes amis, cherchoient à me rendre la vie douce, car on tourmente rarement les bonnes gens qui ne cherchent point querelle aux autres; il y a ordinairement lieu de croire qu'un homme qui se plaint de tous les hommes, leur fournit matière à ne se pas louer de lui: j'étois donc du petit nombre des heureux; mais c'est un état d'élu sur lequel il ne faut jamais compter,

compter, mon bon ami, mon émule. M. Mulard fut emporté rapidement par une apoplexie, & nous laissa dans la désolation la plus accablante.

Heureusement, il avoit fait un testament par lequel il nous instituoit ses légataires universels ; cette précaution nous sauva des discussions toujours désagréables ; nous pleurâmes de bien bonne foi, & je me vis avec chagrin, chargé en chef d'une administration d'affaires, du poids desquelles il m'avoit généreusement soulagé jusqu'alors.

Son affection nous mit en situation de vivre dans l'abondance, & je m'y prêtai de bonne grace : ma femme avoit de l'esprit & vouloit encore en avoir davantage ; elle étoit insatiable sur cet article, & c'est le seul désagrément qu'elle m'ait donné de sa vie ; elle voyoit bien que j'étois bête, mais elle avoit la politesse de ne me le pas dire ; sa fureur étoit d'attirer chez elle un tas de poètes, de demi-savans, de petits abbés & d'auteurs de brochures nouvelles ; elle les invitoit à dîner & à souper, & à la fin de la journée je n'avois rien entendu, qu'un bon jour

papa, qu'on m'avoit amicablement adreſſé en entrant dans la ſalle ; je me promenois, je bâillois, quelquefois même je m'endormois, & j'avois ainſi le ſecret de dépenſer par an, beaucoup d'argent *pour m'ennuyer.*

Nota. Il voyoit paſſer en revue les ſyſtêmes, les traverſes, les ridicules, les chanſons, les hiſtoires ſcandaleuſes, les calomnies ; on ſe permettoit tout, on critiquoit, on diſputoit, on ſe brouilloit enſemble, les uns après les autres ; mais il vit en peu d'années cette ſociété lumineuſe ſe découdre & s'éclipſer : le premier des ſavans, pour en aſpirant à l'eſprit, avoir fait pluſieurs vers & ſatyres contre des gens en place, fut obligé de s'expatrier, pour ne lui laiſſer que le regret de lui avoir prêté cent piſtoles ; quelque temps après, le ſecond qui étoit un homme à poitrine ferme, à eſprit chaud, diſparut pour avoir déclamé quelque philippiques modernes : on lui confirma qu'on l'avoit mené prendre l'air du côté de la porte S... A.... Comme il ne lui devoit que quatre louis, ſa détention lui fut

moins sensible que la disparution de son camarade.

L'année suivante ne fut pas plus heureuse pour la petite académie de sa femme, le troisième qu'il voyoit avec un peu moins de répugnance que les autres, on vint lui dire qu'il s'étoit retiré en pays étranger, pour se soustraire à la poursuite d'une foule de créanciers; il vit les anciens admirateurs des systêmes de ce troisième savant, le fronder à outrance & tomber impitoyablement sur sa personne, qu'ils avoient cent fois encensé en sa présence: cette métamorphose augmenta son mépris pour le cercle, & il se fut bon gré de n'avoir prêté que mille écus au troisième savant.

Le quatrième des sociétaires de sa femme, fut assommé le soir dans la rue par des brigands; on attribua sa disgrace à l'humeur d'un homme qu'il avoit offensé par des vers caustiques & licencieux.

Le cinquième étoit le fils d'un riche négociant de N..., à qui son père avoit laissé en mourant plus de quarante mille livres de rente; mais il avoit la manie de l'esprit, & cette fureur lui devint

fatale, il ne lui resta que des dettes, & pas un sou pour payer : il fut douloureusement découvrir l'écueil de son esprit à la bonne bête, qui le plaignit d'en avoir eu tant, ou plutôt, d'en avoir fait un mauvais usage ; mais comme il l'estimoit plus que les autres, quoiqu'il lui dût quatre-vingts louis, il lui en prêta encore vingt-cinq pour aller à S... M..., attendre la succession d'un vieil oncle qu'il y avoit.

Le sixième étoit un petit homme hardi, décidant, & jouant l'homme profond ; il fit un livre où les dogmes & la morale étoient peu ménagés : il reçut ordre d'aller en vingt-quatre heures étaler sa science chez les peuples indifférens, sur la religion & le culte, il emprunta vingt louis au papa pour partir.

Enfin, le septième & le seul bel-esprit qui restoit solide à la société de sa femme, étoit un Auvergnat qui avoit fait toutes sortes de métiers ; il étoit intrigant, savoit les langues, connoissoit tous les pays, & étoit capable de toutes sortes de rôles & de manéges. Il vint un matin trouver le *papa*, pour le prier de lui prêter

mille écus, il avoit un besoin pressent pour réussir dans une affaire importante; le bon papa les prêta, & resta quatre mois sans savoir ce qu'il étoit devenu, lorsqu'un jour, au palais-royal, il apprit qu'il avoit été pendu à B..., pour avoir excédé les bornes d'une curiosité ordinaire.

Mais pour comble de disgrace, notre bon papa vit sa femme consternée de la défection générale & successive de sa société; elle devint accablée de vapeurs noires qui la plongèrent dans une langueur mortelle, tout lui déplaisoit, & elle n'avoit plus la force de lire, ni le goût d'entendre lire: papa lui tenoit fidèle compagnie sans lui parler, & faisoit lui-même de sérieuses réflexions: hélas! disoit-il, à quoi sert donc d'avoir de l'esprit, puisqu'on emprunte, puisqu'on est envoyé aux îles, enfermé en prison, expatrié, déshonoré, bâtonné, ruiné, exilé, pendu, & qu'on a des vapeurs? Ma foi, vive la bête, s'écria papa! je ne veux point d'esprit au prix de tous ces messieurs, & je préfère mille fois ma bêtise, avec laquelle je suis heureux, à tout l'esprit dont le

mauvais usage nous expose à une foule de malheurs ; & papa même en rêvant répète encore : non, il n'est d'esprit, que le bon esprit.

Conte par le Radoteur.

Nous prévenons nos lecteurs que ce conte est terminé par des réflexions qui ont été mille fois répétées, & toujours inutilement ; nous allons donc les offrir comme de vieilles pièces de monnoies qui n'ont plus de cours.

Un roi des pays lointains, malgré toute sa puissance, n'avoit point d'enfans, & il en étoit affligé au dernier point ; la reine son épouse, également triste, fut avec lui à des eaux fameuses ; ils en prirent avec profusion l'un & l'autre, le remède opéra efficacement, & la reine mit au monde un beau garçon. Le roi avoit invité à l'accouchement un sylphe, un gnome & un ondin de ses amis, pour qu'ils répandissent leurs benignes influences sur le fruit de ses amours ; les fées s'étoient montrées si tracassières, que leur règne étoit passé si-tôt que l'enfant parut : l'esprit terrestre le prit par la tête, l'habi-

tant des eaux lui mit les mains sur le dos & sur le cœur, & l'esprit aérien s'empara des jambes; ils l'emportèrent ainsi dans une chambre voisine, & le douèrent, chacun dans leur ressort, des qualités qu'ils crurent les plus avantageuses; c'est-à-dire, de celles qu'ils avoient eux-mêmes en partage.

Un autre roi voisin devint quelque temps après père d'une princesse, seule héritière de son vaste empire; dès-lors on forma de part & d'autre le dessein de prévenir, par une heureuse alliance, les sujets de division qui pourroient un jour troubler les deux royaumes.

L'épouse du dernier roi avoit invité à ses couches une sylphide, une gnomide, & une salamandre de ses amies qui s'étoient aussi emparés de l'enfant pour la douer; mais la sylphide s'étoit nantie de la tête, la gnomide des jambes, & la salamandre de la région du cœur.

Les deux enfans furent élevés avec tous les soins possibles; mais l'impression que la main de leurs bienfaiteurs avoit faite sur eux au moment de leur naissance, avoit répandu dans leur tempérament un

contraſte qui ſe remarquoit en tout : le prince, dont la tête avoit été priſe par le gnome, n'avoit que des idées terreſtres & matérielles; la ſylphide au contraire, avoit communiqué à la princeſſe du vent dans la tête, des idées légères, volatiles, & qu'on ne pouvoit fixer un moment; ainſi la peſanteur & la diſſipation les empêchoient de rien apprendre.

Le prince avoit reçu, par l'impreſſion de l'ondin, un cœur froid & un ſang glacé que rien ne pouvoit échauffer; la princeſſe au contraire, grace à l'empreinte de la ſalamandre, avoit le cœur ardent & le ſang bouillant, & des deſirs toujours emflammés.

Enfin, le prince avoit dans la région inférieure tous les attributs du ſylphe; c'eſt-à-dire de la légèreté, nulle conſiſtance, un mouvement perpétuel, une vivacité que rien ne tempéroit un inſtant. La princeſſe de ſon côté avoit aux mêmes endroits les qualités ſolides de la gnomide; elle étoit lourde, matérielle, craignoit de ſe remuer, & avoit toutes les inclinations qui pouvoient la rapprocher de la terre.

Lorſque ce couple ſi oppoſé eût atteint

l'âge nubile, le prince à qui l'on avoit donné le nom de *Verglas*, se transporta *à la cour* de la princesse que l'on avoit nommée *combustible;* ils ne furent pas long-temps sans s'appercevoir du peu de rapport qu'ils avoient ensemble; le prince couroit, dansoit, sautoit sans cesse, & étoit perpétuellement dehors, le tout avec un sang-froid qui sembloit jurer avec la vivacité de ses pieds. La princesse n'aimoit que la chambre; c'étoit un supplice pour elle que de sortir, & lorsqu'on l'avoit transportée dans un endroit tel qu'il fût, elle y seroit restée toute sa vie; d'un autre côté elle parloit, folâtroit, imaginoit toujours du nouveau, tandis que son futur ne pensoit à rien & ne disoit mot: il aimoit la nourriture grossière; elle ne vivoit que de crême-fouettée, de quintessence de viande, ou de liqueurs. Cette opposition caractérisée fit que le prince trouva sa prétendue trop vive & trop pétulante; la princesse à son égard, trouva le prétendant trop morne & trop glacial. En effet, elle étoit caressante, & lui indifférent: les gens sages ne purent s'empêcher de faire des

réflexions & des représentations sur le danger de l'incompabilité des caractères; on les écouta, on pensa qu'ils avoient raison; mais la raison d'état prévalut, & le mariage se fit avec une pompe proportionnée à la naissance des époux.

Nota. Nous nous arrêtons sur la suite de ce conte, pour rapporter à quelle fin le Radoteur veut en venir.

Dès la première nuit on s'apperçut bien plus sensiblement de l'opposition de leurs caractères; le prince en sortant de table voulut aller promener; la princesse eut envie d'aller dormir; il courut, sauta, & ne revint que fort tard, il fut se coucher; mais comme il avoit la tête vide & le cœur glacé, il s'endormit.

La princesse ne put fermer l'œil; elle remuoit la tête, & son époux continuellement les jambes, & l'obligeoit à se reculer pour se garantir des coups de pieds.

Le prince s'éveilla, & sentant du froid, il demanda cinq à six couvertures; la princesse excédée de chaleur vouloit coucher à l'air; il fermoit les rideaux; la

seconde les ouvroit & les fenêtres aussi : la princesse se plaignit, il ne lui répondit rien ; elle l'accusa de manquer de galanterie ; ce propos lui déplut, & le jour paroissoit à peine, qu'il se lève pour aller courir la campagne.

Le roi & la reine sentirent bien qu'il ne seroit pas possible de réformer deux naturels si opposés ; il y eut une dispute entre les deux cours ; mais un bonze accrédité, par ses vertus, s'entremit pour ramener les esprits à une réconciliation desirable : il proposa de faire assembler les six génies qui avoient doué les époux au moment de leur naissance, & de les inviter à réformer leur ouvrage ; le projet fut agréé.

L'on députa des ambassadeurs aux six génies dont on attendoit la réformation ; mais la gnomide déclara qu'elle étoit brouillée mortellement avec l'ondin, & qu'elle avoit fait un serment solemnel de ne se jamais trouver avec lui ; le gnome protesta qu'il n'auroit jamais aucun commerce avec la salamandre, qui lui faisoit journellement de mauvais tours ; ainsi il fallut renoncer au projet d'un congrès général,

L'utilité qu'on doit tirer de ce conte, est qu'en fait de mariage, dit le Radoteur, on doit prendre garde à l'assortiment des caractères; c'est le point essentiel, & c'est à quoi on s'attache le moins: la fortune décide tout, on ne consulte ni les inclinations, ni les goûts, ni les rapports; l'on passe même souvent pardessus l'antipathie, sur l'espérance de la raison, qui doit venir pour présider à tout.

L'usage est de se marier, sans se connoître, & de tout abandonner au hasard: faut-il donc s'étonner s'il y a tant de mauvais ménages? Soyons seulement surpris de n'en pas voir davantage.

On allie souvent le haut & le bas, le grave & le badin, le chaud & le froid, le doux & l'amère; alors les deux époux ne se contraignent pas long-temps, ils connoissent & détestent leur humeur; on se picote, on se contrarie, on se hait, on se rend la vie dure, & l'on cherche de part & d'autre à se dédommager ailleurs de ce qu'on ne trouve pas chez soi; si l'on y parvient sans donner de scène scandaleuse au public, c'est du moins un

bonheur; mais il eſt triſte d'avoir à s'en applaudir.

Un père a une fille unique qu'il aime paſſionnément; il dit que ſon ambition eſt de la rendre heureuſe; mais il dupe ſa vanité ſecrète, il travaille plus pour ſon amour-propre, que pour le bonheur réel de ſa fille.

Il ſembleroit que les gros biens des riches héritiers ſervent à leur procurer une vie diſgracieuſe : telle perſonne eſt à plaindre parce qu'elle aura un million; ſi elle n'eût dû avoir que deux cents mille livres, elle eût été heureuſe avec un homme de ſon état; mais ſa fortune eſt employée à lui faire acheter des mépris: l'ambition a préparé ſon ſacrifice; elle voit dépenſer ſon bien ſans en jouir, & il ne lui reſte pour conſolation, que l'honneur ſtérile d'être décorée d'un titre pour lequel elle n'étoit pas née; ſes parens s'en repentent; ils déclament, tout le monde les écoute, & perſonne ne les plaint.

Nota. Il y a dans ce livre un chapitre tout entier des réflexions du Radoteur;

car il en faut, à ce qu'il dit, pour ceux qui les aiment, & j'en connois; en voici un extrait:

Nous ne jugeons presque jamais des choses par leur valeur, nous les justifions, ou nous les critiquons, selon qu'elles nous sont dites & faites, par des gens que nous aimons ou que nous haïssons.

A vingt ans, on tue le plaisir avant qu'il naisse; à trente, on le goûte; à quarante, on le ménage; à cinquante, on l'appelle; à soixante on le regrette.

L'on court les risques du dégoût, en voyant de trop près comme la justice & la cuisine se préparent.

Il est des places dans la société si délicates & si exposées à la tentation, qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent exercées par des anges qui n'eussent pas d'ailes.

Une femme du bon air à Paris, a pour soixante mille livres de diamans, pour vingt mille livres d'habits & d'ajustements, pour dix mille livres de dentelles, & pour dix pistoles de chemises.

L'on soupçonne quelquefois un homme d'être fier, lorsqu'il n'est qu'impoli, grossier, fat ou bête.

Combien de sots frondent l'administration publique pour un rien; sans avoir songé combien il en coûte tous les jours de peines à des gens qui valent mieux qu'eux, pour leur procurer du pain, du vin, de la viande, la sûreté, tous les besoins & les agrémens de la vie!

Nous sommes naturellement si curieux, que nous nous ennuyons de voir vivre certaines gens, par la seule impatience de savoir ce qu'il arrivera après leur mort.

Il est bon de veiller la nuit, pourvu que ce qu'on fait alors soit plus utile ou plus amusant que de dormir; veiller pour tuer le temps & soi-même, c'est sottise.

Une femme qui fait la jolie, si elle l'est réellement, n'a qu'un ridicule; mais si elle ne l'est pas, elle en a deux.

Nota. Nous ne mettons sous les yeux de nos lecteurs qu'un petit nombre des réflexions de ce chapitre qui en contient beaucoup d'autres, de crainte aussi de radoter; car il y a beaucoup de personnes qui les auront pensés, & qui nous accuseront de ne leur avoir rien appris de

nouveau, en fait de moralité; le Radoteur dit qu'il n'a cherché à copier ni à voler perſonne, & que ſi quelqu'un retrouve ſon bien, qu'il le reprenne: comme nous le trouvons de bonne foi, nous nous ſervons de même de notre bonhommie pour extraire ſon radotage, le diviſer, l'habiller & en couper l'inutile; quelquefois on s'égare, & l'on ne ſe reconnoît plus ſoi-même! ſi le malheur ne fût arrivé qu'une fois, encore paſſe; mais trois fois, ah! c'eſt trop; il y avoit de l'aveuglement à ne pas découvrir la cauſe du mal; encore une aventure pareille, & l'on décidera que les ſonnettes nous nuiſent plus qu'elles ne nous ſervent; perſonne ne les a encore ſupprimées; mais nombre de femmes prudentes ont déjà fait raccourcir les cordons *des leurs*...

Projet important & utile.

(*Nota.*) Pour porter un jugement équitable ſur cet article, il faut que nous le faſſions connoître par extrait.

Le cheval eſt un animal, à la bonté duquel beaucoup de qualités doivent

concourir; il eſt naturellement délicat, ſujet à une infinité de maladies, même épidémiques; ſon naturel impatient le rend indocile dans la ſociété de ſes ſemblables, malgré les précautions qu'on prend pour diminuer ſa fougue.

L'âne, moins impétueux, s'élève & ſe façonne, pour ainſi dire, de lui-même; il trouve dans ſa propre nature de quoi ſe dédommager des ſecours que l'art & l'homme lui refuſent; il coûte peu à acquérir, il eſt patient, laborieux & robuſte; on le nourrit ſans apprêt avec peu de choſes, & quoiqu'on le laiſſe ſur ſa bonne foi, il eſt ſobre; la force de ſon tempérament lui fait ſupporter ſans infirmité les intempéries de l'air, ſa chauſſure eſt naturelle, & s'il n'a pas l'avantage de caracoler, il a celui de ne reculer preſque jamais.

La guerre ne lui eſt point étrangère; M. le Vayer, dans ſa ſoixante-quatorzième lettre, tome XI, prétend que cet animal eſt un petit *Mars*, & que c'eſt de là que lui vient le nom de *Martin*.

Meruvan, vingt-unième calife depuis Mahomet, reçut comme un éloge le

ſurnom d'âne de Méſopotamie, qui lui fut donné, dit l'hiſtoire qu'Epernius nous a tranſmiſe, parce qu'il tenoit toujours ferme, & ne reculoit jamais dans les combats, ſuivant un proverbe du pays, qui dit, que l'âne guerrier ne fait ce que c'eſt que de fuir.

Ce n'étoit donc point pour injurier Junius Baſſus, qu'on l'appelloit l'âne blanc; il ne fut ainſi ſurnommé qu'à cauſe de ſa galanterie & des charmes de ſa converſation; l'âne d'Amonius, dont parle Photius dans ſon extrait de la vie d'Iſidore, aimoit à entendre la poéſie, & pour y prêter une oreille attentive, il abandonnoit ſon ratelier; mille traits ſemblables devroient nous ouvrir les yeux ſur la ſtupidité que nous attribuons aux ânes; quelquefois notre mépris héréditaire pour eux, ſi nous leur avons refuſé juſqu'à préſent la gloire de figurer vivans dans nos armées, du moins, après leur mort, leur permettons-nous d'y faire un rôle bruyant, pour encourager les hommes & effaroucher les chevaux.

La France entretient avec grands

frais des haras, dont la reſſource eſt, malgré la dépenſe, inſuffiſante pour monter notre cavalerie; l'état d'âne eſt un état libre, avec un peu d'attention, & la centième partie moins de dépenſe, l'on verroit fructifier l'eſpèce aſine.

L'eſpèce des chevaux n'eſt point aſſez commune parmi nous, il faut recourir à l'étranger, & faire paſſer entre ſes mains des ſommes conſidérables, qu'il emploie ſouvent à nous faire la guerre.

Les militaires qui ſe piquent d'exactitude, conviennent que l'impétuoſité des chevaux dérange conſidérablement, dans une mêlée, l'harmonie des principes; or, la foule des accidens diminuera, ſi on ne met que la bonhommie des ânes en activité; ils reculent difficilement, & attendent la mort avec plus de ſang-froid que les chevaux; ce ſeroit alors le cavalier ſeul qui combatteroit; & comme les François ont autant de bravoure qu'aucun peuple de l'univers, il n'y auroit pour leur gloire qu'à gagner dans cette réforme. Ce ſont ſans doute ces vérités que la fable a voulu nous peindre, quand elle nous

a repréſenté Silène accompagnant Bacchus, ce formidable conquérant, & partageant ſes travaux guerriers, ſans autre monture que celle d'un âne triomphant.

On ſe ſert du mot cavalier pour déſigner un corps reſpectable dans l'état; mais faut-il s'attacher aux mots, pour combattre un établiſſement avantageux en lui-même, & funeſte aux ennemis? Le terme cavalier eſt un terme générique; l'on dit d'un homme, quoiqu'à pied, c'eſt un beau cavalier; l'on eſt cavalier ſur un âne, comme ſur un cheval, comme on eſt cavalier même ſur un bâton; Philippe, roi de Macédoine, alloit, ſans ſe dégrader, à cheval ſur une canne; ainſi la clameur & la dériſion ſeroient à cet égard une vraie puérilité.

Paris eſt habité par près de huit cents mille perſonnes, dont les dix-neuf vingtièmes vont à pied; la plupart traînant, portant des fardeaux, & partageant avec les animaux le poids des travaux les plus pénibles: la portion privilégiée des riches fend à grand bruit la preſſe de ces mercenaires, & en renverſe tous

les jours plusieurs, qui n'ont de ressource que d'aller pleurer dans des maisons de charité le malheur de n'être pas nés dans l'opulence.

La plupart de ces accidens qui blessent l'humanité, sont occasionnés par la jeunesse audacieuse, & l'intempérance des cochers qui flattent la vanité de leurs maîtres; ne mettroit-on pas un frein à cette impudence fatale au public, si l'on restreignoit aux seuls princes du sang, aux cardinaux & à quelques autres personnes distinguées en petit nombre, le droit de se faire traîner par des coursiers? Les autres seroient conduits sagement par des ânes, la bonne police exige qu'on marche doucement dans le sein d'une ville peuplée de femmes grosses, d'enfans, d'infirmes, d'estropiés, d'aveugles, de gens sourds & de porte-faix; l'humanité même nous y invite. Eh! quel seroit le risque de rendre les hommes raisonnables malgré eux, quand ils ne veulent pas l'être volontairement; alors, semblables aux Espagnols, dont les voitures sont traînées par des mules, quoiqu'ils aient d'excellens chevaux;

ces nouveaux attelages nous donneroient un ton de gravité qui caractériseroit la nation, par la dignité de la démarche, qui nous feroit éviter des accidens sans nombre : & ne faut-il pas être dénaturé, pour ne pas vouloir sacrifier un peu de brillant à la sûreté de la vie de nos concitoyens?

Je conçois que les premiers attelages paroîtroient singuliers, mais, au bout d'un mois, nos yeux y seroient accoutumés, & l'on ne trouveroit plus étrange de voir des files nombreuses de voitures attelées d'ânes, meubler la porte des spectacles, les promenades, & sur-tout les boulevards.

L'on murmure tous les jours contre l'indécence effrénée de notre siècle, où la jeunesse s'épuise & se ruine pour faire briller en public les héroïnes de la débauche; on étale aux yeux surpris des chars, des chevaux magnifiques, comme des trophées érigées en l'honneur du vice : des Laïs, nées dans la fange & l'opprobre, effacent les dames de la première qualité, sans avoir d'autres titres que le libertinage, l'impudence

& l'indécente ſtupidité de leurs adorateurs; la rivalité de luxe & de dépenſe s'introduit parmi les entreteneurs, auſſi follement qu'entre les entretenues; &, pour obtenir une célébrité qui choque les bonnes mœurs, un mari prive ſa femme du néceſſaire, un fils de famille ſubtiliſe ſes parens, ſes amis, & perd ſon état; enfin, un homme en crédit ſe déshonore pour enrichir ſon idole qui le trompe. Quoi! ſeroit-ce un grand mal que de réduire les auteurs de ces déſordres à n'être tiré que par des animaux deſtinés, en bonnes règles, à les promener dans des cérémonies publiques & moins brillantes? Au reſte, je ne prétends point attaquer leurs perſonnes, qui ſont d'ailleurs fort aimables, je ne blâme que l'excès d'une émulation ſcandaleuſe, ſouvent funeſte, & quelque puiſſe être la vanité de ces déeſſes de nos jours, elles auront tort de ſe plaindre, lorſqu'elles ſeront compriſes dans une loi générale.

Si la mode des ânes pouvoit prendre faveur, il s'établiroit vraiſemblablement des académies publiques pour apprendre

à monter à âne avec grace, comme l'on apprend à monter à cheval, & les noms de bijou, charmant, favori, qu'on donne si galamment aux chevaux, n'auroient plus lieu; un petit-maître feroit atteler à sa voiture six ânes pompeux, & attacheroit son mérite à ce genre de distinction; l'on auroit un âne de suite, au lieu d'avoir un cheval; les uns leur feroient couper la queue & les oreilles, d'autres se contenteroient de les leur faire percer; nos merveilleuses y attacheroient des boucles de prix, & trouveroient par-là le moyen d'étaler le superflu; les cabriolets marcheroient avec pompe & dignité, sans tuer ni estropier personne; enfin l'on enleveroit à bien des indiscrets un moyen de plus de se ruiner, eux & leurs créanciers; ainsi l'avantage général se trouve marié ici avec l'intérêt particulier, & c'est tout ce que doit desirer un bon patriote.

Projet d'assurance sur les nouvelles.

Ce chapitre contient un établissement dans toutes les villes de l'univers, d'une chambre

chambre de nouvellistes, qui sera composée d'un président, de douze conseillers, d'un procureur-général & d'un greffier; leur fonction sera de juger toutes les affaires de politique.

Bavardage mille fois répété infructueusement.

Dans ce chapitre, le radoteur passe en revue tous les ridicules de la société de Paris.

Il dit, dans un cercle, avoir entendu une dame dire: ah! mon dieu! comment peut-on être bâtie comme madame F.... elle est repoussante; pourquoi se montrer quand on est ainsi fagottée? c'est une horreur. L'on regarde la déclamante, on se tait, on lève doucement les épaules, & l'on demande tout bas si c'est son miroir ou ses yeux qui la trahissent si grossièrement.

Après les singes, les makis, les angola, les perroquets, j'ai vu passer en revue tous les chiens, l'épagneul, le barbet, le gredin, le doguin, le danois, le renard, le chien bleu, le loup, &c. chacun a son tour; & dès qu'ils ne sont

plus fêtés, l'on croiroit que l'espèce en est perdue; un être merveilleux veut se singulariser par du nouveau, un autre l'imite, & tout le monde veut en avoir.

Les Tuileries forment, sans contredit, le plus beau jardin de Paris; il est passé de mode; on le quitte pour s'envelopper au Palais-Royal dans un tourbillon de monde & de poussière, chacun s'en plaint, & on y retourne : à peine distingue-t-on le monde, la laideur & la beauté, à peine s'y reconnoît-on; l'on en sort ébloui, fatigué de coups de coude; mais l'on a vu du monde, l'on s'est fait voir, cela suffit.

(*Nota.*) En voilà bien assez pour faire connoître ce qu'a pu dire notre radoteur, qui semble avoir pris plaisir à outrer les ridicules, dont ce chapitre est rempli,

Qu'il termine par dire :

Tels sont les François; je les aime passionnément, & j'y suis intéressé par l'analogie qu'on prétend trouver entre nos deux nations.

Observations physiques & politiques.

Le tonnerre est l'être le plus redouté, par l'appareil formidable qui l'accompagne, dit notre radoteur; la plupart des hommes le regardent comme l'exécuteur des vengeances célestes; les femmes sont accoutumées de bonne heure à trembler de son éclat, & elles communiquent leur frayeur aux enfans, que des gouvernantes pusillanimes épouvantent encore par des contes ridicules.

J'ai connu une dame de beaucoup d'esprit, qui, présidant à l'éducation d'un jeune enfant, le préparoit à entendre le tonnerre, si elle présumoit qu'il dût en faire : *vous avez sans doute été bien raisonnable*, lui disoit-elle, & votre sagesse sera manifestée d'en haut par de grands éclats; l'enfant saisissoit ce raisonnement, & publioit sa joie, chaque fois qu'il tonnoit; elle regardoit cet événement comme le triomphe solemnel de sa raison, &, préparée ainsi de bonne heure, elle s'habitua à envisager les plus grands orages avec le sang-froid des philosophes

Il est cependant vrai que le tonnerr

influe sur la nature, mais je n'entreprendrai point d'analyser ces effets, ni de condamner ou justifier les foiblesses qu'il occasionne; je me bornerai à démontrer qu'il est très-utile pour la conservation du genre humain, & que la société lui a beaucoup d'obligations.

L'on peut regarder comme une vérité, que le tonnerre ne tue jamais par année cent hommes dans le royaume; il exerce quelquefois sa furie sur des clochers, sur des granges, sur des maisons, mais il est rare de voir des hommes frappés de la foudre; à peine depuis vingt ans en citeroit-on quinze à Paris; l'on conviendra même qu'il se passe souvent des années, où l'on n'entend citer la mort funeste de personne, & que ce n'est point s'écarter du vrai, que de fixer à trois personnes par année, l'une portant l'autre, le nombre de ceux que le tonnerre peut enlever à la capitale.

Or une seule nuit orageuse suffit pour restituer à la ville de Paris le vuide que le tonnerre y peut occasionner pendant une multitude de siècles. En effet, on compte dans cette grande ville huit

cent mille ames au moins, dont plus de moitié eſt mariée, & occupe la même chambre & le même lit.

Un orage imprévu ſurvient dans la nuit, il les réveille preſque tous; la peur s'empare des eſprits, ſur-tout des femmes; elles jaſent, elles parlent à leurs maris, & le mari obligeamment ne peut s'empêcher de les raſſurer; ſi ce mari ſenſible eſt plus galant que peureux, ſes avances ſont mal reçues; mais inſenſiblement l'orage s'éloigne, le bruit & la peur diminue, & l'Hymen ne perd rien de ſes droits.

Si le mari & la femme ſont ſéparés, le tonnerre leur fournit un prétexte pour ſe rejoindre; la femme invoque ſon mari, elle a droit d'aller le trouver, ou bien le mari attentif ſe croit obligé de calmer les inquiétudes de ſon épouſe; le ſentiment de la peur, plus fort que tous les autres, les fait taire dans l'inſtant; on oublie juſqu'aux bouderies; ſi l'on a peur tous deux, on ſe croit néceſſaire l'un à l'autre, il faut parler, peut-on faire autrement? l'orage ſe diſſipe, & la bouderie eſt terminée par des

marques de reconnoiſſance, que le calme & les ténèbres rendent indiſpenſables, parce qu'on ne peut pas avoir toujours peur.

Il eſt des pays policés, où des gens, prépoſés par le gouvernement, ſont chargés de faire à des heures de la nuit, du bruit dans les rues, pour réveiller les citoyens, & les inviter à prier pour les trépaſſés; le tonnerre & un bon claperman, dont le ſon plus bruyant porte cet avertiſſement dans tous les ménages, au bénéfice de l'état, puiſque ces gens, ſans cette cauſe accidentelle, ſeroient reſtés enſevelis dans un ſommeil profond.

Tous les ſpéculateurs ont-ils auſſi ſagement obſervé que, dans les années orageuſes, les regiſtres baptiſtaires des paroiſſes augmentent d'un tiers en ſus des années courantes; la raiſon eſt ſenſible, c'eſt que toutes les inſomnies des gens en ſanté & en compagnie tournent à l'accroiſſement de la ſociété, & qu'il y a nombre de perſonnes à qui on peut donner le nom d'enfans du tonnerre, parce qu'ils lui doivent réellement leur exiſtence; enfin la plupart des mortels qui

ont vécu dans le monde, conviendront, s'ils veulent être véridiques, que le tonnerre, sans leur avoir jamais fait aucun mal, leur a rendu de bons offices; combien n'a-t-il pas opéré de réconciliation, que d'affaires, dont il a opéré la conclusion; que de rencontres heureuses; en un mot, que de mystères déguisés sous le voile honnête d'une frayeur naturelle!

Loin de redouter le tonnerre, nous devons donc lui rendre justice, & nous familiariser avec son idée, qui, toute formidable qu'elle est, n'en est pas moins naturelle pour le bien de l'état; tout en radotant, je m'apperçois que j'ai fait un volume; est-il bon? est-il mauvais? je n'en sais rien, je sais seulement qu'il m'a amusé; ai-je eu tort? j'en vais faire pénitence, en m'occupant de choses qui m'amuseront beaucoup moins que mes momens de radotage. Je souhaite, lecteur, pouvoir vous communiquer une partie du plaisir que j'ai eu moi-même; mais, si malheureusement ce qui m'a dissipé, vous ennuie, tant pis pour vous, tant pis pour moi, tant pis pour le li-

braire, tant pis pour les colporteurs, &c.

(*Nota.*) Le radoteur termine son livre par dire au lecteur : si vous entreprenez de me lire, n'en prenez pas la peine, j'y consens plutôt que de me voir exposé à vos injures, ou aux reproches que vous vous croiriez en droit de me faire, sur le choix de mes menus plaisirs; je l'ai dit en débutant, & je le répète ici, afin d'avertir même ceux qui commencent la lecture d'un livre par la fin, car j'ai vu des liseurs de cette espèce, qui cependant jugeoient du mérite d'un ouvrage, comme nos petits maîtres décident de la valeur d'un opéra par l'élégance d'un pas de six, qu'ils ont vu en terminant la pièce; méfions-nous toujours d'un jugement si suspect.

Au reste:

Radoter n'est pas faire un crime,
C'est un droit de l'humanité;
Et si l'ouvrage a mérité
Une critique légitime,
Je le soumets à votre autorité;
Blâmez-en la forme ou la rime,
J'en fais moi-même peu d'estime;
Mais sur-tout point de personnalité:
Et puisque je suis anonyme.
Laissez-moi donc dans mon obscurité.

EUDÉMIE,

ROMAN SATYRIQUE LATIN

DE

JEAN-VICTOR ROSSY, 1641;

Réimprimé à Cologne, chez JODOCUS KALCOVIUS, 1740.

JEAN-Victor Rossi, noble Romain, fut attaché au cardinal Peretti en qualité de gentilhomme, & demeura près de lui une vingtaine d'années. Après la mort de ce prélat, Rossi se consacra tout entier à l'étude, & mit son unique plaisir dans la conversation des gens de lettres. Cet écrivain avoit des sentimens d'honneur. Mais le vice & le ridicule enflammoient facilement sa bile, & sa causticité nuisit à sa fortune. On a de lui, 1°. des portraits d'hommes illustres remplis de singularité, écrit d'un latin pur; mais trop souvent avec l'enflure & la disette d'idées qu'on reproche aux auteurs latins modernes. La louange & le blâme y sont donnés avec trop peu de discernement. Le Tasse, dont il fait un éloge très-succinct, eût

pu lui dire, comme Boileau au P. Bouhours: vous m'avez bien loué, mais vous m'avez mis en bien mauvaise compagnie; 2°. des lettres d'un style trop orné; 3°. des dialogues; 4°. un recueil intitulé: Exemples des vices & des vertus, qui fut estimé dans son temps; enfin, le roman dont nous donnons l'extrait. L'auteur paroît avoir pris pour modèle Pétrone & Barclay son contemporain. Le titre est ironique; car Eudémie, dans sa signification littérale, veut dire *bon peuple*, & l'auteur n'a pas eu en vue de louer. Son ouvrage, d'un latin élégant & mêlé de vers, fit trop de bruit pour son repos. Des hommes puissans crurent s'y reconnoître, & traitèrent le livre de libelle diffamatoire. Léon Allatius, bibliothécaire du Vatican, s'en trouva offensé, & se plaignit amèrement. L'auteur eut beau corriger ce qui avoit pu lui déplaire, & protester de l'innocence de ses vues, la malignité publique y trouva des allusions à des anecdotes connues & à des personnes respectables. Placé loin de la cour & des temps où l'auteur a vécu, nous ne pouvons saisir ces allusions. Mais le

tableau des mœurs d'un siècle est toujours intéressant ; & nous avons eu souvent occasion d'observer, que sous ce rapport, le romancier peut quelquefois donner des lumières à l'historien. Au reste, l'Eudémie fut une des principales causes de l'obscurité, & du peu d'aisance où vécut Rossi. Ses ennemis, & il en eut de puissans, l'empêchèrent de parvenir jamais à aucun emploi. Ce roman n'a jamais été traduit, & est fort peu connu.

En voici la fable. L'auteur suppose que deux Romains, qui avoient trempé dans la conjuration de Séjan, contre Tibère, la voyant découverte & craignant pour leur vie, s'embarquent dans un vaisseau qui fait voile pour l'Afrique. Une tempête les jette dans une île de Mauritanie, nommée Eudémie. Ils y sont accueillis par un Romain nommé Gallonius, favori de Séjan, plaisant de profession, qui, las du séjour de Rome, avoit été jeté dans le même endroit cinq ans auparavant, & qui leur apprend une partie des usages du pays. Ils achèvent de s'en instruire pendant le séjour qu'ils y font. Rossi, suivant l'usage des savans du sei-

zième siècle, avoit pris le nom de Nicius Erythræus; noms grecs qui répondent à ses noms italiens, Victorio Rossi. L'ouvrage est divisé en dix livres. Nous les parcourrons rapidement, & nous nous bornerons à faire connoître ce qui nous paroîtra digne d'amuser un moment nos lecteurs.

LIVRE PREMIER.

Ce livre contient leur départ, leur naufrage; rencontre qu'ils font de Gallonius, qui leur apprend ses aventures. Jeté comme eux sur cette plage, il avoit trouvé le séjour de l'île délicieux pour lui. Il y avoit rencontré des hommes voluptueux, & aimant la bonne chère, dont la langue étoit celle de Rome. Dans une tempête que Scipion l'Africain éprouva en passant en Afrique, deux galères romaines, séparées du reste de la flotte, étoient venues échouer sur cette côte. Reçus avec humanité par les naturels, les soldats s'étoient mêlés avec eux & leur avoient appris leur langue, qui étoit devenue celle du pays.

Eudémie, continue Gallonius, est gou-

vernée par quinze magistrats qui, tous les ans, élisent un roi au sort, entre les mains duquel réside l'autorité suprême. S'ils sont mariés avant d'être promus à ce haut rang, ils peuvent vivre avec leurs femmes dans le luxe & dans l'abondance. Si non, ils ne doivent plus penser au mariage; & si quelqu'un est convaincu d'avoir violé la continence, il est déshonoré. Ceux donc qui veulent conserver une réputation sans atteinte, observent un célibat rigoureux. Leur table est frugale & leurs habits modestes; point d'équipages dorés, point de valets habillés de soie. Le revenu de leurs sacerdoces est consacré aux pauvres. Tous les jours ils prononcent, devant le peuple, des discours où ils s'élèvent fortement contre les vices de leurs concitoyens. Quelquefois ceux qui ont suivi ce genre de vie, sont mis après leur mort au rang des dieux. Ils ont des temples, des prêtres & des autels. Mais, quoiqu'il n'y ait point ici de plus grand honneur, on croit communément que celui qui veut y parvenir, a les dieux irrités contre lui. Il vaut mieux, disent-ils, passer un seul jour dans

les plaisirs, que vivre plusieurs siècles dans la mémoire des hommes. Tous ces magistrats mariés, ou non, de concert avec le roi, règlent les affaires publiques, & sont revêtus de sacerdoces, d'un immense revenu, dont ils emploient la moindre portion à l'achat des victimes pour le culte des dieux, & à l'entretien de leurs ministres.

Gallonius est engagé au service d'un de ces magistrats. Il se nomme Plusius. C'est le plus riche & le plus considéré des magistrats. Il a mis le Romain à la tête de sa maison, en faveur de son rare talent pour la cuisine. Les deux Romains desirent de voir les jardins de ce Plusius, à la porte desquels ils se trouvent. On reconnoît dans la description tout le faste & toute la magnificence des Villégiatures. Un courier vient chercher Gallonius de la part d'un des magistrats nommé Bibulus, grand-prêtre de Bacchus. C'étoit une belle occasion de voir la ville. Les deux étrangers y vont avec leur compatriote. Après avoir admiré les édifices, les portiques, le nombre & le luxe des équipages, & le respect du peuple,

qui se jette à genoux quand il les voit passer, ils arrivent chez le magistrat. Ils le trouvent à table, obsédé d'une foule de chiens & de chats. L'un est sur ses épaules, l'autre à son cou, un troisième aboye, un autre est couché à ses pieds; d'autres lui arrachent les morceaux des mains. La cause de cet important message, est une forte envie d'avoir deux singes qu'il a vus la veille. Gallonius lui promet de tout tenter pour y réussir. L'auteur ne manque pas d'observer, que ce même homme qui a tant de naturel pour les animaux, envoie mourir à l'hôpital un homme de lettres, depuis longtemps attaché à son service, & qui a ruiné sa santé pour lui. On seroit tenté de croire qu'il a voulu peindre l'ingratitude de son patron, le cardinal Peretti, & la triste récompense de ses longs services.

Ce Gallonius jouit d'une grande considération. C'est l'arbitre du bon goût, l'ordonnateur des fêtes, & tout le monde s'adresse à lui. Une lettre qu'il reçoit d'un certain Hermagoras, depuis peu admis au rang des magistrats, est une satyre amère des grands de Rome, & sous ce

point de vue, mérite d'être conservée.

Hermagoras à Gallonius. Salut:

La dignité à laquelle je viens d'être élevé, exige que je prenne pour ma femme & pour moi une maison & un train convenable. Mais, en mon absence, je ne puis mieux m'adresser, pour ce service important, qu'à l'homme en qui j'ai la plus grande confiance. Je vous prie donc instamment, au nom de l'amitié qui nous lie, de me louer une maison vaste & superbe, & d'arrêter le nombre de domestiques nécessaires à ma place. Quant à ceux-ci, je les veux élégans, bien tournés, bien vêtus. Peu m'importe qu'ils soient honnêtes, pourvu qu'ils me fassent honneur. Il n'est pas besoin de me chercher un homme de lettres pour secrétaire. Tout ce qu'on donne à ces gens-là est de l'argent perdu. Aujourd'hui le moindre copiste, le plus chétif légiste, suffit pour remplir ces fonctions. Mais, ce que je vous recommande sur-tout, c'est de me trouver un excellent cuisinier, dont la science réveille l'appétit le plus malade. C'est à ce choix principalement que je

vous prie d'apporter toute votre attention, adieu.

La voiture élégante d'une femme du plus haut rang passe, & manque d'écraser Vopiscus Niger, un des Romains. Le récit de ses débauches donne lieu à P. Emilius, son ami, qui apparemment avoit à se plaindre des dames de Rome, de faire une sortie des plus vives contre les femmes. Nous respectons trop ce sexe charmant pour la répéter. D'ailleurs, on peut la réduire à une vérité dont nos aimables lectrices sont bien convaincues, que la pudeur est le principal ornement de la beauté.

LIVRE II.

Ce livre s'ouvre par une description de jardins & de cascades. On a renvoyé depuis long-temps ces détails minutieux aux romans de Scudéry & de la Calprenède. Ainsi, nous nous dispenserons de les rapporter. Les trois amis vont visiter un jeune homme plus affoibli par la molleſſe que par la maladie. Une femme vient le voir; c'est une courtisanne nommée Nanna. On leur conte un tour assez plai-

sant qu'elle avoit joué à un de ses amans, & que nous croyons devoir rapporter, d'après le plan que nous nous sommes fait, de présenter fidellement tout ce qui, dans ce roman, peut servir à l'histoire des mœurs. Nous allons abréger le récit de l'auteur.

Nanna étoit aimée éperdument d'un marchand, riche, libéral, mais jaloux à l'excès. Dès que la rusée s'apperçoit que le poisson a mordu à l'hameçon, elle conçoit le projet de ruiner complètement sa dupe : pour y réussir, elle jette les yeux sur le jeune homme dont nous avons parlé. Epris d'amour pour elle, il se promenoit depuis quelques jours autour de la maison, & faisoit trembler le marchand par sa jeunesse, ses graces, & sa gentillesse. Cette femme se met à vanter sa bonne mine & sa belle chevelure. L'amant furieux tire un poignard & menace de l'en frapper, s'il apprend qu'elle lui parle jamais. A cette vue, voici le piége qu'elle tend à sa bourse. Elle envoie dire à son jeune ami de venir la nuit prochaine, & de frapper sans crainte à la porte. Le soir vient; le marchand arrive, soupe, la

querelle, se plaint qu'elle aime le jeune homme plus que lui. Elle s'en défend; mais foiblement, & de manière à irriter ses soupçons. Il s'emporte, & dans l'instant on frappe à grands coups: l'amant court à la fenêtre, reconnoît la voix du jeune homme, & se livre à toute sa fureur. Après avoir menacé son rival, il revient vers Nanna, & court sur elle, plutôt pour l'intimider que pour lui faire du mal. Mais la fine mouche, qui prévoyoit tout ce qui alloit arriver, avoit la main pleine de rouge qu'elle tenoit tout prêt. Il la frappe au bras du plat du poignard. Alors la courtisanne se rougit le visage en y portant la main, & appelle les voisins. A ses cris, secondés par ceux de la servante, les voisins accourent, enfoncent la porte, s'informent du sujet de la querelle; le malheureux sort étonné de la voir ensanglantée, quoiqu'il eût bien pu jurer de ne l'avoir pas blessée, craint pour lui, prend la fuite, s'échappe à la faveur de la nuit, & se réfugie dans la maison d'un des magistrats, comme dans un asyle inviolable. Là il commence à se persuader que la fureur a pu égarer

ſon bras. Il s'effraie, & enfin il ſe décide à appaiſer cette femme à force d'argent, & prie ſes amis de ſe charger de la négociation. Ils trouvent la courtiſanne le viſage couvert de linges & d'appareils. On lui fait des offres, elle les rejete avec hauteur. On inſiſte; enfin, elle demande des dédommagemens exorbitans. Bref, on eut bien de la peine à obtenir d'elle amniſtie entière pour cinquante mines, qui lui furent payés ſur le champ. Mais, non contente de cette ſomme, elle veut faire une nouvelle ſaignée à la bourſe du pauvre diable. Elle lui fait dire qu'il dépend de lui de remédier au mal qu'il a fait; qu'il y a un médecin étranger qui a le ſecret de faire diſparoître toutes les cicatrices; mais qu'il demande cinq mines d'argent comptant. A ce prix elle lui rendra ſes bonnes graces. Ce médecin étoit un charlatan, fourbe achevé, & le premier homme du monde pour les tours de main. Le malheureux, qui ne pouvoit vivre ſans Nanna, ne ſe fait pas prier, & compte l'argent qui eſt partagé fidéllement entre les intéreſſés. Mais comme le marchand aſſiſte au traitement, voici comment le

fourbe s'y prend pour le tromper. A l'endroit de la prétendue bleſſure, il avoit appliqué une corde de lyre, & la force de la preſſion avoit formé un ſillon qui ne reſſembloit pas mal à une cicatrice. Tous les jours il panſoit la plaie en préſence de la dupe, & la bandoit avec ſoin. En ſecret, il y replaçoit la corde ; mais toujours moins fortement, de ſorte que la cicatrice ſembloit s'effacer inſenſiblement. En un mot, au bout de huit jours, il n'en reſte pas la moindre trace. Cette fourberie met l'Eſculape en réputation; on vient en foule chez lui. Le fripon ne perd pas la tête, & bruſque la fortune. Après avoir reçu des avances de tous ſes malades, & s'être enrichi à leurs dépens, un beau matin il plie bagage & décampe ſans bruit.

Dans le reſte de ce livre, l'auteur continue de peindre les mœurs d'Eudémie ou plutôt de Rome. D'abord on voit Pluſius, ce riche magiſtrat, patron de Gallonius, paſſer ſix heures à ſa toilette, déſeſpérer ſon barbier, ſon tailleur & ſon cordonnier. Les gens de l'antichambre, diſſertent vraiſemblablement, à l'inſtar de leurs

maîtres, sur la manière d'assaisonner tel ou tel plat, sur l'excellence de la perdrix ou du faisan. Bientôt ils en viennent à déchirer la réputation des femmes de la ville. Après un repas bruyant & crapuleux, donné par le barbier de Plusius, Gallonius va de la part de son maître trouver le préteur de la ville, pour demander la grace d'un Tocillus, voleur sacrilége, & reconnu pour tel. Ils le trouvent occupé à juger une cause de sortilége que l'auteur s'amuse à raconter, apparamment pour mettre en jeu la molleſſe & la sottise du juge. La sentence prononcée, il donne audience à Gallonius, le reçoit avec toutes les marques d'honneur, écoute son message, exagère les crimes du coupable, & finit par promettre de le soustraire à la croix qu'il a si bien méritée. Le voleur avoit pillé le temple de Vénus; ce qui donne lieu au juge de faire quelques plaisanteries impies sur la débonnaireté des dieux. Gallonius observe que ces abus proviennent de ce que les places ne sont pas données au mérite & aux services; mais à la brigue & à la faveur.

LIVRE III.

En cet endroit, Rossi tourne en ridicule un médecin habile de son temps, philosophe, poète, orateur; mais qui a tous les travers d'une coquette, & la manie de se croire un Adonis, quoiqu'il soit vieux, bossu, petit & mal fait. Il prétend même que cette espèce de monstre a beaucoup de bonnes fortunes, parce qu'il est riche & libéral; ce que nous sommes bien éloignés de croire. Il attaque ensuite sous le nom de Démocrite ceux qui se voient vieillir de mauvaise grace. Gallonius tance vigoureusement l'imbécille vieillard, & lui représente que ses craintes & ses chagrins ne feront qu'avancer cette vieillesse & cette mort qu'il redoute. Dans l'aventure d'un fripier, qui étale ses marchandises dans une place, & en l'absence duquel un homme riche console & rassure sa femme timide & peureuse, il nous apprend qu'il y avoit alors à Rome des maris assez vils pour fermer les yeux sur les désordres de leurs compagnes, & même pour mettre à prix cette infame complaisance.

Il mène ensuite ses lecteurs à une séance d'académie. C'est celle des Humoristes. Pour y trouver de l'intérêt, il faudroit connoître les masques. C'est ce que la distance des temps rend presque impossible. On croit reconnoître la vérité dans un certain Thalassicus, poète fécond, le cavalier Marini, auteur de l'Adone. Mais comment déchiffrer les autres noms? Rossi paie à la plupart des académiciens un tribut d'éloges dont il est difficile d'apprécier la justice. Mais les pièces de vers qu'il leur met dans la bouche ne nous ont pas paru bien merveilleuses, & vraisemblablement il y a de la malice à en avoir rapporté quelques-unes. La plus passable est un éloge du mois de mai; encore les idées n'en sont-elles pas bien neuves, & le regret philosophique qui le termine est-il emprunté de Catulle. En voici une imitation libre:

Il est venu le mois de mai,
Ce mois si riant & si gai,
Le charme & l'espoir de l'année.
Sur la campagne fortunée
Phébus verse un jour plus brillant;

L'air

L'air s'épure, tout se colore,
Tout renaît, & la jeune Flore
Emaille le pré verdoyant.
De la naïve pastourelle
La rose odorante & nouvelle
Embellit, parfume le sein.
Elle est aussi fraîche, aussi belle,
Et sa joue en a le carmin;
Elle prépare les guirlandes
Simples & champêtres offrandes
Qu'aux dieux a promises sa main.
Hélas! pourquoi toute l'année
De vos ravissantes couleurs,
De vos frais tissus, belles fleurs,
N'est-elle donc pas couronnée?
Pourquoi l'hiver & ses rigueurs,
L'été pesant & ses chaleurs,
Du moins à la triste nature
Chaque printemps rend sa parure,
Et ses gazons & ses bosquets?
Mais quand notre printemps se passe,
De notre beauté qui s'efface,
La fleur se fane pour jamais.

Pendant la nuit, les amis sont réveillés par une aventure polissonne dans le goût

de celles de l'aventurier Buſcon. Nous croyons devoir en faire grace à nos lecteurs. Il ſuffit de dire que l'auteur fidèle à ſon plan ſatyrique, donne à ſoupçonner que les adminiſtrateurs des hôpitaux de ſon temps n'étoient pas très-fidèles dans leur geſtion.

LIVRE V.

Une hiſtoire aſſez intéreſſante occupe une bonne partie de ce livre. L'auteur peint d'abord les vaines démonſtrations des courtiſans, leurs proteſtations menſongères, & les empreſſemens affectés de ces gens qui ſe haïſſent cordialement. Il a ſoin de faire remarquer la même fauſſeté dans les valets toujours ſinges de leurs maîtres. Nous laiſſons leurs orgies tumultueuſes & leurs propos impertinens, & l'impudence des paraſites, & les coups de pattes que donne Roſſi à certaines recluſes fort exigeantes & fort difficiles à ſervir, pour raconter l'hiſtoire que nous avons annoncée.

Dans une ville de cette île, étoit une jeune fille nommée Olinde, d'une naiſſance & d'une fortune médiocre, mais dont la

beauté fixoit tous les regards. Philotas, un des premiers de la ville, en étoit devenu amoureux, au point de ne pouvoir vivre sans elle. L'amour rend ingénieux. Il trouve le moyen de faire connoissance avec le père de la belle, dont il devient le meilleur ami. Ses yeux ne tardent pas à instruire Olinde de l'excès de son amour. Il se déclare, est écouté, & bientôt se voit payé du plus tendre retour. Quelques familiarités surprises par les parens de sa maîtresse, commencent à leur donner des soupçons. Ils étoient honnêtes & jaloux de leur honneur. Un jeune homme de qualité de l'âge & de la figure de Philotas étoit dangereux. Ils se décident à rompre tout commerce avec lui. Bref, ils vont le trouver, & lui représentant le tort que ses assiduités peuvent faire à la réputation d'Olinde, ils le supplient de ne point déshonorer leurs cheveux blancs, & de vouloir bien désormais supprimer ses visites. Le jeune homme répond qu'il n'a que des vues honnêtes, & leur demande la main d'Olinde. Ils se retranchent sur l'inégalité des conditions. Dès le lendemain, ils vont trouver

les parens de Philotas, & les instruisent de tout ce qui se passe. Ceux-ci les remercient, & leur conseillent de marier au plutôt Olinde. Un jeune homme d'une naissance distinguée, mais inférieur en tout à Philotas, devient son époux. Mais cette résolution précipitée ne fit que la rendre plus malheureuse. Les deux amans ne s'en aimèrent pas moins. A chaque instant Philotas paroissoit sous la fenêtre d'Olinde, au grand scandale du voisinage. Le mari furieux lui fait dire par des amis communs, que s'il s'obstine à venir roder devant sa maison, il lui fera un mauvais parti : Philotas, fier & hautain, ne tient compte de ses menaces, le brave, & continue. Un jour le mari, poussé à bout, l'épie, fond sur lui l'épée à la main, le blesse & le met en fuite. L'amant furieux de cette insulte court chez lui, s'arme, revient sur ses pas, attaque son ennemi sur le pas de sa porte, & malgré sa vigoureuse résistance, le perce d'un coup mortel sous les yeux même de son épouse. On arrête la veuve, on cherche le meurtrier. Il avoit déjà pris la fuite. Les parens du mort accusent Olinde d'être

la cause de tous ces malheurs. A leur instigation, le juge la fait enfermer dans une sombre prison. L'infortunée n'étoit pas au terme de ses disgraces. Ses charmes amollissent le cœur farouche du geolier, & bientôt lui font connoître l'amour. Il vient la trouver pendant la nuit, & sans détour lui propose de la prendre pour femme, & de la mettre en liberté. Etoit-ce à une malheureuse accusée, chargée de fers, & en danger de perdre la vie, à songer à de secondes noces? A peine ces représentations suspendent-elles les importunités de son nouvel amant. Enfin, il n'écoute que sa passion, prend de l'argent, un cheval, enlève Olinde & fuit avec elle. Arrivé dans une forêt, le geolier qui brûloit d'assouvir sa brutale passion, descend de cheval, sous prétexte de lassitude, & attaque brusquement sa proie. Les prières & les menaces étant sans effet, il se dispose à devoir à la violence, des faveurs qui n'ont de prix que lorsqu'elles sont dues à l'amour. Olinde se défend à coups d'ongles & de dents. Mais la partie n'étoit pas égale, & l'innocence alloit succomber, lorsque le ciel

lui offrit un secours inespéré. Pendant qu'elle lutte contre son ravisseur, elle apperçoit un poignard attaché à sa ceinture, s'en saisit, le lui plonge dans le cœur, & se dérobe ainsi à ses odieux embrassemens. Mais que va faire une jeune femme, seule, dans un lieu solitaire? Animée par son premier succès, Olinde ne perd pas courage. Elle quitte les habits de son sexe, se revêt de ceux du malheureux, sans oublier sa bourse, monte à cheval, & prend la résolution d'aller chercher son amant, jusqu'à ce qu'elle le retrouve. Mais ses ressources ne pouvoient pas la mener loin. Bientôt la bourse est épuisée & son cheval vendu. Enfin, elle est obligée d'entrer en qualité de page, dans la maison d'un homme de distinction. La fortune lui réservoit encore de nouvelles épreuves. Ce seigneur avoit une fille jeune & belle. Les graces du nouveau page fixent son attention, & l'embrasent bientôt du plus violent amour. Olinde, occupée d'une passion plus réelle par son objet, est insensible à toutes ses œillades. Après de longs combats entre l'amour & la pudeur, on

croit le jeune homme novice auprès des belles, & l'on se résout à faire les avances. A cette déclaration inattendue, le prétendu page ne peut s'empêcher de rire de la mépriſe. Un pareil accueil irrite l'amante. Olinde ſe hâte de la détromper, lui apprend le nom de ſon amant, la mort de ſon époux, le but de ſon voyage, & finit par la prier de lui donner quelque ſecours d'argent qui la mette en état de pourſuivre ſa route. Loin d'être déconcertée par cette découverte, la jeune perſonne l'embraſſe tendrement, lui jure qu'elle ne peut vivre ſans elle, & lui proteſte qu'elle ſuivra ſes pas & ſa fortune. Olinde s'efforce, mais en vain, de la détourner de ſa réſolution. En un mot, le lendemain, pendant que ſon père étoit à la campagne, elle prend des bijoux & de l'or, fuit avec Olinde, arrive dans la capitale de l'île, & ſe loge avec elle dans la même hôtellerie. A force de courſes & d'informations, elle découvre que Philotas eſt dans la même ville. Mais, ô douleur! elle apprend qu'il vit avec une courtiſanne du plus bas étage. Cette nouvelle lui perce le cœur. Dès ce

moment elle perd courage & tombe malade de chagrin. Prodige incroyable! l'autre s'alite en même temps; les progrès de sa maladie sont les mêmes. Olinde meurt, son amie la suit, & le même jour, leurs corps sont déposés dans le temple de l'Amour. La mort ne devoit pas séparer ce que l'amitié avoit si bien uni. Olinde, avant d'expirer, avoit raconté tous ses malheurs. Philotas en est bientôt informé. Tout hors de lui, il court à son hôtellerie au moment même que le corps en sortoit. A cette triste vue il fond en larmes, se reproche la mort de son amante & de sa trop sensible compagne, & jure de ne pas leur survivre. Il veut même se jeter sur leur cercueil. On l'arrête, on le porte à demi mort dans la maison d'un de ses compatriotes. Sa maladie augmente, & il meurt bientôt le nom d'Olinde à la bouche.

LIVRE V.

Ici le sel est versé à pleines mains. La friponnerie des marchands, la corruption des juges, la protection que les grands accordent à des gens décriés, l'in-

famie des pères & des maris, les ruses des banqueroutiers frauduleux pour frustrer leurs créanciers, & jouir en paix du fruit de leurs vols; le luxe des femmes qui ont un amant pour chaque partie de leurs ajustemens; la frivolité des sénateurs qui prononcent gravement sur des niaiseries; tout est peint avec des couleurs plus fortes que délicates. Un poète improvisateur occupe quelque temps la scène. Nous nous contenterons de citer un passage de ce livre, qui doit intéresser, parce qu'on ne peut y méconnoître l'auteur & son patron, le cardinal Peretti, à qui ses contemporains reprochent en effet la plus grande indifférence à l'égard de ceux qui lui étoient attachés.

Gallonius tombé dans la disgrace de son maître Plusius, à l'occasion d'une recommandation qu'il lui demande auprès d'un juge, invective contre l'ingratitude des grands, & raconte à ce propos le trait suivant, où l'auteur se peint, & qui ne dût pas lui faire un ami du cardinal, si l'ouvrage fût publié de son vivant.

Plusius, leur dit-il, avoit dans sa maison un homme de lettres nommé Nicius,

Rufus (Victorio Roſſi). Il étoit d'une famille honnête, & d'ailleurs aſſez aiſé pour n'avoir beſoin de perſonne. Pluſius l'avoit décidé, à force de belles promeſſes, à entrer chez lui en qualité de ſecrétaire de confiance. Car il rougiſſoit de ſe voir ſemblable à une brute plutôt qu'à un homme, & il y avoit déjà quinze ans que Rufus lui étoit attaché. Mais celui-ci qui n'aime point les courtiſans, ne voulut pas demeurer dans ſon palais. Il loua une maiſon adjacente, & de l'aveu du grand-ſeigneur, fit percer dans le mur mitoyen une porte par laquelle il ſe rendoit chez lui. Car il eût été, ſans cet arrangement, obligé de faire un long circuit pour traverſer cet immenſe palais, compoſé d'une foule de corps-de-logis particuliers; ce qui eût été fort incommode dans l'hiver ſurtout, où il paſſoit chaque nuit pluſieurs heures auprès de ſon patron. Peu de temps après on vole au cuiſinier une méchante couverture. Le maître ſe perſuade que l'iſſue pratiquée près de la cuiſine a facilité le tranſport du larcin, & ſur le champ fait murer la porte. Ainſi un homme bien né fut obligé, pendant l'eſpace de cinq

ans, de se retirer tous les jours par de longs détours, à une heure indue, dans une saison fort dure, exposé à des pluies abondantes, & à la fraîcheur d'un air dangereux. Jamais il n'eût souffert, à quelque prix que ce fût, une insulte aussi humiliante, s'il n'eût craint, dans une ville maligne & médisante, de se donner un vernis d'inconstance & de mauvaise humeur.

LIVRE VI.

Deux historiettes galantes rempliſſent ce livre. Dans la première, une jeune fille nommée Tensa, aussi fine & rusée que ses parens le sont peu, leur joue différens tours pour voir plus librement son amant. On jugera de la simplicité du père, par la précaution qu'il prend contre les galans. Il ferme la porte de sa boutique avec une perche en travers, d'un doigt d'épaisseur. L'amour, qui force les grilles & les verrous, n'a pas grande peine à triompher de ce foible rempart; & pendant que le père est à boire, la fille que Rossi peint rusée, effrontée, perfide, bavarde, dissimulée, introduit

ſon amant. Un jour, ils ſont ſur le point d'être ſurpris. Le père & la mère reviennent à l'improviſte. L'amant s'effraie ; Tenſa, à qui l'amour ne fait pas perdre la tête, court à ſa cuiſine, donne un coup de couteau dans un ſac de bled ; & au moment que ſes parens entrent, crie au ſecours, & dit que les ſouris ont rongé le ſac, & que le bled ſe perd par l'ouverture. Pendant qu'ils vont y remédier, l'amant s'échappe ſans être apperçu. Bientôt laſſe de cette contrainte, elle a recours à une autre ruſe pour voir librement celui qu'elle aime. Elle amène par degrés ſes ſimples & crédules parens, à croire qu'elle eſt aimée d'un eſprit follet ; nous dirions à préſent un ſylphe. Les préſens gradués du jeune homme, qu'elle a grand ſoin de leur montrer, les perſuadent de plus en plus, & la mère commence à deſirer de faire connoiſſance avec l'eſprit. Le galant, jeune, beau, bien fait, aux yeux noirs, aux cheveux bouclés, au teint vermeil, dont un léger duvet ombrage à peine le menton, ſe rend viſible, mais avec un appareil qui achève d'éblouir les bonnes gens. Comment avoir

un sylphe pour gendre & se taire ? c'étoit la chose impossible. Le père se vante partout de l'honneur que reçoit sa fille, & n'est point déconcerté par toutes les plaisanteries que ce récit fait naître. Les gens en parlent par envie. Puissent cent esprits fréquenter sa maison au lieu d'un ! ses affaires en iroient bien mieux. Cependant les suites de ce commerce aérien commencent à paroître. La mère, toute bornée qu'elle est, à force de s'entendre plaisanter, a quelques soupçons. Elle épie sa fille, & par le trou de la serrure, voit ce qu'elle doit penser du joli sylphe, dont sa fille a fait la glorieuse conquête. Elle s'écrie, appelle les voisins au secours, & leur montre le suborneur qui déshonoroit sa fille. On l'arrête ; on veut le mener devant les juges ; les menaces, l'amour, l'état de sa maîtresse, la honte qui l'attend, la force de l'habitude, tout contribue à déterminer Pamphile à l'épouser ; & c'est ainsi que la fille d'un menuisier devient la femme d'un jeune homme riche & de bonne famille. Et l'on peut juger, par le portrait qu'on a fait de la belle, de la valeur d'une pareille acquisition.

La seconde aventure est un peu plus chatouilleuse.

Après le départ d'un cynique, dont les discours libres & hardis contre les vices, font courir toute la ville, & qui, forcé d'en sortir par les ordres du gouvernement qu'il n'a pas respecté, y laisse une grande idée de sa vertu. Le lendemain une étrangère habillée en vestale, non pas, dit l'auteur, de celles qui sont recluses, mais de celles qui ont la liberté d'aller & de venir, entre dans la ville. Son air grave, sa qualité de sœur du philosophe, ses longs pélerinages, une image de Minerve qu'elle porte au cou, tout contribue à donner une grande opinion de sa sainteté. Les femmes de qualité se disputent à qui lui donnera l'hospitalité, & se font même un honneur de partager leur lit avec elle. Chacune se fait gloire d'avoir couché au moins une nuit avec elle. Une maison de vestales veut posséder à son tour un si rare trésor. Enfin, après quelque séjour, la sainte femme se dispose à partir, malgré les lamentations des femmes de la ville, qui s'efforcent en vain de la retenir. Arrivée

dans une autre ville, elle est reçue chez une veuve de la première distinction, dont l'usage étoit de recueillir les étrangères, & de leur donner tous les secours de la bienfaisance. Charmée de ses pieux discours, & de sa qualité de sœur de Lyus, c'étoit le nom du philosophe, elle la fait coucher dans sa chambre, à l'exclusion d'une servante qui couchoit ordinairement à ses pieds. Nous supprimons le reste du récit. On devine que la prétendue pélerine est un malheureux, qui, à l'abri d'un nom révéré & d'un saint habit, trompoit la piété d'un sexe crédule. Il est reconnu, arrêté & pendu.

Dans ce livre les deux Romains se sont embarqués; & c'est dans le vaisseau, qu'un peintre, assez mauvais sujet, leur conte cette anecdote scandaleuse, qui avoit sûrement trait à quelque aventure de son temps.

LIVRE VII.

L'auteur, sous un voile plus transparent que jamais, continue la satyre de tous les ordres de l'Etat. Il ridiculise d'abord un homme bizarre & difficile,

qui sur mer est incommodé par la moindre chose, & qui, pour donner une idée de sa prétendue délicatesse, passe tout le temps de la traversée à poursuivre un moucheron avec le secours de son valet. On en conte mille traits plus fous les uns que les autres. Il fait tuer tous les coqs du voisinage, un chien dont les aboiemens le troublent quelquefois; ses mœurs que décrit Rossi deviennent si licencieuses, & ses histoires si libres, que ce détail répugneroit & à la délicatesse de notre langue & à celle de nos lecteurs. Il a soin cependant de mettre en contraste les bonnes actions avec les mauvaises. A un juge corrompu qui vend la justice à l'argent & à la faveur, il en oppose un dont l'équité & l'adresse font rendre gorge à un débiteur de mauvaise foi. Viennent ensuite les prétendues possessions & les fourberies pratiquées à ce sujet, qu'i dévoile avec un courage peu commun au commencement du dix-septième siècle. Il raconte à ce propos, une histoire qui peut intéresser, en ce qu'il place la scène en France, & sous les yeux même du roi, peut-être Henri IV. Des charlatans,

dit l'auteur, étoient venus avec une femme, qu'ils disoient possédée d'une d'une légion de diables. Ils élèvent leur théâtre sous les fenêtres du palais, & y paroissent avec cette femme, dont les cris, les tours de forces & les convulsions émeuvent toute l'assemblée. Ils commencent leurs exorcismes; mais leurs efforts sont vains. Les farfadets se cantonnent dans leur poste & y tiennent ferme. La patiente répond à toutes les questions qu'on lui fait, en différentes langues, comme si le diable parloit par sa bouche, & proteste sur-tout qu'elle ne peut guérir avant d'atteindre le temple de Diane, vraisemblablement l'église de Notre Dame de Lorette, situé à une prodigieuse distance. Les aventuriers prennent alors la parole, & tâchent d'exciter la compassion du peuple, & sur-tout à tirer son argent pour les frais du voyage: la recette est bonne, & les exorcistes encouragés, promettent de plus grandes merveilles pour le lendemain. Le roi, qui avoit tout vu, tout entendu d'une fenêtre de son palais, donne ordre à quelqu'un d'épier ces étrangers, & de lui en rendre

bon compte. L'officier les suit, les voit entrer dans une auberge, remarque leur chambre, entre dans une autre qui n'en étoit séparée que par une cloison. Il y fait une ouverture, & en voit assez pour se convaincre que la femme est une malheureuse, & ses conducteurs deux maîtres fripons. Sur son rapport, le roi les fait arrêter & mettre en prison. On les force à faire sur le même échafaud une confession publique de leur fourberie, & le lendemain ils sont condamnés à vuider le royaume.

Une tempête avoit forcé les deux amis de relâcher au port d'où ils étoient partis. Le lieu de la scène est la bibliothèque publique. C'est là que toutes les aventures sont racontées. Si Rossi eût réellement en vue Léon Allatius, il faut convenir que ce savant eut droit de se plaindre, car il est peint comme le tyran des gens de lettres, qui ne peuvent ni imprimer, ni mettre en vente, ni introduire dans la ville aucun ouvrage sans sa permission.

Ce livre est terminé par une anecdote atroce & dégoûtante, plus digne de Bocace que de La Fontaine. On saura seulement

que les moines y jouent le principal rôle, & que leurs mœurs n'y ſont pas préſentées d'une manière très-favorable.

LIVRE VIII.

Un aventurier occupe d'abord la ſcène. Sa magnificence, ſon luxe, ſes dépenſes, ſes reſſources inconnues excitent l'attention du pape même, & font croire qu'il a trouvé le ſecret de faire de l'or. Il eſt ſur le point de conclure un mariage riche & brillant, à la faveur duquel il veut eſcamoter les diamans d'un riche négociant. Heureuſement la mère de la future apprend qu'il a emprunté pour les frais des noces. Elle donne l'alarme aux créanciers. Le chevalier, car c'en eſt un, mais l'auteur ne déſigne pas l'ordre, eſt arrêté, & l'on découvre que toutes ſes reſſources étoient la ſotte crédulité & la confiance de ceux qui lui prêtoient. Le conte qui ſuit eſt le même fond que celui de La Fontaine, dont le titre eſt: A femme avare galant eſcroc; mais comme il eſt moins plaiſant, & ſur-tout moins vraiſemblable, nous nous diſpenſerons de l'inſérer. L'auteur met encore en jeu les moines, & ſe dé-

chaîne avec plus d'amertume que de vérité contre leur hypocrisie & leurs débauches. Suit l'éloge d'un cardinal accompli, issu d'une longue suite de souverains. Nous ignorons qui Rossi a pu avoir en vue. Il le peint comme le protecteur des sciences & des lettres. Les escroqueries, les enlèvemens de femmes galantes, la foiblesse des maîtres qui laissent prendre un empire absolu à leurs gens, occupent le reste de cette division.

Les deux amis s'établissent dans un pays libre, riche, hospitalier. Apparemment quelque république d'Italie, dont Rossi vouloit faire l'éloge.

LIVRE IX.

Ici Rossi fait paroître successivement les savans d'Italie de son temps, dont il loue les ouvrages désignés d'une manière trop générale pour pouvoir en reconnoître les auteurs. Sous le nom de Nicéphore, roi belliqueux & victorieux, dont Rome paroît redouter les conquêtes, & qui meurt dans une bataille, l'auteur désigne-t-il le grand Gustave ou

Amurat IV? c'eſt ce qu'il eſt difficile de vérifier.

Un tour de filouterie joué à des religieux que l'auteur peint comme les plus fins politiques du monde, eſt aſſez plaiſant. Un homme, d'une miſe décente & d'un air fort honnête, paſſoit les jours entiers à prier devant une ſtatue de Pallas. On admire ſa piété & ſa ferveur, & l'on va même juſqu'à croire ſon interceſſion toute-puiſſante auprès de la déeſſe. Quand les eſprits ſont bien préparés, il tire de ſa poche un collier d'or du poids de cinq livres. On accourt à cette vue. On prend le bijou; on en loue la beauté. Il dit aux bons pères que ſon deſſein eſt de le conſacrer à Pallas, mais qu'il a pour le moment beſoin d'une livre d'or, pour ſatisfaire à des engagemens. Si l'on avoit aſſez de confiance en lui pour lui prêter une ſi groſſe ſomme, il la rendroit ſous deux jours, & laiſſeroit pour gage le collier qui en avoit cinq fois la valeur. Il les prie en même temps de le prendre pour voir s'il n'y avoit rien à dire contre le poids ou la pureté de la matière. Ils y conſentent, montrent le collier à des

gens du métier. L'or est très-pur; le poids s'y trouve; le gage est bon. On peut prêter la somme demandée. Le lendemain l'homme au collier revient, reçoit l'argent, & comme il a consacré le bijou à Pallas, desire de le mettre lui-même au cou de la déesse. On ne peut pas lui refuser une grace aussi légère. On approche une échelle, il y monte, baise respectueusement le collier, le place, descend, s'agenouille, se met en prières, & sort comblé de louanges & de bénédictions. Un jour se passe, deux, plusieurs; il ne vient plus prier. On ne le revoit pas. Point d'inquiétude à avoir: le gage valoit bien la somme prêtée. Enfin, voyant qu'il ne paroît plus, on descend le collier pour l'admirer encore & pour le vendre à l'orfévre qui l'avoit estimé. Celui-ci l'examine, le pèse, s'étonne de le trouver si léger, reconnoît que c'est du cuivre, observe aux bons pères que ce n'est pas là le collier qu'on lui a montré, & leur fait voir qu'ils sont pris pour dupes.

On retrouve ici un jugement attribué au duc d'Offonne. Un homme noble & riche meurt après avoir fait ses légataires

universels, ces mêmes religieux que Rossi paroît accuser de coucher en joue les successions opulentes. Cependant, comme il avoit un neveu fort honnête & fort estimé, il les prie de lui donner la part de son héritage qui leur plaira. Ils s'emparent de tout, & font, comme par grace, au légitime héritier la part la plus modique. Voyant que ses représentations étoient inutiles, le jeune homme, qui n'avoit pas même de quoi subsister, va se plaindre au préteur. Le magistrat ordonne de produire le testament. Il le lit, & trouve que le testateur a prié ses héritiers de rendre au jeune homme la part qui lui plairoit. Il s'arrête quelque temps, grave & pensif, comme pour méditer sa décision, & après un moment de réflexion, il demande aux religieux quelle est la part qui leur plaît, de celle qu'ils ont gardée, ou de celle qu'ils ont remise au jeune homme. La première, répondent-ils sans difficulté. Eh bien, dit le juge, c'est précisément celle qu'il faut lui rendre. La sentence fut exécutée aux applaudissemens de toute l'assemblée; & les bons pères, pris dans leur propre piége,

s'en retournèrent avec leur courte honte.

Rossi dévoile les malversations & l'impiété des administrateurs d'hôpitaux, l'avidité de certains ecclésiastiques qui refusent d'enterrer un pauvre qui vient de mourir, & leurs débats scandaleux, lorsqu'ils savent qu'il a de quoi subvenir aux frais des funérailles.

Le jugement de dom Pèdre, surnommé le cruel, trouve ici sa place. Le lecteur se rappelle qu'un chanoine ayant tué un cordonnier, fut condamné seulement à ne pas paroître au chœur pendant une année. Le fils du mort, mécontent de cette sentence, s'adresse au roi, qui parut l'encourager à se venger. Il tue le chanoine. On l'arrête, on le condamne à mort. Mais le roi se fait apporter la procédure, & condamne le meurtrier à s'abstenir pendant une année de faire des souliers. Après un éloge pompeux du pape de ce temps, c'étoit Urbain VIII, Maffei Barberin, un orateur fait en public un discours contre l'hypocrisie de certains religieux, qui, sous un air mortifié, cachent des mœurs dissolues. On y lit avec plaisir la charmante fable de

La

La Fontaine, intitulée : le souriceau, le coq & le chat, & elle est en effet fort joliment contée. On voit que Rossi n'aime pas les moines & ne laisse passer aucune occasion de les attaquer.

Livre X et dernier.

Ce dernier livre est consacré entièrement à la description des jeux célébrés en réjouissance de la mort de ce Nicéphore, dont nous avons parlé dans le livre précédent.

Après une tirade assez longue & de fort bon sens contre la vanité des auteurs dont l'amour-propre irascible est aussi choqué d'un mince éloge que d'une critique ou d'une satyre, la description des jeux commence. On ne sera peut-être pas fâché de les voir pour les comparer avec les nôtres. Ce sont d'abord des chars, chargés de masques, de danseurs & de musiciens, à peu près dans le genre de ceux qu'on a vus à Paris sous le règne de Louis XV. Les décorations & le jeu des machines, si elles ne sont pas le fruit de l'imagination de l'auteur, sont fort bien entendues. On

ſait au reſte que cette partie de l'art ſcénique eſt connue depuis fort long-temps. Elle étoit employée dans la repréſentation de nos myſtères & aux entrées de nos rois. On retrouve ici, comme à l'entrée de Louis XI, ces nuées qui s'ouvrent pour laiſſer ſortir des dieux, des nymphes, des ſatyres. Ces derniers forment un ballet aſſez bien deſſiné pour le temps. La décoration, qui avoit repréſenté la vallée de Tempé, change, & repréſente une forêt. Les nymphes paroiſſent, les ſatyres les ſurprennent. Elles veulent fuir; les ſatyres les raſſurent, & l'on danſe de bonne amitié. Au milieu de la danſe, les audacieux amans rompent le traité, enlèvent les nymphes qui implorent Diane. La déeſſe exauce ſes compagnes & les change en arbres.

On voit enſuite des feux d'artifice, des illuminations de couleur, des maſcarades, où à la faveur du maſque le ſarcaſme & les plaiſanteries bonnes ou mauvaiſes pleuvent ſur les paſſans. Des courſes de chevaux peu différentes des nôtres, d'ânes, & même de buffles, ſuccèdent à ces divertiſſemens, & ſont

remplacés par des naumachies, ou représentation de combat naval, comme il y en avoit autrefois chez les anciens Romains, & comme l'usage s'en est conservé chez leurs descendans, par des joûtes sur l'eau, semblables à nos joûtes du Gros-Caillou; par des tournois, où l'on vient briser sa lance contre cette espèce de statue que nos chevaliers appelloient le faquin. Ce mât huilé où les Lazzaroni montent à Naples, & cette pyramide de viandes qu'ils ont si-tôt dispersée se retrouvent aussi dans ce livre, ainsi que le macaroni, si cher aux Italiens, & l'usage de jeter aux dames des œufs remplis d'eau de senteur. Ces jeux se terminent par des fêtes plébéiennes dans le genre des fêtes flamandes de Téniers.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on voit dans ce livre une partie de nos jeux de société, les loix imposées à celui qui manque aux règles du jeu, celui des questions. Le jeu même qu'on appelle, j'aime mon amant, par A, par B. Ensuite le prix est décerné à celui qui conte le trait de naïveté ou de balourdise le plus

plaisant. Aucun ne nous a paru digne d'amuser un moment nos lecteurs.

Deux historiettes seules méritent plus d'attention. L'une est celle d'un avare qui, devenu évêque & forcé d'augmenter son train, en tombe malade de chagrin. Un médecin qui le connoît, lui donne pour régime de renvoyer ses laquais, & de réformer sa table. L'avare élève jusqu'aux cieux l'habileté de l'Esculape, suit son ordonnance, & ne tarde pas à guérir.

L'autre est encore un tour de friponnerie, & il paroît qu'ils étoient assez communs à Rome du temps de l'auteur.

Un fripon qui se dit homme de grande qualité, va loger dans l'hôtellerie la plus magnifique de la ville. Il ne tarde pas à lier connoissance avec l'hôte, homme simple, fort riche, mais qui desire de l'être davantage. Après avoir bien préparé sa confiance, il lui donne, sous le secret le plus inviolable, une preuve de son affection. Il lui avoue qu'il s'est livré avec le plus grand succès à la magie, & que par la force de son art, il a découvert qu'à tel endroit, dans la campagne,

il y a un tréſor caché. La cupidité de l'hôte eſt puiſſamment irritée; il fait tant qu'il obtient de ſon cher ami une promeſſe de le rendre poſſeſſeur du tréſor. Mais il faut attendre que la diſpoſition de telle ou telle planète en permette l'accès. Il traîne pendant quelque temps, ſous prétexte que le ciel n'eſt pas favorable, & toutes les nuits le mène dans la campagne, l'aſtrolabe en main pour obſerver les aſtres. Enfin, un jour il l'aborde en le félicitant de ſon bonheur: tout eſt dans l'état le plus favorable, & l'aſpect du ciel promet le plus heureux ſuccès. Mais il faut des formules magiques, & les enchantemens les plus puiſſans, pour empêcher les diables de leur tordre le cou. Il en a imaginé un qui enchaînera toutes les puiſſances des enfers. Donnez-moi toutes vos clefs, lui dit-il, avec elles & certaines herbes que je connois, je renfermerai les eſprits infernaux dans un cercle magique, où je les conjurerai de telle ſorte qu'ils n'oſeront ſortir. Le bon homme livre au fourbe toutes ſes clefs. Alors le prétendu magicien va dénoncer l'hôtellier, comme un voleur de tréſors,

& désigne l'heure & l'endroit où on le trouvera avec des instrumens propres à fouir la terre. La dupe, qui ne se défie de rien, se rend au rendez-vous, & trouve au lieu de son ami, la justice qui l'arrête. Pendant ce temps, le fripon fait sa main & charge sur un navire qu'il tenoit tout prêt les effets les plus précieux de l'aubergiste. Peu de jours après on relâche le prisonnier qui trouve sa maison démeublée. Alors il conte son histoire. On cherche l'escroc; mais il étoit déjà loin.

On voit que l'ordonnance de ce roman n'en est pas la partie brillante. Les détails que nous avons donnés peuvent du moins servir à rappeller une vérité qui peut rassurer contre les déclamations des esprits chagrins; c'est qu'à quelques nuances, à quelques formes locales près, les hommes par-tout & dans tous les temps sont les mêmes. La broderie change; le fond ne change pas, & l'on peut conclure avec Arlequin: *Tutto il mundo è fatto come la nostra famiglia.*

LETTRES
DU ROI HENRI IV,

ECRITES à Madame la Ducheſſe DE BEAUFORT (1), *& à Madame la Marquiſe* DE VERNEUIL (2); *extraites des originaux trouvés dans la caſſette de Mademoiſelle* d'Eſtanges, *après ſa mort.*

CES lettres paſſent pour authentiques, quoique l'authenticité ait été conteſtée. Il eſt impoſſible de les lire ſans ſe ranger du premier parti. L'eſpèce de doute qui ſubſiſte là-deſſus parmi certains critiques, nous autoriſe au moins à claſſer ce recueil intéreſſant dans notre bibliothèque romaneſque. Il ſuffiroit d'ailleurs que ces *lettres* fuſſent *d'amour*, pour appartenir de droit à notre collection.

(1) La belle Gabrielle d'Eſtrées; elle fut faire ſucceſſivement par Henri IV, *marquiſe de Monceaux*, & *ducheſſe de Beaufort.*

(2) *Henriette de Balſac d'Antragues*, *marquiſe de Verneuil*, ſœur utérine de *Charles de Valois*, *comte d'Auvergne*, & depuis *duc d'Angoulême*, fils naturel *de Charles IX*, roi de France. Elle mourut en 1633; & ſon frère en 1650.

J'arrivai au soir de bonne heure, & fus importuné de Dieugard jusques à mon coucher. Nous croyons la trève, & qu'elle se doit conclure aujourd'hui; pour moi, je suis à l'endroit des ligueurs de Saint-Thomas, je commence ce matin à parler aux évêques. Outre ceux que je vous mandai hier pour escorte, je vous envoie cinquante arquebusiers, qui valent bien des cuirassiers. L'espérance que j'ai de vous voir demain, retient ma main de vous faire plus long discours : ce sera dimanche que je ferai le saut périlleux. A l'heure que je vous écris, j'ai cent importuns sur les épaules qui me feront haïr Saint-Denis, comme vous faites Mantes. Bon-jour, mon cœur, venez demain de bonne heure, car il me semble déjà qu'il y a un an que je ne vous ai vue. Je baise un million de fois les belles mains de mon ange, & la bouche de ma chère maîtresse. Ce 23 juillet.

Autre.

Mon cher cœur, je n'ai rien appris de nouveau, sinon qu'hier, je renouai le mariage de mon cousin, & tous les con-

trats en furent paſſés. Je jouai au ſoir juſques à minuit au reverſis. Voilà toutes les nouvelles de Saint-Germain. Mon ménon, j'ai un extrême deſir de vous voir: ce ne ſera avant que vous ſoyez relevée; car je ne puis commencer ma diète à cauſe de l'ambaſſadeur de Savoie, qui me vient jurer la paix, qui ne peut être que ſamedi. Mes chères amours, aimez-moi toujours bien; & ſoyez aſſurée que vous ſerez toujours la ſeule qui poſſéderez mon amour; ſur cette vérité, je vous baiſe un million de fois & le petit homme (1). Ce 14 novembre.

Autre.

Mon cher cœur, vous vous êtes plaint d'avoir été deux jours ſans ſavoir de mes nouvelles; ce fut quand je couchai dehors, & que je fus ſi malade; encore que je fus ici le ſoir; je vous écrivis un mot. Je ne me puis ravoir de mon humeur mélancolique, & je crois que mardi je prendrai médecine; mais rien ne me ſervira tant que votre vue; c'eſt le remède à

(1) Céſar de Vendôme.

toutes mes triſteſſes. Je vous fuſſe allé voir demain, n'étoit les extrêmes affaires que j'ai avec mon conſeil, ſur l'état de l'armée qui vient; je remettrai toutes nouvelles à votre première rencontre : ſeulement, je vous dirai que je vous envoie la lettre de Fourci pour les marbres, & que M. de la Rivière ſera à vous dès que vous le voudrez. Bon-jour, mon cher cœur, je te baiſe un million de fois.

Autre.

Mon cher cœur, je ne faudrai d'être demain à ſix heures & demie ou ſept entre vos bras; car, quand vous partirez de Courance, c'eſt aſſez, je ſerai une heure avec vous, vous chériſſant comme il faut. Je ſais force nouvelles de Paris. Ce porteur me fait écrire en ſi grande hâte, pour être avant votre coucher, qu'il ne me donne le loiſir que de vous faire ce mot. Bonſoir, mon ménon, je vous baiſe un million de fois.

Autre.

Mes chères amours, votre père a réſolu tout ce que je voulois; demain au ſoir, mes

petits garçons seront bien caressés de moi; il faut faire semblant que tout est comme rompu; mais je plierai plutôt que rompre; la joie que j'ai ne se peut écrire; je vous la témoignerai demain. Cette lettre est courte, afin que vous vous rendormiez après l'avoir lue: je vous donne mille bonsoirs, & un million de baisers, & me recommande à madame de Sourdis; qu'elle se souvienne de faire coucher la veuve (1) dans la chambre. Ce 14 octobre.

Autre.

Mon ménon, j'ai reçu la vôtre que vous m'avez écrite, par l'avocat Gourvandon; s'il se fait quelque chose pour lui, ce sera à votre considération; je vous en parle avec incertitude, parce qu'en telles affaires je prends conseil de M. le chancelier, qui en a plus de connoissance que moi. Quant au mariage de la Bourdaisière, si elle en eût eu à mourir, j'eusse été l'homicide. Je suis toujours en

(1) On croit que c'est *la Rousse*, dont il est question chez M. de Thou, & dans les amours du *grand Alcandre*.

peine de Vitri; les champs sont bien plus gais que la ville; vous le trouverez ainsi quand nous serons ensemble. Bon-jour, mon tout, je te baise un million de fois. Ce premier mars.

Autre.

Mon cher cœur, j'ai pris le cerf en une heure avec tout le plaisir du monde, & je suis arrivé en ce lieu à quatre heures; je suis descendu à mon petit logis, où il fait admirablement beau; mes enfans m'y sont venus trouver, ou, pour mieux dire, on les y a apportés: ma fille amande fort & se fait belle; mais mon fils sera plus beau que son ainé. Vous me conjurez, mes chères amours, d'emporter autant d'amour que je vous en laisse. Ha! que vous m'avez fait plaisir, car j'en ai eu tant, que croyant avoir tout emporté, je pensais qu'il ne vous en fût point demeuré. Je m'en vais, las! entretenir Morphée; mais s'il me représente autre songe que de vous, je fuirai à tout jamais sa compagnie. Bon-soir, pour moi; bon-jour, pour vous, ma chère maîtresse; je baise un million de fois vos beaux yeux.

Autre.

Mon cher cœur, l'on vient de me faire prendre médecine, qui m'empêchera de vous faire plus long discours. Après dîner je vous écrirai des nouvelles d'ici, contentez-vous de ce mot; je vous aime plus que ma vie, & baise un million de fois vos beaux yeux.

Autre.

Mes belles amours, deux heures après l'arrivée de ce porteur, vous verrez un cavalier qui vous aime fort, que l'on appelle roi de France & de Navarre; titre certainement honorable, mais bien pénible; celui de votre sujet est bien plus délicieux; tous trois ensemble sont bons en quelque sauce qu'on les puisse mettre, & n'ai résolu de les céder à personne. J'ai vu par votre lettre, la hâte qu'avez d'aller à Saint-Germain. Je suis fort aise qu'aimiez bien ma sœur; c'est un des plus assurés témoignages que vous me pouvez rendre de votre bonne grace, que je chéris plus que ma vie, encore que je l'aime bien: Bon-jour, mon tout, je baise vos

beaux yeux un million de fois. Ce 12 ſeptembre de nos (1) délicieux déſerts de Fontainebleau.

Autre.

Mon cher cœur, comme j'ai penſé vous envoyer ce billet, j'ai trouvé que Loménie & toutes mes hardes étoient partis ; de ſorte que je n'ai ſu trouver un morceau de papier: cela eſt vrai, mes chères amours, car ce n'eſt point une excuſe, je faillis de ne vous laiſſer pas un laquais; non faute de m'en ſouvenir, mais parce qu'ils étoient tretous devant avec nos chevaux; vous avez ſuppléé à ce défaut, en m'obligeant extrêmement: je vous paierai d'une plaiſante récompenſe; c'eſt que je menerai à Péquigny une aſſez bonne bande de violons pour vous réjouir, & votre ſujet qui vous chérira extrêmement. J'ai reçu un plaiſant tour à l'égliſe: une vieille femme âgée de quatre-vingts ans, m'eſt venu prendre par la tête & m'a baiſé; je n'en ai pas ri le

(1) On ſoupçonne que cette phraſe à prétentions a été ajoutée au texte original, par quelque bel eſprit.

premier; demain vous dépolverez ma bouche. Le laquais que j'avois envoyé à Paris eſt venu. Je vous envoie la lettre de Guérin. Roquelaure eſt borgne à ce qu'il me mande. Bonjour, mes ſeules & très-chères amours. Je baiſe un million de fois vos pieds.

Autre.

Mes chères amours, il faut dire vrai, nous nous aimons bien. Certes pour femme, il n'en eſt point de pareille à vous; pour homme, nul m'égale à ſavoir bien aimer. Ma paſſion eſt toute telle, que quand je commençai à vous aimer, mon deſir de vous revoir étoit encore plus violent; bref, je vous chéris, adore, & honore miraculeuſement. Pour Dieu, que toute cette abſence finiſſe comme elle eſt commencée. Elle eſt bien avancée; car dans dix jours j'eſpère mettre fin à ce mien exil: préparez-vous, mon tout, de partir dimanche, & lundi être à ſa Fère; ſi vous y penſez être, il y aura des affaires où je me trouverai. Denan eſt ici, je ne l'ai point vu, ni le verrai, ſi ne me le commandez.

Bon-ſoir, mon cœur; je vous baiſe un million de fois les mains.

Autre.

MES chères amours, ce courier eſt arrivé ce ſoir, je vous l'ai ſoudain redépêché, parce qu'il m'a dit que vous lui avez commandé d'être demain auprès de vous, & qu'il vous rapportera de mes nouvelles. Je me porte bien, Dieu merci, accompagné d'un deſir violent de vous voir: l'on m'a écrit de Paris, que les dames diſent que j'emploie trois ou quatre heures du jour à médire d'elles: vous pourrez leur témoigner que mes affaires ne me donnent une heure de relâche, que je n'emploie auprès de vous, où étant, mes yeux & ma langue ne penſent pas à elles; bien ai-je un regret des mauvais contes qu'elles font de vous, & vous me feriez plaiſir de leur dire, que je ſaurai bien rendre la pareille en temps & lieu. Notre fils ſe porte bien; demain je vais à la Fère, je vous en demanderai des nouvelles. Je vous baiſe un million de fois vos belles mains: faites mes recommandations à votre tante de Sourdis.

Autre.

Mon vrai cœur, la Varenne (1) vient d'arriver, qui m'apporte de vos lettres, par où vous me mandez que vous m'aimez mille fois plus que moi vous; vous en avez menti, & vous le soutiendrai avec les armes que vous avez choisies. Soudain, que j'en ai résolu ce que je deviendrois, je vous ai dépêché ce courier pour vous dire que lundi, pour le plus tard, je partirai de Rennes, pour nous acheminer vers la grande cité, & je serai lundi 18 à la Flèche; mesurez votre voyage à vous y trouver ce jour-là. Je suis bien marri que vous n'êtes pas venue à Rennes; car aujourd'hui, MM. de Laval & du Bois y sont venus; demain je les verrai, & vous en manderai des nouvelles. Envoyez par ce courier les lettres du gouvernement de votre fils, afin que je les fasse vérifier à la cour de parle-

(1) On ne sait pas précisément qui étoit ce *la Varenne*. Henri IV le distingue nettement d'un laquais dans une de ses lettres. C'étoit donc quelqu'un que *la Varenne*; mais qu'étoit-il? nous l'ignorons.

ment : mon ménon, je ne vous verrai de dix jours, c'eſt pour mourir; je ne vous mande point mon déplaiſir, vous ſeriez trop glorieuſe. Jamais je ne vous aimai tant que je fais; c'eſt vous en dire trop. Je vous donne le bon-ſoir, & des baiſers par millions.

Autre.

Mon bel ange, ſi à toute heure m'étoit permis de vous importuner de la mémoire de votre ſujet, je crois que la fin de chaque lettre ſeroit le commencement d'une autre. Ainſi, inceſſamment je vous entretiendrois, puiſque l'abſence me prive de le faire autrement : mais les affaires, ou, pour mieux dire, les importunités ſont en plus grand nombre qu'elles n'étoient à Chartres, Ils m'arrêtent encore demain que je devois partir, Dieu ſait les bénédictions que ma ſœur leur baille. Souvrai nous fait aujourd'hui feſtin, où ſeront toutes les dames. Je ne ſuis vêtu que de noir, auſſi ſuis-je vous de ce qui me peut porter de la joie & du contentement. Il ne ſe vit oncques une fidélité ſi pure que la mienne ; glorifiez-vous-en, puiſque c'eſt

pour vous. Si *d'O* eſt où vous êtes, avertiſſez-le quand mes laquais, afin qu'il me mande des nouvelles des ennemis: dès que j'aurai vu ma ſœur, je vous enverai la Varenne qui vous apportera le jour de mon retour aſſuré, que j'avancerai comme la perſonne du monde qui a le plus d'amour, & qui eſt abſent de ſa déité. Croyez-moi, ma chère ſouveraine, & recevez ces baiſe-mains d'auſſi bon cœur que je vous les fis hier. Ce 4 février.

Lettre de madame la ducheſſe au roi.

Je meurs de peur, aſſurez-moi, je vous ſupplie, en me diſant comme ſe porte le plus brave du monde : je crains que ſon mal ſoit grand, puiſqu'autre cauſe ne me devroit priver de ſa préſence. Dis-m'en des nouvelles, mon cavalier, puiſque tu ſais combien le moindre de tes maux m'eſt mortel ? combien que par deux fois j'ai ſu de votre état, aujourd'hui je ne ſaurois dormir ſans vous envoyer mille bon-ſoirs, car je ne ſuis pas douée d'une ladre conſtance, je ſuis la princeſſe conſtante & ſenſible pour

tout ce qui vous touche, & insensible pour tout ce qui est au monde, soit bien, soit mal.

Réponse.

Mon cœur, j'ai reçu ce matin à mon réveil de vos nouvelles, cela me rend cette journée plus heureuse; je n'en ai eu du côté de Saint-Paul, depuis vous avoir laissée. Je ne manquerai point de me ramentevoir de fois le jour aux bonnes graces de mes chères amours pour l'amour de qui je me conserve plus que je n'ai jamais fait; vous verrez demain César, de quoi je vous porte bien envie. Aimez toujours votre cher sujet, qui, jusqu'au tombeau, n'adorera que vous. Sur cette vérité, je finis, vous baisant aussi tendrement qu'hier au matin, un million de fois. De Péronne, ce 26 mai.

Autres lettres écrites par le roi Henri IV, à madame la marquise de Verneuil.

J'ai bien connu par votre lettre que vous n'aviez pas les yeux bien ouverts, ni les conceptions aussi, car vous avez pris la mienne d'un autre biais que je

ne l'entendois : il faut ceſſer ces bruſquettes, ſi vous voulez l'entière poſſeſſion de mon amour, car comme roi, & comme gaſcon, je ne le ſais pas endurer : auſſi ceux qui aiment parfaitement comme moi, veulent être flattés, non rudoyés. Quand M. d'Antragues ſera ici, je vous témoignerai ſi je vous aime. Cependant il vous ſied mal d'en douter, & cela m'offenſe. Hier au ſoir votre diamant tomba hors d'œuvre, & fort aiſément je l'ai retrouvé, Dieu ſait ſi j'en fus en peine, car j'euſſe mieux aimé perdre le doigt, tenant ſi cher tout ce qui vient de vous, que rien n'approche en comparaiſon. Nau n'eſt pas encore venu, j'eſpère vous voir dimanche en public, puiſque ne l'avez daigné en particulier. Bon-jour, mes chères amours, je ne ſuis pas bien ſatisfait, je ne vous le puis taire, je baiſe vos beaux yeux un million de fois. Le 7 octobre.

Autre.

Mes chères amours, la Varenne & le laquais ſont arrivés à même heure; vous me commandez de ſurmonter, ſi je vous

aime, toutes les difficultés que l'on pourra apporter à notre contentement, j'ai assez montré la force de mon amour aux propositions que j'ai faites, pour que du côté des vôtres ils n'y apportent plus de difficultés : ce que j'ai dit devant vous je n'y manquerai point, mais rien de plus. Le comte de Lude part demain au matin, il a dès après-dîner sa dépêche : je verrai de bon cœur M. d'Antragues, & ne le laisserai guère en repos que notre affaire ne soit faite ou faillie. Cet homme de Normandie est venu ici, & me vient de dire que entre ci & quinze jours nous devons avoir la plus grande brouillerie du monde, qui sera causée par vos père, mère, & frère, & sera tramée à Paris; que vous & moi tiendrons tout pour rompu, que demain il me dira le moyen de l'empêcher, car M. le cardinal de Joyeuse entre, qui rompt notre propos. Bonsoir, le cœur à moi, que je baise un million de fois.

Autre.

Mon cher cœur, je résolus ce soir avec Nau que j'irois coucher ce soir

à Malzerbes, & ferois là toutes nos affaires d'une main : M. d'Antragues m'en a parlé ce matin fort honnêtement ; & comme je voulois monter à cheval, il m'eſt venu ſupplier de ne vouloir point aller à Malzerbes, & que je ne vous y trouverois pas, que je vouluſſe mettre le tout à Orléans, où je ſais qu'il ne vient point ; cela ne m'ôte pas l'opinion qu'il ne veut qu'alonger, & croyez qu'il vous trompe & Nau, & non moi, qui en ai toujours cru ce que j'en vois : comme j'ai été à cheval, il a dit tout haut : M. le Premier & Praſlin l'ont oui ; par-là, mordieu, il ſera bien trompé, car il ne trouvera pas ma fille à Orléans ; ma femme ira, mais ma fille demeurera avec moi ; toutefois je lui ai dit en partant que j'irois ce ſoir, je n'y ſuis allé que ce matin, pour les raiſons que je vous dirai. Montrez cette lettre à Nau. Bon-jour, le tout à moi ; je te baiſe un million de fois. Ce 9 octobre.

Autre.

Mon cher cœur, j'étois parti ce matin pour aller reconnoître les paſſages que je vous ai mandés, cela m'a retardé juſqu'à

cette heure ; le contentement de ſavoir de vos nouvelles, ayant trouvé à mon retour votre laquais arrivé, j'ai baiſé mille fois votre lettre, puiſque ce ne pouvoit être vous ; ne doutez pas que je ne vous trouve fort à dire, nous ſommes trop bien enſemble pour qu'il puiſſe être autrement ; je vous le montrerai par mon prompt retour. En mon voyage, nous n'avons pas ſeulement vu la neige, car nous en avons été couverts trois heures d'auſſi épaiſſe qu'elle peut être en France en janvier, & deſcendus à la vallée ce n'a été que pluie : les meſſieurs qui ne voient que l'aiguebellette, diſent bien que le chemin que nous avons fait ce-jourd'hui, eſt plus haut & plus mauvais ; certes, en toutes les Alpes, il n'y en a pas un pire. Je pars demain ; & eſpère être vendredi ſi près de vous, que je vous ſommerai de la promeſſe que vous me fîtes en partant, ſi j'arrivois ſans bagage. C'eſt trop cauſer pour être mouillé comme je ſuis. Bon-ſoir, le cœur à moi ; je te baiſe un million de fois.

Autre.

Autre.

Mon cher cœur, il n'y a plus que demain entre deux pour avoir la joie de vous voir : j'ai été extrêmement marri de vous avoir envoyé Petit sans lettre, mais il m'a trouvé à cheval ; le maître de céans nous a fort bien traités. M. de Nemours a rompu son mariage. J'ai peur que j'aurai été prophète ; demain je saurai plus de nouvelles de Paris, car le maréchal de Biron sera à l'assemblée, qui aime & est fort aimé de la comtesse de Chiverny. Bon soir, mon ménon ; je baise un million de fois les petits garçons.

Autre.

Cette lettre sera bien plus heureuse que moi, mon cher cœur, car elle couchera avec vous ; jugez si je lui porte envie, le sommeil m'a fait arrêter ici, & par conséquent est cause de vous faire savoir de mes nouvelles, voyez comme veillant & dormant, toutes mes actions se rapportent à vous plaire ; je m'en vais à Fontainebleau, d'où à votre réveil, vous saurez ce que je me résoudrai de

faire. Bon-soir, mon tout; je baise vous & vos garçons un million de fois.

Autre.

Mon ame, il me semble qu'il y ait déjà mille ans que je ne vous vois. J'ai envoyé la Varenne voir le logis de Saint-Pierre, pour savoir s'il sera propre pour vous. Le conseil ne viendra que mardi. Il n'y a rien de nouveau, je m'en vais à la chasse pour m'y divertir du déplaisir que je reçois de votre absence, que plus je vais en avant plus je la porte impatiemment; aimez-moi toujours avec la fidélité que vous me promettez, & vous serez très-heureuse. Je suis au milieu de mes marmots qui m'ont fait faire cette lettre à cent fois. Bon-soir, le ménon à moi; je vous baise un million de fois.

Autre.

Mes chères amours, votre lettre m'a apporté les mêmes effets que la mienne a fait à vous, car j'étois tout estomaqué. Votre père arriva de bonne heure, je l'ai fort entretenu, & mis sur tout propos, sur tous lesquels il me remet sur le retour

de Nau. J'ai encore dépêché pour le faire venir. Cependant il dit à tous ceux qu'il penſe ſes amis, que tout ce que je lui dis eſt pour le tromper, & que vous êtes conſentante à ce deſſein avec moi : pour moi, je ne m'en offenſe point, mais ces diſcours vous font tort. J'aurai l'honneur de vous voir dimanche. Je m'en vais courre un cerf. M. du Maine eſt arrivé à Paris pour l'accord. Bon-jour, mon ménon ; je vous baiſe un million de fois. A mon retour de la chaſſe j'enverai un courier vers vous.

Autre.

Mes chères amours, vous aurez vu par la lettre que je vous écrivis hier, que mon déplaiſir ne procédoit que de force de vous aimer, mon inclination & toutes mes réſolutions m'y portent tellement, qu'il faudroit de grands effets d'ingratitude pour m'ébranler : bien deſirerois-je, comme je ne voudrois rien faire qui vous déplût, ni recevoir de vous choſe qui me puiſſe apporter du mécontentement ; M. de la Châtre eſt parti ce matin bien à regret, il a parlé

à moi en partant, je remets à vous le dire. M. de la Rivière part auſſi. C'eſt tout ce que je vous puis dire ce matin : que je vous baiſe, mon cher cœur, un million de fois.

Autre.

Mes chères amours, je reçus hier au ſoir votre lettre par le retour de Petit, recevant avec extrême contentement l'honneur que vous me faites de m'aſſurer toujours de votre bonne grace. J'ai vu par icelle l'étonnement de votre père, il a bien raiſon, car ſa procédure m'a aliéné de toutes ſortes de traités avec lui. Vous me mandez que vous eſpérez qu'il me contentera. Je vous ſupplie à mains jointes, ma chère ame, que je n'aye plus affaire à lui, nous pouvons trouver notre contentement entre nous deux, ſachons-nous-en gré tout entiers. L'argent pour vous acheter une terre eſt tout prêt, rien ne vous manquera. Marchaumont viendra dans une heure. M. de Fleury eſt ici, je travaillerai plus pour vous que Nau ; mais ne m'allez plus brouiller avec cet homme, qui n'a ſongé depuis

hier, qu'à trouver moyen d'accrocher encore quelque chose pour m'affliger : je vous en supplie encore le genou en terre, & que nos heures ne dépendent plus que de nous. S'il vous plaisoit vendredi dîner à Fleury, je tâcherois à vous y faire bonne chère. Aimez-moi comme celui qui n'aime & n'aimera jamais que vous. Sur cette vérité, je baise un million de fois les petits garçons.

Autre.

Mes chères amours, je me suis levé de bon matin, & me suis allé promener à la forêt, à cheval ; je vous jure que je me suis trouvé si mal & si foible, que je n'ai su endurer l'amble de ma haquenée, du mal je n'en sens plus, Dieu merci ; mais j'ai été malade autrefois un mois, que je ne demeurois pas si foible : si le mal eût continué, je vous eusse envoyé guérir. Je suis si triste de ne vous voir point, que rien ne m'apporte du contentement. Aimez-moi bien hardiment, car je vous chéris plus que je ne fis jamais. Votre frère le Comte vous le pourroit bien témoigner, je l'ai

entretenu ce matin à cheval une heure de vous. Bon-jour, le tout à moi, que je baise un million de fois.

Autre.

Mon cher cœur, j'arrivai hier entre onze & douze, las, & avec un extrême mal d'estomac. Ma femme se porte bien, & mon fils, Dieu merci; il est crû, & rempli de la moitié, en ces cinq jours que je ne l'avois vu : pour moi, j'ai fort bien dormi, & suis exempt de toutes douleurs, force celle d'être absent de vous, qui, bien qu'elle me soit grève, est modérée pour l'espérance de vous revoir bientôt. J'ai déjà commencé les affaires de M. de la Châtre, vous en serez contente. Bon-jour, mes chères amours, aimez bien toujours votre ménon, qui vous baise un million de fois les mains & la bouche.

Autre.

Mon ménon, nous arrivâmes hier en ce lieu de Beaufort la nuit fermante, où nos bagages ne sont encore arrivés, à cette heure que nous partons pour aller

au col de Carmel reconnoître le passage: il nous fallut hier vingt fois mettre le pied à terre, & le chemin est cent fois pire aujourd'hui. La France m'est bien obligée, car je travaille bien pour elle. Je remets mille contes à vous faire, que j'ai appris de messieurs qui sont venus de Chambéri, & quand j'aurai l'honneur de vous voir, qui ne sera, je crois, que dimanche, ce temps me durera plus qu'à vous. Aimez-moi toujours bien, mes chères amours. Je vous baise un million de fois.

Autre.

Mon cher cœur, je me suis trouvé si tourmenté de ma médecine, que je ne sais écrire: j'ai prononcé à M. de la Châtre son arrêt; dès que ses chevaux seront venus il s'en ira. Tout le reste de la campagne est si fort étonné, qu'ils ne savent ce qu'ils font. Mandez-moi quel jour vous faites état de partir de Paris, afin que j'aie l'honneur de vous y voir devant. Bon soir, mon ménon; je te baise un million de fois.

Autre.

MES chères amours, je ne plains point votre mal; si je l'ai fait, je le guérirai: je suis arrivé en ce lieu si triste, qu'il ne peut se dire plus, de me voir privé de ce que j'aime tant; mais demain j'aurai l'honneur de vous voir, & vous baiserai pour deux jours: je dînerai ici avant de partir, & n'arriverai qu'à cinq heures à Orléans, afin de vous donner le loisir d'être chez la reine, quand j'y arriverai. Je m'en vais jouer à la paume, à mon jeu qui vient d'être achevé. Je baise les mains un million de fois à ma chère maîtresse, & la supplie de me tenir toujours en ses bonnes graces. Bon-soir, le ménon à moi. Je me recommande aux petits garçons.

Autre.

MES chères amours, je viens de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré; sans votre commandement, je n'eusse failli à dépêcher quelqu'un. Je suis arrivé sain & sauf, fors le mal d'amour, qui m'est si doux à supporter, pour m'être si agréa-

ble, que si je faisois élection d'une mort, je choisirois celle-là: j'entends comme tirer mon cœur. Il me semble qu'il y a déjà un siècle que je vous ai laissée; pourvoyez au moyen d'abréger notre exil. M. de Guise est arrivé, non encore les dames: M. de Retz n'y est point. Ce soir je vous écrirai ce que la journée m'aura produit de sujet. Bon-soir, mon cœur, aimez-moi chèrement, & croyez ma fidélité inviolable pour vous, que je baise mille fois.

Autre.

MON cher cœur, j'ai pris aujourd'hui un cerf avec plaisir. J'ai reçu deux lettres de vous par ces combattans; s'ils vous avoient donné à entendre la vérité, vous ne m'écririez pas en leur faveur; car il y va trop de mon honneur, & vous m'aimez mieux qu'eux. Ne nous embarquez point au jubilé; je vous verrai demain au soir, s'il plaît à Dieu, & vous écrirai comme à ce que j'aime le plus au monde; je dis mille fois plus que moi-même; croyez-le, mon cher ménon, que je baise un million de fois.

Autre.

MON cher cœur, vous m'aviez promis d'être ſage, puiſque vous ne devez douter que le ſtyle de votre autre lettre m'ait offenſé: je vous la porterai, & vous jugerez que je n'en pouvois attribuer la cauſe au jubilé; ç'a été la crainte que j'ai toujours eue de votre manque d'amour, qui m'a rendu plus facile à y rapporter vos promptitudes: je vous l'ai dit ſouvent, non comme pointilleux, mais comme le craignant plus que la perte de ma vie: rapportez cela à mon extrême paſſion, non à avoir envie de vous manquer, Dieu m'envoie plutôt la mort. Je vous euſſe envoyé M. de la Rivière; mais il a fallu qu'il ſoit demeuré pour pourvoir à mon fils qui a tari ſa nourrice. Après dîner il partira, & ſera demain à votre lever. Mandez-moi, quand vous aurez achevé votre jubilé, & quand vous voudrez me voir, ce que deſire extrêmement, pour vous tancer bien. Bon-jour, le tout à moi; je te baiſe un million de fois.

Autre.

Mon ménon, j'ai vu la lettre de votre frère, je crois qu'il a jugé que vous me la montreriez, ou il en écrit deux; car au langage que m'a tenu M. de Guise, ses propos ne sont pas pareils à ceux de Paris. Quand je vous verrai, je vous en dirai davantage; il a l'ame mauvaise, vous l'avouerez enfin. Je vous envoierai demain la petite chienne de M. le connétable. Mon cœur, je vous aime si fort, que je ne puis plus vivre absent de vous: je vous verrai cette semaine; mais je desirerois plus que ce fût en particulier qu'autrement; donnez m'en quelque moyen, afin que je vous baise en effet un million de fois, comme en imagination je le fais.

Autre.

Mes chères amours, j'avois assigné M. d'Antragues à six heures, il en est huit, & n'est pas encore venu, je viens de l'envoyer querir; cependant je vais voir une dépêche de Rome, dont je vous donnerai avis après dîner. Je vous envoie

des ortolans qu'on m'a envoyés ; il ne tiendra qu'à votre père que je n'en baille demain à votre aîné, qu'il avaleroit plus doucement. Bon-jour, le cœur à moi : devant que je boive ou mange, je résoudrai d'une façon ou d'autre avec M. d'Antragues. Je baise mes petits garçons un million de fois.

Autre.

Mon cher cœur, je ne serai à mon aise, que je n'aye sçu votre arrivée à Verneuil ; je crois que vous vous trouverez bien du conseil que je vous donne de vous hâter à y aller. Nous sommes arrivés de bonne heure en ce lieu, où il fait très-beau ; nous irons demain à Paris. J'ai toujours mal à l'estomac. Il n'y a rien de nouveau digne de vous être mandé. Bon-soir, les chères amours à moi, je te baise un million de fois.

Autre.

Ce fut par omission, mon cher cœur, que je ne vous mandai point comme j'avois vu cette belle fille ; aussi pourrois-je l'avoir dit à votre frère de Marcoussy,

pour vous le dire. Je trouvai qu'elle avoit les yeux bien battus, & fort passés depuis le carême, qu'Amiens fut pris, qui est la seule fois que je l'avois vue. Beringhen vient d'arriver, qui m'a rapporté le diamant fort sûrement mis en œuvre. Demain je fais mes pâques, mais cela n'empêchera pas de vous mander de mes nouvelles. Je ne me trouve guère bien, & crains de tomber malade. M. du Maine vient d'arriver, je ne l'ai encore vu. Bon-soir, le cher mignon à moi; je te baise un million de fois.

Autre.

Mon tout, je pensois vous servir de valet de chambre; mais nous nous sommes embarqués à une partie à la paume, où il y a bien de l'argent; cela ne m'eût retenu, si j'eusse pensé que vous eussiez eu besoin de moi; ce sera donc pour demain matin que j'espère ouvrir votre rideau, & vous témoigner que je vous aime plus que je ne fis jamais. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois.

Autre.

Mes chères amours, j'aurois le contentement de vous voir demain sans faillir, je le desire plus que vous ne m'aimez; d'aujourd'ui je ne bougerai du conseil, pour avoir la journée de demain libre. Certes les affaires m'accablent; je pris hier le cerf, mais je ne fus à la mort. Je remets toutes choses à demain, que je tiendrai mes amours entre mes bras chèrement; faites la malade, & ayez votre manteau blanc, & vous résolvez de payer la bien-venue dès l'arrivée. Sur cette vérité, je finirai baisant mes petits garçons un million de fois.

Fin du Volume de Décembre 1787.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque universelle des Romans* pour le mois de Décembre de l'année 1787. J'ai trouvé que le fond des ouvrages qui composent ce recueil étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites & les notes curieuses.

Donné à Paris, le 31 Décembre 1788.

SELIS, Censeur royal, Professeur d'éloquence, des Académies de la Rochelle, Orleans, Amiens, Berlin, &c.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

DISSERTATION historique sur Jeanne d'Arc, dite *la Pucelle d'Orléans.* page 3

MON RADOTAGE, & celui des autres. 70

LE BON ESPRIT, par une grosse bête, ou *mon histoire véritable.* 79

EUDÉMIE, Roman satyrique latin, de Jean-Victor Rossi, 1641. 129

LETTRES du roi Henri IV, écrites à madame la duchesse de Beaufort & à madame la marquise de Verneuil. 175

Fin de la Table.

209766

LF.C.

Author

B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.199-200.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU